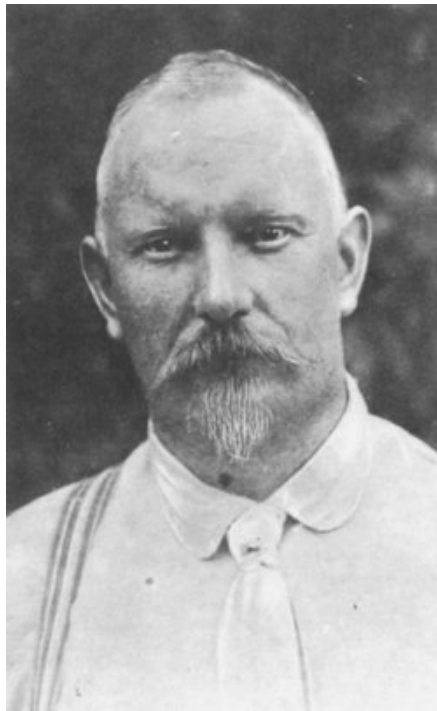


Jules Renard

Théâtre



BeQ

Jules Renard

Théâtre



La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 149 : version 1.0

L'œuvre théâtrale de Jules Renard
se compose de 8 pièces :

La demande
Le plaisir de rompre
Le pain de ménage
Poil de Carotte
Monsieur Vernet
Huit jours à la campagne
La bigote
Le cousin de Rose

Le texte des pièces de Jules Renard a été établi à partir d'un exemplaire des *Oeuvres* de Jules Renard, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard.

Huit jours à la campagne

Pièce en un acte

La pièce a été représentée pour la première fois au Théâtre de la Renaissance, le 5 février 1906.

Personnages

Maman Perrier, 67 ans.

Madame Perrier, sa bru. 40 ans.

Marie Perrier, sa petite-fille. 16 ans.

Georges Rigal, 27 ans.

La scène se passe dans un village de l'Yonne.

Une petite cour sèche, un banc, une chaise en fer. – Au fond, sur la rue, une grille à barreaux verts, sans ornement. – À droite, la façade d'une maison de village bourgeoise, blanche et presque neuve. Il faut monter trois marches. – À gauche, une bordure de buis sépare la cour du jardin.

Scène I

Georges Rigal paraît à la grille. Complet de voyageur ; une petite valise ; l'air heureux et parisien. Il cherche vainement une sonnette. Il ouvre la grille et entre.

GEORGES : Pas de sonnette ! C'est bien campagne ! On entre comme chez soi... Personne !... charmant... Quelqu'un, s'il vous plaît ?

Maman Perrier arrive lentement du jardin ; elle est vieille, petite, droite, maigre, soupçonneuse.

GEORGES : Bonjour, madame. (*Maman Perrier ne répond pas.*) C'est bien ici la maison de M. Maurice Perrier ?

MAMAN PERRIER : Non, monsieur.

GEORGES : Pardon, madame. Je croyais...

MAMAN PERRIER : C'est la mienne.

GEORGES : On m'avait dit, dans le village, que c'était la maison de M. Maurice Perrier.

Il va s'éloigner.

MAMAN PERRIER : Elle sera peut-être à Maurice, quand je serai morte, mais, pour le moment, elle est à moi.

GEORGES : Ah ! Elle est à vous... Bien, madame.

MAMAN PERRIER : Et moi, je suis la grand-mère de Maurice.

GEORGES : Oh ! Madame !... Je voulais dire : c'est bien ici, chez sa grand-mère, que demeure M. Maurice Perrier ?

MAMAN PERRIER : Oui, monsieur, il y demeure, pendant ses vacances. Et il n'est pas près d'avoir un domicile à lui.

GEORGES : Moi, je suis Georges Rigal.

MAMAN PERRIER : Plaît-il ?

GEORGES : L'ami de Maurice.

MAMAN PERRIER : Quel ami ?

GEORGES : Celui que vous attendez.

MAMAN PERRIER : Nous n'attendons personne.

GEORGES : N'auriez-vous point reçu ma lettre ?

MAMAN PERRIER : Votre lettre ?

GEORGES : Celle que je vous ai écrite hier, de Paris.

MAMAN PERRIER : Vous m'avez écrit une lettre à moi ?

GEORGES : Non, madame, à Maurice.

MAMAN PERRIER : Je ne m'occupe pas des lettres de Maurice ; c'est possible qu'il ait reçu quelque chose ; je vais demander.

Elle entre à la maison.

Scène II

GEORGES, *seul* : Quel type remarquable de vieille paysanne ! Naturelle, point gâtée par les usages du monde. Je croyais qu'on était prévenu, mais tant mieux ! j'arrive à l'improviste. Je ne dérange personne,

c'est plus drôle. (*Il renifle.*) Ça sent l'herbe à plein nez !
Oh ! la coquette maison ! Il ne lui manque qu'un peu de
mousse, de lierre. Mon rêve pour mes vieux jours !

Scène III

Maman Perrier, Madame Perrier, George.

MAMAN PERRIER. *Elle amène madame Perrier :*
Voilà ma bru.

GEORGES : Madame, je suis enchanté de faire votre
connaissance. C'est bien à la mère de Maurice Perrier
que j'ai l'honneur...

MADAME PERRIER : Oui, monsieur.

MAMAN PERRIER : Je vous le dis.

MADAME PERRIER, *aussi étonnée que maman
Perrier, mais polie :* Nous avons reçu, en effet,
monsieur, cette lettre pour Maurice.

GEORGES : C'est la mienne, madame ; je reconnais
mon écriture, l'enveloppe et le timbre... j'annonçais
dans cette lettre mon arrivée.

MADAME PERRIER : Maurice est sorti ce matin,

avant le passage du facteur. Il n'a donc point lu votre lettre, et je ne l'ai pas décachetée ; je l'avais mise dans ma poche. Tenez, monsieur.

GEORGES : Vous pouvez la lire, madame.

MADAME PERRIER : C'est inutile, monsieur, puisque vous voilà.

GEORGES, *prenant la lettre* : Elle ne renferme aucun secret, madame ; j'écrivais à Maurice. *Il pose sa valise sur le banc, ouvre la lettre et lit* : « Cher ami, mon congé m'est accordé. Il y a si longtemps que tu me retiens et que je te promets ces huit jours... »

MAMAN PERRIER, *inquiète* : Huit jours !

MADAME PERRIER, *d'un ton insignifiant, pour réparer* : Huit jours.

GEORGES : J'ai mis *huit jours*, pour mettre un chiffre, mais je resterai autant que je voudrai, autant que Maurice voudra, autant que vous voudrez, mesdames... (*Il continue de lire la lettre.*) « J'arriverai demain matin jeudi, (c'est aujourd'hui, vous voyez si je suis exact !) par le premier train ; je me fais une joie de bavarder avec toi et de connaître enfin madame ta mère et mademoiselle ta sœur... »

MAMAN PERRIER : Et la grand-mère, on n'en parle pas ?

GEORGES : Oh ! Madame.

MAMAN PERRIER : Elle ne compte plus !

GEORGES : Pouvez-vous dire, madame ?

MAMAN PERRIER : Maurice, je parie, m'a déjà donnée à tuer.

GEORGES : Non, madame.

MAMAN PERRIER : Ça ne m'étonnerait pas de lui. Vous ne saviez peut-être pas seulement que j'existe ?

GEORGES : Oh ! madame, je sais... je sais de quelle affection Maurice vous aime. Je vous ai oubliée par étourderie. Excusez-moi.

MADAME PERRIER, *arrangeante* : D'ailleurs, à quoi ça sert d'écrire des longues lettres qui n'en finissent plus, quand on va se voir ?

GEORGES : N'est-ce pas, madame ? Vous avez bien raison. *Silence.* Je reprends donc ma lettre. *Il met la lettre dans son portefeuille et laisse tomber une dépêche.*

MADAME PERRIER : Vous laissez tomber quelque chose.

GEORGES. *Il ramasse la dépêche* : Merci, madame, ce n'est qu'une vieille dépêche bonne à déchirer.

Il la met dans son indicateur.

MADAME PERRIER : Comme je suis ennuyée que Maurice soit sorti ! mais cela ne fait rien, monsieur, donnez-vous la peine...

Elle désigne la porte de la maison.

GEORGES : Rentrera-t-il bientôt, madame ?

MADAME PERRIER : Ah oui ! sans doute.

MAMAN PERRIER : Est-ce qu'on sait, avec lui ?

MADAME PERRIER : J'espère qu'il ne tardera pas. C'est un fait exprès. Maurice ne sort jamais le matin. Et, pour une fois que vous venez, il s'en va. Il doit courir par les champs. Voulez-vous qu'on le cherche ?

GEORGES : J'attendrai un peu, en votre aimable compagnie, mesdames ; et s'il tarde trop, j'irai au devant de lui : cela me promènera, je verrai votre pays, qui m'a paru très joli, mesdames, sans flatterie.

MAMAN PERRIER : Il est joli comme tous les pays.

GEORGES : Madame, j'ai beaucoup voyagé et j'en ai rarement vu de plus plaisant.

MADAME PERRIER : Il faudrait le juger par un beau soleil. Ce temps gris le désavantage ; il a même plu cette nuit, dites, maman.

MAMAN PERRIER : Il n'a pas plu assez.

MADAME PERRIER : Qu'est-ce qu'il vous faut ?

MAMAN PERRIER : Il me faut de la pluie... Je n'appelle pas ça pleuvoir. Le jardin meurt de soif. Après une sécheresse de trois mois, cette petite ondée lui mouille à peine la peau.

GEORGES : C'est étonnant, madame, car il a plu très fort jusqu'à notre arrivée en gare. Je craignais même de recevoir l'averse sur le dos.

MAMAN PERRIER : Les pays d'où vous venez ont de la chance. Tout pour les autres, rien pour nous.

GEORGES : Votre tour viendra, madame ; après le beau temps, la pluie.

MADAME PERRIER : Mais, j'y songe, personne ne vous attendait à la gare.

GEORGES : Il y avait le chef de gare, et puis c'est si proche. D'ailleurs, quoi de plus agréable que ce voyage ? On s'endort à Paris, on se réveille dans un pays inconnu, à une heure matinale. On est seul, libre. On a laissé là-bas les soucis quotidiens. On se croit une vie nouvelle et l'on se sent fier de se lever avec le soleil.

MAMAN PERRIER : Il est frais, le soleil, aujourd'hui.

GEORGES : Oh ! madame, qu'importe un nuage de plus ou de moins à la campagne ?

MADAME PERRIER : Je ne vous ai même pas entendu

ouvrir la grille.

GEORGES : En effet, comme c'est nature ! Il n'y a pas de sonnette à votre grille.

MAMAN PERRIER : Si fait, il y en a une, elle est chez le serrurier.

MADAME PERRIER : Il ne finit plus de la réparer.

MAMAN PERRIER : Sans moi, le monsieur prenait racine dehors ; j'étais dans le jardin ; je désherbais les carottes ; j'entends appeler ; je lève la tête et qu'est-ce que je vois ? Je vois le monsieur planté là, avec son colis.

GEORGES : Ah ! j'ai dû vous surprendre.

MAMAN PERRIER : Oui.

GEORGES : C'est bien plus drôle. (*Il rit seul.*)

MADAME PERRIER : Et ce Maurice qui ne revient pas ! Entrez donc vous reposer, monsieur, vous asseoir.

GEORGES, *qui commence à être gêné* : Oh ! merci, madame, je ne suis pas fatigué..

MAMAN PERRIER : Monsieur s'est assis tout son content dans le train.

MADAME PERRIER : Mais il a peut-être besoin de se passer de l'eau sur la figure ?

GEORGES : Volontiers, madame, quoique à la

campagne... (*Fausse entrée.*)

MAMAN PERRIER : Alors, monsieur déjeune ?

MADAME PERRIER : Naturellement. Croyez-vous qu'il aura fait cinquante lieues pour nous dire bonjour et repartir sans prendre quelque chose ?

GEORGES : Madame, vous êtes mille fois trop obligeante. Surtout que je ne vous dérange pas !

MADAME PERRIER : Et quand vous nous dérangeriez !

MAMAN PERRIER : Sommes-nous des sauvages ?

MADAME PERRIER : Mais, vous savez, il y aura ce qu'il y aura.

GEORGES : Et que faudrait-il de plus, madame ? Je me régalerai d'œufs à la coque et de fromage à la crème.

MAMAN PERRIER : Si vous comptez là-dessus, mon pauvre monsieur, vous vous brosserez le ventre ; il ne suffit pas de dire : Amen ! pour qu'une poule ponde et que le lait se mette à cailler.

GEORGES : J'ai bon appétit, je mangerai de la viande ; elle doit être de première qualité dans cette contrée ; j'ai vu, par vos prairies, des troupeaux de bœufs magnifiques.

MAMAN PERRIER : Oui, mais on ne les tient pas, et,

d'ailleurs, les bœufs magnifiques, comme vous dites, on les envoie à Paris. Notre boucher ne garde que les vieilles vaches, et encore il ne tue que le samedi ; nous aurons de la veine s'il lui reste un morceau présentable.

GEORGES : Ne vous tourmentez pas, je vous prie. À la fortune du pot ! Maurice m'a tant parlé de vous que je m'imagine déjà être de la famille.

MAMAN PERRIER : C'est curieux, il ne nous parle jamais de vous.

MADAME PERRIER : Oh ! si maman.

MAMAN PERRIER : Non, non.

MADAME PERRIER : Si, quelquefois. Monsieur étudie sa médecine, comme Maurice.

GEORGES : C'est-à-dire, madame, que je suis plutôt clerc de notaire. Oh ! cela se vaut, nous avons fait les mêmes classes. J'ai connu Maurice au lycée Charlemagne ; je l'ai perdu de vue, puis je l'ai retrouvé, un soir d'automne, à la musique du Luxembourg. Nous nous voyons fréquemment et nous nous aimons beaucoup.

MADAME PERRIER : Oui, oui, je me souviens.

MAMAN PERRIER : Moi, je ne me souviens pas.

MADAME PERRIER : Vous vous rappelez, maman, que Maurice nous disait...

MAMAN PERRIER : Je ne me rappelle rien du tout. D'ailleurs, Maurice ne nous parle ni de ce monsieur, ni d'un autre ; il ne desserre pas les dents.

MADAME PERRIER : Il est de sa nature peu bavard et il n'a guère de distractions dans ce pays. Mais ses études nous coûtent si cher qu'il nous est impossible de le faire voyager pendant ses vacances.

GEORGES : Madame, je vous assure que Maurice ne s'ennuie pas auprès de vous.

MAMAN PERRIER : Il ne manquerait plus que ça.

GEORGES : Il me disait en m'invitant : « Tu verras comme on s'amuse chez moi. » À *maman Perrier* : Chez vous, madame. « D'abord, nous parcourons nos propriétés... »

MAMAN PERRIER : Ses propriétés !

GEORGES : Les vôtres, bien entendu, madame.

MAMAN PERRIER : Quelles propriétés ? Cette bicoque et deux ou trois mouchoirs de terre autour ? J'ai soixante-sept ans, monsieur !...

GEORGES : Vous ne les paraissez pas, madame.

MAMAN PERRIER : Oh ! mon âge ne me fait pas honte ; ne devient pas vieille qui veut ! J'ai soixante-sept ans sonnés, monsieur, j'ai toujours vécu de mon travail et je travaille encore pour n'être à la charge de

personne et pour reculer le plus possible l'époque où les gaspillages de Maurice nous mettront sur la paille. Si monsieur se croit chez des gens riches, il s'abuse.

GEORGES : Madame, je me crois chez de braves gens et ça me suffit.

MAMAN PERRIER : Maurice est un vantard et un orgueilleux. La mort de son père a été un grand malheur. (*Georges s'incline.*) Ses propriétés ! il en a, de l'aplomb !

GEORGES : Il n'a fait qu'exagérer un peu, et c'est bien naturel. Nous sommes tous fiers de notre village et moi-même, qui suis né à Paris, je m'en vante ; mais calmez-vous, madame, il ne me faut pas tant de terrain à parcourir ; au contraire, je déteste la marche, j'ai horreur de la chasse.

MAMAN PERRIER : Ça se trouve bien, toutes les chasses du pays sont gardées.

GEORGES : Je me contenterai d'aller m'asseoir avec une ligne au bord de la rivière.

MADAME PERRIER : C'est une belle promenade.

MAMAN PERRIER : Oui, il y a une trotte.

GEORGES : Elle est loin, la rivière ?

MADAME PERRIER : Oh ! tout près.

MAMAN PERRIER : Tout près, à neuf kilomètres.

GEORGES : Je n'en aurai, madame, que plus de plaisir à m'asseoir.

Marie Perrier entre par la grille.

Scène IV

Les mêmes, Marie.

MADAME PERRIER : Voici ma fille, monsieur, qui revient de chez l'institutrice.

GEORGES : Mademoiselle, mademoiselle... Marie, n'est-ce pas ?

MAMAN PERRIER : Qu'est-ce que tu attends ? Monsieur t'interroge, réponds, au lieu de te cacher derrière mes jupes.

MARIE : Oui, grand-mère ; oui, monsieur.

MAMAN PERRIER : Oui, quoi ? Monsieur te demande si tu t'appelles Marie. T'appelles-tu Marie ou Jacquotte ?

MARIE : Marie.

GEORGES : Je le savais, mademoiselle, je vous connaissais par votre petit nom. Mon ami Maurice ne

fait que me parler de vous.

MADAME PERRIER : Tu ne l'as pas aperçu, ton frère ?

MARIE : Non, maman.

MADAME PERRIER : Où diable peut-il être !

MARIE : Je n'en sais rien, je rentre tout droit de l'école.

GEORGES : Vous terminerez prochainement vos études, mademoiselle ; ça manque de charme, hein ?

MARIE : J'aime mieux aller chez mademoiselle Moreau...

MADAME PERRIER : C'est son institutrice.

MARIE : ...Que de rester à la maison du matin au soir.

GEORGES : Je vous comprends, mademoiselle.

MADAME PERRIER : Elle dit ça, parce qu'à la maison elle aide au ménage.

MAMAN PERRIER : Et mademoiselle trouve que c'est dur.

MARIE : Dame ! on me fait laver les assiettes.

MAMAN PERRIER : Et ça gâte tes mains fines. Ne faut-il pas que tu travailles comme tout le monde ? Te figures-tu, toi aussi, comme le monsieur, que nous

sommes riches et qu'on te donnera une dot ?

MARIE : Je n'en ai pas besoin.

MAMAN PERRIER : Oui-da ! On t'épousera pour tes beaux yeux ?

MARIE : D'abord, moi, je ne me marierai jamais.

GEORGES : Oh ! mademoiselle ! Ce serait un crime.

MAMAN PERRIER : Tu feras comme les autres, petite prétentieuse ! Tu te marieras si tu peux, si on te demande.

GEORGES : Oh ! madame ! il ne tiendra qu'à elle.

MAMAN PERRIER : Je te conseille de te fourrer en tête des idées saugrenues ; fais-moi plutôt le plaisir d'aller dans ta chambre et de commencer tes devoirs..

GEORGES : Madame, je réclame pour elle un jour de congé, en mon honneur.

MAMAN PERRIER : Ça n'en vaut pas la peine, allez ! Si je vous prenais au mot, vous seriez vite embarrassé d'elle.

Elle rentre à la maison et s'arrête sur la troisième marche de l'escalier, d'où elle domine.

GEORGES : Je proteste, madame, je proteste ; n'en croyez rien, mademoiselle.

MADAME PERRIER : Écoute, petite, va faire tes

devoirs, et si tu es sage, je te donnerai la permission de l'après-midi ; allons, va, moi je m'occuperai du déjeuner. Entrez-vous, monsieur ?

GEORGES, *fixé* : Oh ! merci, madame ; réflexion faite, je préfère attendre Maurice dehors, respirer l'air pur.

MAMAN PERRIER, *du haut de l'escalier* : Monsieur n'est pas venu pour étouffer dans les maisons.

GEORGES : Je ferai le tour du jardin.

MAMAN PERRIER : Ce ne sera pas long.

GEORGES : Ensuite j'irai, en me promenant, à la recherche de Maurice.

MADAME PERRIER : Vous le rencontrerez sans doute par là.

GEORGES : Par là ?

MADAME PERRIER : Oui, à droite, du côté du château.

GEORGES : Bien ; merci, madame.

MAMAN PERRIER : Ou par là.

GEORGES : Par là ?

MAMAN PERRIER : Oui, à gauche, du côté du moulin.

GEORGES : Bien ; merci, madame.

MAMAN PERRIER : Oh vous le trouverez ; il n'est pas perdu.

MADAME PERRIER : À tout à l'heure, monsieur ; vous permettez ?

GEORGES : Faites, mesdames.

Les trois dames rentrent.

Scène V

Georges, seul.

Faites donc, mesdames, vous êtes chez vous – et je ne peux pas en dire autant. (*Il pousse un fort soupir et s'assied sur la chaise de fer.*) Quelle cordialité ! On dirait presque que je les gêne ! (*Il regarde la maison.*) Ah ! mesdames, je n'ai pas la prétention d'avoir le flair d'un chien, mais à la manière dont vous m'avez reçu, je devine que vous êtes de première force au jeu de quilles. Ce sera folâtre huit jours dans votre société. Heureusement, j'ai eu la précaution d'apporter l'indicateur, le plus récréatif de tous les livres, et le plus nécessaire quand on ne se propose pas de moisir dans une villégiature. (*Il tire son indicateur de sa poche et, le*

dos tourné à la maison, il le feuillette.) Huit jours ici ! La vénérable grand-mère a raison ; c'est un farceur, mon ami Maurice. Depuis quatre ou cinq ans, il me tanne pour que j'aille le voir à sa campagne : « Viens, viens donc, me dit-il, c'est à deux pas, (des pas de cent kilomètres chacun) ; je te présenterai à ma chère famille qui te recevra comme mon frère, à ma bonne vieille grand-mère, à ma mère qui est la meilleure des femmes et à ma gentille petite sœur. » Cinq années de suite, je refuse énergiquement. J'invente des prétextes stupides qui, d'ailleurs, (j'aurais dû le remarquer,) prennent tous ; à la fin, brusquement, par caprice, comme personne n'y pense plus, je me décide, je m'annonce, je passe en wagon une mauvaise nuit, coûteuse, car j'ai pris une première pour avoir l'air chic, en tombant du train dans les bras de mes futurs amis, et j'arrive. Il n'y a pas un chat à la gare, et Maurice n'est même pas chez lui. Il n'y est pas, mais la bonne vieille grand-mère y est ; elle y est la meilleure des mères ; elle y est la gentille sœur. Pauvre petite ! au fond, elle l'est peut-être, gentille, mais il faudrait du temps pour le savoir, et je crois que je n'aurai pas le temps.

Scène VI

Georges, Marie.

GEORGES. *Marie sort de la cuisine et vient à lui ; il se lève : Mademoiselle...*

MARIE : Monsieur, c'est ma grand-mère qui m'envoie vous demander lequel vous aimez mieux, le pain rassis ou le pain frais ?

GEORGES : Votre grand-mère, mademoiselle ? elle est d'une prévenance... Je n'ai pas peur du pain frais.

MARIE : Il n'y a que du pain rassis à la maison.

GEORGES : Justement ; je le préfère.

MARIE : Mais le boulanger est au bout de la rue.

GEORGES : Voulez-vous que j'y aille, mademoiselle ?

MARIE : Oh ! monsieur !

GEORGES : Je plaisante, mademoiselle ; à la campagne, j'aime tous les pains ; je mangerais du pain de chènevis ; je suis si heureux de voir des arbres et des champs, de voir Maurice et de vous voir, mademoiselle. (*Silence de Marie.*) Maurice a une sœur charmante,

mademoiselle. Je me permets de dire que j'ai pour elle, depuis longtemps déjà, une vive sympathie. (*Silence de Marie.*) C'est singulier, mademoiselle, je trouve que vous avez quelque chose de votre grand-mère.

MARIE : Moi ?

GEORGES : Oui, là, au bas du visage.

MARIE : Je ne suis pas aussi vieille.

GEORGES : Je m'en doutais, mademoiselle ; vous avez même une dizaine d'années de moins que Maurice. Vous avez seize ou dix-sept ans, plutôt seize.

MARIE : Je les aurai à la Saint-Martin.

Georges : À la Saint-Martin, c'est parfait. Vous voyez que Maurice me tient au courant ; je sais aussi que vous vous entendez fort bien avec lui.

MARIE : Des fois il me taquine.

GEORGES : Oh ! le vilain ! mais vous avez bon caractère ?

MARIE : Je ne sais pas.

GEORGES : Moi je le sais, Maurice me l'a dit.

MARIE : Il n'en sait rien ; il ne me voit presque jamais.

GEORGES : Sans doute, mademoiselle. Cependant il ne connaît sa sœur que de réputation. Il passe ses

congéés avec vous. Il fait de vous sa camarade. Quand il s'occupe de photographie, par exemple, vous l'aidez.

MARIE : Il n'y a pas de danger qu'il me laisse toucher à ses affaires. Il est bien trop regardant.

GEORGES : Vous vous promenez ensemble, vous faites de la bicyclette ?

MARIE : Oh ! non, monsieur !

GEORGES : Je vous assure, mademoiselle, qu'aujourd'hui les jeunes filles les mieux élevées, les jeunes filles du meilleur monde, roulent sur tous les chemins à bicyclette.

MARIE : Il faut d'abord en avoir une.

GEORGES : C'est juste, mademoiselle. Demandez-en une à votre généreuse grand-mère.

MARIE : Elle me recevrait bien.

GEORGES : Et Maurice ? Il a peut-être des économies ; voulez-vous que j'en parle à Maurice ?

MARIE : Oh ! monsieur !

GEORGES : Oui ou non ?

MARIE : Monsieur !

GEORGES : Je lui en parlerai. Qu'est-ce que je risque ? Je vous répète qu'il a une vraie tendresse pour sa sœur. D'ailleurs, ne vous comble-t-il pas de cadeaux

à votre fête, à votre anniversaire ? Tenez, voulez-vous que je vous dise ce qu'il vous a envoyé la dernière fois ?

MARIE : Le Beau Danube Bleu.

GEORGES : Je le savais. Il me dit tout. Vous êtes une musicienne très distinguée au piano.

MARIE : Oh ! guère, monsieur.

GEORGES : Vous devez jouer le Beau Danube Bleu à ravir.

MARIE : Je ne l'ai pas encore déchiffré.

GEORGES : Je ne vous le reproche pas, mademoiselle ; je dis cela pour montrer que Maurice ne me cache rien de ce qui vous concerne. Il m'intéresse à votre vie et même... vous savez que Maurice est un faiseur de projets ; il me les communique tous ; c'est si doux de s'épancher. Il en caresse un, entre autres, qui vous étonnerait, peut-être. Oh ! un projet vague, mais réalisable, et, pour ma part, à première vue, je souhaite qu'il se réalise ; mais je n'ai pas encore le droit de vous le confier : vous êtes trop jeune, nous sommes trop jeunes... Plus tard, plus tard... c'est un secret entre Maurice et moi ; ne cherchez pas, mademoiselle, vous ne devineriez pas.

MARIE : Ça m'est égal.

GEORGES : Et à moi donc !... c'est effrayant, mademoiselle, plus on vous regarde, plus vous ressemblez à votre grand-mère.

MARIE : Alors je peux lui dire que vous aimez le pain rassis.

GEORGES : Mademoiselle, je vous en serai très obligé.

Scène VII

*Georges, puis madame Perrier et Marie,
puis maman Perrier*

GEORGES, *seul* : Décidément, ça ne finira pas par un mariage ; je n'ai plus rien à faire ici. Allons ! il faut être philosophe, quand on ne peut pas faire autrement. (*Il reprend l'indicateur, y trouve la dépêche et, après une courte hésitation, il va vers la grille.*) Qui demandez-vous ?... Georges Rigal !... C'est moi, mon brave homme... Une dépêche !... Oui, oui, Georges Rigal, chez Maurice Perrier... C'est bien ça... Donnez vite, merci, merci... (*À madame Perrier, attirée par le bruit.*) C'est une dépêche qu'on apporte à l'instant.

MADAME PERRIER : Pour nous ?... Ah ! mon Dieu !

GEORGES : Pour moi, madame. *Georges Rigal, chez Maurice Perrier.*

MADAME PERRIER : Oh ! que j'ai eu peur.

GEORGES, *lisant la dépêche* : Oh ! matin de matin ! Quel ennui. Croyez-vous que j'ai de la déveine ? On me rappelle à Paris. « Revenez tout de suite, sans faute. Signé : Tabuteau. » C'est le patron de mon étude.

MADAME PERRIER : Que dites-vous là ?

GEORGES : Lisez, madame. (*Mme Perrier tend la main. Georges ne donne pas la dépêche et il lit.*) « Revenez tout de suite, sans faute. Affaire urgente. »

MADAME PERRIER : Eh bien ?

GEORGES : Eh bien ! Je n'ai qu'à filer.

MADAME PERRIER : Quoi ? Vous allez partir ?

GEORGES : Il le faut, madame.

MADAME PERRIER : Mais demain.

GEORGES : Aujourd'hui, madame ; l'ordre est formel et maître Tabuteau ne badine pas.

MADAME PERRIER : Aujourd'hui ?... Ce soir.

GEORGES : Tout de suite, madame. Hélas ! tout de suite, s'il y a un train.

MADAME PERRIER : Il n'y en a qu'un, celui d'onze heures.

GEORGES : Je le prends.

MADAME PERRIER : Quoi ? Vous partiriez dans une demi-heure ! C'est fou.

GEORGES : Oh ! madame ! vous ne connaissez pas maître Tabuteau. Il est terrible.

MADAME PERRIER : Par exemple ! Voilà un tour ! Maman ! Hep ! hep ! maman ! (*Maman Perrier paraît sur l'escalier.*) C'est monsieur qui veut partir à présent.

MAMAN PERRIER : Vrai ?

MADAME PERRIER : Il vient de recevoir une dépêche.

GEORGES : Lisez, madame.

MAMAN PERRIER : Oh ! je m'en rapporte.

GEORGES : On me rappelle à l'étude immédiatement.

MADAME PERRIER : Pour une affaire urgente, dit-il. Hein ! croyez-vous, maman ? comme c'est fâcheux !

MAMAN PERRIER. *Revirement* : Que voulez-vous, ma fille, les affaires sont les affaires. Je suppose que ce monsieur connaît les siennes mieux que vous.

MADAME PERRIER : Sans doute, et je serais désolée

s'il se gênait à cause de nous. Mais partir si vite ! Voyons, réfléchissez encore, monsieur ; télégraphiez à votre patron.

GEORGES : Impossible, madame, je me fourrerais dans de beaux draps.

MAMAN PERRIER : Nous n'insistons plus. À la bonne heure ! Voilà un garçon sérieux. Ah ! si Maurice était comme lui !

GEORGES : Je n'ai aucun mérite, madame, mettez-vous à ma place.

MAMAN PERRIER : J'approuve votre conduite et votre modestie, monsieur, et je souhaite que Maurice vous ressemble.

GEORGES : Madame, vous me faites rougir.

MADAME PERRIER : Moi, je n'en reviens pas.

GEORGES : Je n'en revenais pas non plus quand l'homme m'a remis la dépêche.

MADAME PERRIER : L'homme ? Quel homme ? D'habitude, c'est une femme qui les porte, la vieille Honorine.

MAMAN PERRIER, *toujours sur son escalier* : La vieille Honorine est malade.

MADAME PERRIER : Ah ! Au moins, prenez un autre train que celui d'onze heures.

MAMAN PERRIER : C'est le plus rapide.

MADAME PERRIER : Mais il passe dans trois quarts d'heure. Où déjeunerez-vous ? Je n'ai plus le temps de préparer à déjeuner.

GEORGES : Je déjeunerai en route, à quelque buffet.

MAMAN PERRIER : À Laroche.

MADAME PERRIER : Il n'y est pas, à Laroche.

MAMAN PERRIER : Qu'il emporte de quoi manger. Un morceau de pain avec quelque chose. Il y a toujours dans le placard de la cuisine des œufs, du fromage.

MADAME PERRIER : Va voir, Marie ; tu feras un petit paquet.

Elle pousse Marie dans la maison.

GEORGES, à part : Elles m'attendrissent. Il suffit de savoir les prendre.

MAMAN PERRIER : De mon côté, je me sens assez de force dans mes vieilles jambes pour grimper à l'échelle et vous attraper deux ou trois cerises.

GEORGES : Des cerises ! ne faites pas cela, madame !

MAMAN PERRIER : C'est pour la soif. Elles vous ôteront le goût de la poussière et vous feront bonne bouche.

GEORGES : Madame, je vous en prie, ne montez pas sur une échelle à votre âge ; je ne souffrirai point que vous vous exposiez. Je me reprocherais toute ma vie un accident.

MAMAN PERRIER : N'ayez pas peur, mon cher petit monsieur, l'échelle est solide.

Elle va au jardin.

MADAME PERRIER : Et l'arbre n'est pas bien haut. Nous sommes navrées, monsieur ; et que diront vos parents ?

GEORGES : Rien du tout, madame.

MADAME PERRIER : Vous leur donnerez une mauvaise opinion de nous ; ils croiront que vous aviez hâte de nous quitter.

GEORGES : Soyez tranquille, madame, je réponds d'eux.

MADAME PERRIER : Vous êtes indulgent.

GEORGES : Je suis orphelin.

MADAME PERRIER : Oh !... monsieur ! moi qui espérais vous garder longtemps, j'arrangeais votre chambre. J'avais cueilli des fleurs. Marie ! Marie !

MARIE, à une fenêtre : Quoi, maman ?

MADAME PERRIER : Tu sais, les fleurs qui trempent

dans un pot sur la cheminée ?

MARIE : Sur la cheminée de ta chambre ? oui maman.

MADAME PERRIER : Je les destinais à monsieur Georges. Ficelle-les donc et descends-les.

GEORGES : Oh ! madame, quelle attention délicate ! mais je déteste me charger...

MADAME PERRIER : Ce n'est pas lourd. Les Parisiens aiment tant revenir de la campagne avec des bouquets.

GEORGES : Je suis confus, madame ; je mets toute votre maison sens dessus dessous.

MAMAN PERRIER, *revient* : Tenez, monsieur, voilà une poignée de belles cerises.

GEORGES : Au moins, je ne serai pas venu pour des prunes.

MAMAN PERRIER : Elles sont mûres et juteuses, quoiqu'on les appelle des cerises aigres.

GEORGES : Merci, madame ; en les suçant, je penserai à vous, mais l'heure approche, mesdames, souffrez que je me retire.

MADAME PERRIER : Oh ! déjà ? Mon Dieu ! Seigneur !

MAMAN PERRIER : Ne vous pressez pas, vous avez votre temps. L'heure du départ une fois bien fixée, nous ne plaisantons plus avec nos invités et nous n'avons jamais fait manquer le train à personne.

GEORGES : D'ailleurs, j'ai mon billet ; j'avais pris un aller et retour.

MAMAN PERRIER : C'est commode pour s'en retourner.

GEORGES : Il est valable huit jours, mais qui vaut le plus, vaut le moins.

MARIE, *revenant* : Voici, monsieur, le petit paquet et les fleurs.

GEORGES : Merci, mademoiselle. C'est bien tout, mesdames.

MAMAN PERRIER : Et votre valise, sur le banc.

GEORGES : Merci, madame. (*Il tient les cerises d'une main, les fleurs de l'autre et, pour prendre la valise, il veut mettre le petit paquet à sa bouche.*) Oh ! le petit paquet sent bon comme les fleurs.

MARIE : C'est peut-être le fromage, monsieur.

GEORGES : Vous me diriez que c'est autre chose que je refuserais de vous croire, mais c'est très agréable après un bon repas... Voulez-vous me permettre, mademoiselle, au nom de ma vieille amitié pour votre

frère, de vous embrasser ?

MAMAN PERRIER : Pardi, si elle permet !

MARIE : Comme vous voudrez, monsieur.

GEORGES : J'y tiens énormément, mademoiselle. (*Il ne l'embrasse pas.*) Et maintenant, mesdames, après cette bonne causerie, il ne me reste plus qu'à vous exprimer ma vive gratitude, à vous remercier chaleureusement de votre inoubliable accueil.

MADAME PERRIER : De rien, de rien.

GEORGES : Si, si, au contraire, de beaucoup.

MAMAN PERRIER : On fait ce qu'on peut.

GEORGES : Je suis profondément touché. Transmettez, je vous prie, mes amitiés et mes félicitations sincères à Maurice ; dites-lui de ma part qu'il possède une famille modèle.

MAMAN PERRIER : Nous n'y manquerons pas.

GEORGES : Qu'elle m'a tout à fait conquis.

MADAME PERRIER : Que va-t-il dire ? Il sera furieux.

MAMAN PERRIER : Il n'avait qu'à être là.

GEORGES : Ça lui apprendra et à moi aussi.

MAMAN PERRIER : Vous êtes capable de le rencontrer d'ici la gare.

GEORGES : Je n'ai plus d'espoir.

MADAME PERRIER : Vous savez le chemin ?

GEORGES : Je n'ai pas encore eu le temps de l'oublier. Adieu, mesdames.

MAMAN PERRIER : Vous n'avez qu'à suivre tout droit l'allée des acacias.

GEORGES : Je sais, madame ; il y a un fil télégraphique pour se guider.

MADAME PERRIER : Au revoir ; vous nous reviendrez, j'espère.

GEORGES : Plus tôt peut-être que vous ne pensez.

MADAME PERRIER : Mais que cette fois, ça vaille la peine.

GEORGES : Oh ! pas seulement pour huit jours. Je m'installerai jusqu'à ce que vous me flanquiez à la porte.

MAMAN PERRIER, *agitant son vieux mouchoir de grand-mère* : C'est ça !

TOUS ENSEMBLE : C'est ça, c'est ça !

Rideau

Poil de Carotte

Comédie en un acte

représentée pour la première fois le 2 mars 1900,
au théâtre Antoine.

À notre Antoine.

Personnages

M. Lepic

Poil de Carotte

Mme Lepic

Annette

La scène se passe à une heure de l'après-midi, dans un village de la Nièvre.

Une cour bien « meublée », entretenue par Poil de Carotte. À droite, un tas de fagots rangés par Poil de Carotte. Une grosse bûche où Poil de Carotte a l'habitude de s'asseoir. Une brouette et une pioche.

Derrière le tas de fagots, en perspective jusqu'au fond de la cour, une grange et des petits « toits » : toit des poules, toit des lapins, toit du chien. C'est dans la grange que Poil de Carotte passe le meilleur de ses vacances, par les mauvais temps.

Un arbre au milieu de la cour, un banc circulaire au pied de l'arbre.

À gauche, la maison des Lepic, vieille maison à

mine de prison. Un rez-de-chaussée surélevé. Murs presque aussi larges que hauts.

Au premier plan, l'escalier. Six marches et deux rampes de fer. Porte alourdie de clous. Marteau.

Une culotte de chasseur, garnie de boue, est accrochée au mur.

Au deuxième plan, une fenêtre, avec des barreaux et des volets, d'où Mme Lepic surveille d'ordinaire Poil de Carotte. Un puits, formant niche dans le mur.

Au fond, à gauche, une porte pleine dans un pan de mur. C'est par cette porte qu'entre et sort le monde, librement. Pas de sonnette. Un loquet.

Au fond, à droite, une grille pour les voitures, puis la rue et la campagne, un clair paysage de septembre : noyers, prés, meules, une ferme.

Scène première

Poil de Carotte, M. Lepic.

Poil de Carotte, nu-tête, est habillé maigrement. Il use les effets que son frère Félix a déjà usés. Une

blouse noire, une ceinture de cuir noir avec l'écusson jaune des collégiens, un pantalon de toile grise trop court, des chaussons de lisière ; pas de cravate à son col de chemise étroit et mou. Cheveux souples comme paille et couleur de paille quand elle a passé l'hiver dehors, en meule.

M. LEPIC : veston et culotte de velours, chemise blanche de « Monsieur » empesée et un gilet, pas de cravate non plus, une chaîne de montre en or. Un large chapeau paille, des galoches, puis des souliers de chasse.

Au lever de rideau, Poil de Carotte, au fond, donne de l'herbe à ses lapins. Il vient au premier plan couper avec une pioche les herbes de la cour. Il pioche, plein d'ennui, près de sa brouette. M. Lepic ouvre la porte et paraît sur la première marche de l'escalier, un journal à la main. En entendant ouvrir la porte, Poil de Carotte a peur. Il a toujours peur.

M. LEPIC : À qui le tour de venir à la chasse ?

POIL DE CAROTTE : C'est à moi.

M. LEPIC : Tu es sûr ?

POIL DE CAROTTE : Oui, papa : tu as emmené mon frère Félix la dernière fois, et il vient de sortir avec ma mère qui allait chez M. le curé. Il a emporté ses lignes :

il pêchera toute la soirée au moulin.

M. LEPIC : Et toi, que fais-tu là ?

POIL DE CAROTTE : Je désherbe la cour.

M. LEPIC : Tout de suite après déjeuner ? C'est mauvais pour la digestion.

POIL DE CAROTTE : Ma mère dit que c'est excellent.
(*Il jette la pioche.*) Partons-nous ?

M. LEPIC : Oh ! pas si vite. Le soleil est encore trop chaud. Je vais lire mon journal et me reposer.

POIL DE CAROTTE, *avec regret* : Comme tu voudras.
(*Il ramasse sa pioche.*) C'est sûr que nous irons ?

M. LEPIC : À moins qu'il ne pleuve.

POIL DE CAROTTE, *regardant le ciel* : Ce n'est pas la pluie que je crains... Tu ne partiras pas sans moi ?

M. LEPIC : Tu n'as qu'à rester là. Je te prendrai.

POIL DE CAROTTE : Je suis prêt. Je n'ai que ma casquette et mes souliers à mettre... Et si tu sors par le jardin ?...

M. LEPIC : Tu m'entendras siffler le chien.

POIL DE CAROTTE : Tu me siffleras aussi ?

M. LEPIC : Sois tranquille.

POIL DE CAROTTE : Merci, papa. Je porterai ta

carnassière.

M. LEPIC : Je te la prête. J'ai assez de mon fusil.

POIL DE CAROTTE : Moi, je prendrai un bâton pour taper sur les haies et faire partir les lièvres. À tout à l'heure, papa. En t'attendant, je désherbe ce coin-là.

M. LEPIC : Ça t'amuse ?

POIL DE CAROTTE : Ça ne m'ennuie pas. C'est fatigant, au soleil, mais, à l'ombre, ça pioche tout seul. D'ailleurs, ma mère me l'a commandé.

M. LEPIC *le regarde donner quelques coups de pioche et rentre.*

Scène II

POIL DE CAROTTE, *seul* : Par précaution, je vais renfermer le chien qui dort. (*Il ferme la porte d'un des petits toits.*) De cette façon, M. Lépïc ne peut pas m'oublier, car il ne peut pas aller à la chasse sans le chien, et le chien ne peut pas aller à la chasse sans moi.

Un bruit de loquet à la porte de la cour. Poil de Carotte croit que c'est Mme Lépïc et se remet à piocher.

Scène III

Poil de Carotte, Annette.

Une paysanne pousse la porte et entre dans la cour. Elle regarde Poil de Carotte qui tourne le dos et pioche avec ardeur. Elle traverse la cour, monte l'escalier et frappe à la porte de la maison. Poil de Carotte, étonné que Mme Lepic passe sans rien lui dire de désagréable, risque un œil et se redresse.

POIL DE CAROTTE : Tiens ! ce n'est pas Mme Lepic. Qui demandez-vous... mademoiselle ?

ANNETTE. *Elle est habillée comme une paysanne qui a mis ce qu'elle avait de mieux pour se présenter chez ses nouveaux maîtres. Bonnet blanc, caraco noir, jupe grise, panier au bras : Mme Lepic.*

POIL DE CAROTTE, *sans lâcher sa pioche* : Elle est sortie.

ANNETTE : Va-t-elle rentrer bientôt ?

POIL DE CAROTTE : J'espère que oui. – Que désirez-vous ?

ANNETTE : Je suis la nouvelle servante que Mme Lepic a louée jeudi dernier à Lormes.

POIL DE CAROTTE, *important, lâchant sa pioche* : Je sais. Elle m'avait prévenu. Je vous attendais d'un jour à l'autre. Mme Lepic est chez M. le curé. Inutile d'entrer à la maison. Il n'y a personne que M. Lepic qui fait la sieste et qui n'aime guère qu'on le dérange. Du reste, la servante ne le regarde pas. – Asseyez-vous sur l'escalier.

ANNETTE : Je ne suis pas fatiguée.

POIL DE CAROTTE : Vous venez de loin ?

ANNETTE : De Lormes. C'est mon pays.

POIL DE CAROTTE : Et votre malle ?

ANNETTE : Je l'ai laissée à la gare.

POIL DE CAROTTE : Est-elle lourde ?

ANNETTE : Il n'y a que des nippes dedans.

POIL DE CAROTTE : Je dirai au facteur de l'apporter demain matin, dans sa voiture à âne. Vous avez votre bulletin ?

ANNETTE : Le voilà !

POIL DE CAROTTE : Ne le perdez pas. – Comment vous appelez-vous ?

ANNETTE : Annette Perreau.

POIL DE CAROTTE : Annette Perreau... Je vous appellerai Annette. C'est facile à prononcer. – Moi, je suis Poil de Carotte.

ANNETTE : Plaît-il ?

POIL DE CAROTTE : Poil de Carotte. – Vous savez bien ?

ANNETTE : Non.

POIL DE CAROTTE : Le plus jeune des fils Lepic, celui qu'on appelle Poil de Carotte. Mme Lepic ne vous a pas parlé de moi ?

ANNETTE : Du tout.

POIL DE CAROTTE : Ça m'étonne. – Vous êtes contente d'être au service de la famille Lepic ?

ANNETTE : Je ne sais pas. Ça dépendra.

POIL DE CAROTTE : Naturellement. – La maison est assez bonne.

ANNETTE : Il y a beaucoup de travail ?

POIL DE CAROTTE : Non. Dix mois sur douze, M. et Mme Lepic vivent seuls. Vous avez un peu de mal pendant que nous sommes en vacances, mon frère et moi. Ce n'est jamais écrasant.

ANNETTE : Oh ! je suis forte.

POIL DE CAROTTE : Vous paraissez solide...

D'ailleurs, je vous aide. (*Étonnement d'Annette.*) Je veux dire... (*Gêné, il s'approche.*) Écoutez, Annette : quand je suis en vacances, je ne peux pas toujours jouer comme un fou ; alors, ça me distrait de vous aider... Comprenez-vous ?

ANNETTE, *écarquillant les yeux* : Non. Vous m'aidez ? À quoi, monsieur Lepic ?

POIL DE CAROTTE : Appelez-moi Poil de Carotte. C'est mon nom.

ANNETTE : Monsieur Poil de Carotte.

POIL DE CAROTTE : Pas monsieur... M. Poil de Carotte !... Si Mme Lepic vous entendait, elle se tordrait. Appelez-moi Poil de Carotte, tout court, comme je vous appelle Annette.

ANNETTE : Poil de Carotte, ce n'est pas un nom de chrétien. Vous avez un autre nom, un petit nom de baptême.

POIL DE CAROTTE : Il ne sert pas depuis le baptême... On l'a oublié.

ANNETTE : Où avez-vous pris ce surnom ?

POIL DE CAROTTE : C'est Mme Lepic qui me l'a donné, à cause de la couleur de mes cheveux.

ANNETTE : Ils sont blonds.

POIL DE CAROTTE : Blond ardent. Mme Lepic les

voit rouges. Elle a de bons yeux. Appelez-moi Poil de Carotte.

ANNETTE : Je n'ose pas.

POIL DE CAROTTE : Puisque je vous le permets !

ANNETTE : Poil... de...

POIL DE CAROTTE : Puisque je vous l'ordonne ! – Et prenez cette habitude tout de suite, car dès demain matin, – ce soir je vais à la chasse avec M. Lepic, – dès demain matin, nous nous partagerons la besogne.

ANNETTE : Que me dites-vous là ?

Elle rit.

POIL DE CAROTTE, *froid* : Vous êtes de bonne humeur.

ANNETTE : Excusez-moi.

POIL DE CAROTTE : Oh ! ça ne fait rien !... Entendons-nous, afin que l'un ne gêne pas l'autre. Nous nous levons tous deux à cinq heures et demie précises.

ANNETTE : Vous aussi ?

POIL DE CAROTTE : Oui. Je ne fais qu'un somme, mais je ne peux pas rester au lit le matin. Je vous réveillerai. Nos deux chambres se touchent, près du grenier. Aussitôt levé, je m'occupe des bêtes. J'ai une passion pour les bêtes. Je porte la soupe au chien. Je

jette du grain aux poules et de l'herbe aux lapins. – De votre côté, vous allumez le feu et vous préparez les déjeuners de la famille Lepic. Mme Lepic...

ANNETTE : Votre mère ?

POIL DE CAROTTE : Oui... prend du café au lait. M. Lepic...

ANNETTE : Votre père ?

POIL DE CAROTTE : Oui, – ne m'interrompez pas, Annette, – M. Lepic prend du café noir et mon frère Félix du chocolat.

ANNETTE : Et vous ?

POIL DE CAROTTE : Vous, Annette, on vous gâtera les premiers jours. Vous prendrez probablement du café au lait, comme Mme Lepic. Après, elle avisera.

ANNETTE : Et vous ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! moi je prends ce que je veux dans le buffet : un reste de soupe, je mange un morceau de pain sur le pouce, je varie, ou rien. Je n'ai pas une grosse faim au saut du lit.

ANNETTE : Vous n'aimez pas, comme votre frère, M. Félix, le chocolat ?

POIL DE CAROTTE : Non, à cause de la peau. Toute la matinée, je travaille à mes devoirs de vacances. Vous, Annette, vous ne vous croisez pas les bras ; vous

attrapez les chaussures, graissez à fond les souliers de M. Lepic.

ANNETTE : Bien.

POIL DE CAROTTE : Ne cirez pas trop les bottines : le cirage les brûle.

ANNETTE : Bien, bien.

POIL DE CAROTTE : Vous faites les lits, les chambres, le ménage. Ah ! je vous tirerai vos seaux du puits ; vous n'aurez qu'à m'appeler, c'est de l'exercice pour moi... Tenez, que je vous montre. (*Il tire avec peine un seau d'eau qu'il laisse sur la margelle.*) Ça me fortifie... Tant que vous en voudrez, Annette. – Cuisinez-vous un peu ?

ANNETTE : Je sais faire du ragoût.

POIL DE CAROTTE : C'est toujours ça ; mais vous ne serez guère au fourneau. Mme Lepic est un cordon bleu, et, quand elle a bon appétit, on se lèche les doigts. – À midi sonnant, je vais à la cave.

ANNETTE : Ah ! c'est vous qui avez la confiance ?

POIL DE CAROTTE : Oui, Annette, c'est moi, et puis l'escalier est dangereux. Ces fonctions me rapportent : je vends les vieilles feuilletes à mon bénéfice et je place l'argent dans le tiroir de Mme Lepic. – N'ayez crainte, Annette, parce que j'ai la clef de la cave, vous

ne serez pas privée de vin.

ANNETTE : Oh ! une goutte à chaque repas...

POIL DE CAROTTE : Moi, jamais... Le vin me monte à la tête ; je ne bois que de notre eau, qui est la meilleure du village. – Bien entendu, vous servez à table. On change d'assiettes le moins possible.

ANNETTE : Tant mieux !

POIL DE CAROTTE : C'est à cause des assiettes. Après le repas, la vaisselle. Quelquefois, je vous donne un coup de main.

ANNETTE : Pour la laver ?

POIL DE CAROTTE : Pour la ranger, Annette, quand on a sorti le beau service.

ANNETTE : Il y a souvent de la société ?

POIL DE CAROTTE : Rarement. M. Lepic, qui n'aime pas le monde, fait la tête aux invités de Mme Lepic, et ils ne reviennent plus. – Par exemple, le soir, Annette, je n'ai rien à faire.

ANNETTE : Rien ?

POIL DE CAROTTE : Presque rien. Je m'occupe à ma guise, en fumant une cigarette.

ANNETTE : Oh ! Oh !

POIL DE CAROTTE : Oui, M. Lepic m'en offre

quelquefois, et ça l’amuse, parce que ça me donne un peu mal au cœur. – Je bricole, je jardine, je cultive des fleurs, j’arrache un panier de pommes de terre, des pois secs que j’écosse à mes moments perdus.

ANNETTE : Quoi encore ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! je ne me foule pas. Quand vous êtes arrivée, je désherbais la cour, sans me biler. Des oies avec leur bec iraient plus vite que moi.

ANNETTE : Et c’est tout ?

POIL DE CAROTTE : C’est tout. Je fais peut-être aussi quelques commissions pour Mme Lepic, chez l’épicière, la fermière, ou, à la ville, chez le pharmacien... et le reste du temps, je suis libre.

ANNETTE : Et votre frère Félix, qu’est-ce qu’il fait toute la journée ?

POIL DE CAROTTE : Il n’est pas venu en vacances pour travailler. Et il n’a pas ma santé. Il est délicat...

ANNETTE : Il se soigne.

POIL DE CAROTTE : C’est son affaire... – Pendant que je me repose, l’après-midi, vous, Annette, ah ! ça, c’est pénible, vous allez le plus souvent à la rivière.

ANNETTE : Ils salissent tant de linge ?

POIL DE CAROTTE : Non, mais il y a les pantalons de chasse de M. Lepic : par la pluie, il rapporte des kilos

de boue. Ça sèche et c'est indécrottable. Il faut savonner et taper dessus à se démettre l'épaule. Annette, les pantalons de M. Lepic se tiennent droit dans la rivière comme de vraies jambes !

ANNETTE : Il ne porte donc pas de bottes ?

POIL DE CAROTTE : Ni bottes, ni guêtres. Il ne se retrousse même pas. M. Lepic est un vrai chasseur. – Au fond, je crois qu'il patauge exprès pour contrarier Mme Lepic...

ANNETTE, *curieuse* : Ils se taquent ?

POIL DE CAROTTE : ...mais, comme ce n'est pas Mme Lepic qui va à la rivière, il ne contrarie que vous. Tant pis pour vous, ma pauvre Annette, je n'y peux rien : vous êtes la servante.

ANNETTE : Ils sont sévères ?

POIL DE CAROTTE, *confidentiel* : Écoutez, Annette, sans quoi vous feriez fausse route : c'est M. Lepic qui a l'air sévère et c'est Mme Lepic... chut ! (*Il entend du bruit et se précipite sur sa pioche. Une femme passe dans la rue. Il se rassure.*) Ce chardon m'agaçait... Oui, Annette. (*Il jette sa pioche, s'assied dans la brouette, met une corbeille de pois sur ses genoux et écosse. Annette en prend une poignée.*) Oh ! laissez, profitez de votre reste... – Oui, Annette, M. Lepic, à première vue, impressionne, mais on ne le voit guère. Il est tout le

temps dehors, à Paris, pour un procès interminable, ou à la chasse pour notre garde-manger. À la maison, c'est un homme préoccupé et taciturne. Il ne rit que dans sa barbe, et encore ! il faut que mon frère Félix soit bien drôle... Il aime mieux se faire comprendre par un geste que par un mot. S'il veut du pain, il ne dit pas : « Annette, donnez-moi le pain. » Il se lève et va le chercher lui-même, jusqu'à ce que vous preniez l'habitude de vous apercevoir qu'il a besoin de pain.

ANNETTE : C'est un original.

POIL DE CAROTTE : Vous ne le changerez pas.

ANNETTE : Il vous aime bien ?

POIL DE CAROTTE : Je le suppose. Il m'aime à sa manière, silencieusement.

ANNETTE : Il n'a donc pas de langue ?

POIL DE CAROTTE : Si, Annette, à la chasse, une fameuse pour son chien. Il n'en a pas pour la famille.

ANNETTE :. Même pour se disputer avec Mme Lepic ?

POIL DE CAROTTE : Non. Mais Mme Lepic parle et se dispute toute seule, et, plus M. Lepic se tait, plus elle cause avec tout le monde, avec M. Lepic qui ne répond pas, avec frère Félix qui répond quand il veut, avec moi qui réponds quand elle veut, et avec le chien qui remue

la queue.

ANNETTE : Elle est toquée ?

POIL DE CAROTTE : Vous dites ? – Faites attention, Annette, elle n'est pas sourde.

ANNETTE : Elle est maligne ?

POIL DE CAROTTE : Pour vous, la servante, elle est bien, en moyenne. Tantôt elle vous appelle ma fille, et tantôt espèce d'hébétée ; pour M. Lepic, elle est comme si elle n'existait pas ; pour mon frère Félix, c'est une mère. Elle l'adore.

ANNETTE : Et pour vous ?

POIL DE CAROTTE, *vague* : C'est une mère aussi.

ANNETTE : Elle vous adore ?

POIL DE CAROTTE : Nous n'avons pas, Félix et moi, la même nature.

ANNETTE : Elle vous déteste, hein ?

POIL DE CAROTTE : Personne ne le sait, Annette. Les uns disent qu'elle ne peut pas me souffrir, et, les autres, qu'elle m'aime beaucoup, mais qu'elle cache son jeu.

ANNETTE : Vous devez le savoir mieux que n'importe qui.

POIL DE CAROTTE. *Il se lève et pose la corbeille de pois près du mur* : Si elle cache son jeu, elle le cache

bien.

ANNETTE : Pauvre petit monsieur !...

POIL DE CAROTTE : Une dernière recommandation, Annette. N'oubliez pas, à la tombée de la nuit...

ANNETTE : Vous avez l'air plutôt gentil.

POIL DE CAROTTE : Ah ! vous trouvez ?.. Il paraît qu'il ne faut pas s'y fier.

ANNETTE : Non ?

POIL DE CAROTTE : Il paraît.

ANNETTE : Vous avez des petits défauts ?

POIL DE CAROTTE : Des petits et des gros. Je les ai tous. (*Il compte sur ses doigts.*) Je suis menteur, hypocrite, malpropre, ce qui ne m'empêche pas d'être paresseux et têtu...

ANNETTE : Tout ça à la fois ?

POIL DE CAROTTE : Et ce n'est pas tout. J'ai le cœur sec et je ronfle... Il y a peut-être autre chose... Ah ! je boude, et c'est même là peut-être le principal de mes défauts. On affirme que, malgré les coups, je ne m'en corrigerai jamais...

ANNETTE : Elle vous bat ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! quelques gifles.

ANNETTE : Elle a la main leste ?

POIL DE CAROTTE : Une raquette.

ANNETTE : Elle vous donne de vraies gifles ?

POIL DE CAROTTE, *léger* : Ça ne me fait pas de mal ; j'ai la peau dure. C'est plutôt le procédé qui m'humilie, parce que je commence à être un grand garçon. Je vais avoir seize ans.

ANNETTE : Je ne peux pas me figurer que vous êtes un mauvais sujet.

POIL DE CAROTTE : Patience, vous y viendrez.

ANNETTE : Je ne crois pas.

POIL DE CAROTTE : Mme Lepic vous y amènera.

ANNETTE : Si je veux.

POIL DE CAROTTE : De gré ou de force, Annette ; elle vous retournera comme une peau de lièvre, et je ne vous conseille pas de lui résister.

ANNETTE : Elle me mangerait ?

POIL DE CAROTTE : Elle se gênerait !...

ANNETTE : Bigre !

POIL DE CAROTTE : Je veux dire qu'elle vous flanquerait à la porte.

ANNETTE : Si je m'en allais tout de suite ?

POIL DE CAROTTE, *inquiet* : Attendez quelques

jours. Mme Lepic fera bon accueil à votre nouveau visage. Comptez sur un mois d'agrément avec elle et, jusqu'à ce qu'elle vous prenne en grippe, demeurez ici, Annette ; vous n'y serez pas plus mal qu'ailleurs, et... je vous aime autant qu'une autre.

ANNETTE : Je vous conviens ?

POIL DE CAROTTE : Vous ne me déplaitez pas, et je suis persuadé que, si chacun de nous y met du sien, ça ira tout seul.

ANNETTE : Moi, je le souhaite.

POIL DE CAROTTE : Mais dites toujours comme Mme Lepic, soyez toujours avec elle, contre moi.

ANNETTE : Ce serait joli !

POIL DE CAROTTE : Au moins faites semblant, dans notre intérêt ; rien ne nous empêchera, quand nous serons seuls, de redevenir camarades.

ANNETTE : Oh ! je vous le promets.

POIL DE CAROTTE : Vous voyez comme j'ai le cœur sec, Annette : je me confie à la première venue.

ANNETTE : Le fait est que vous n'êtes pas fier.

POIL DE CAROTTE : Je vous prie seulement de ne jamais me tutoyer. L'autre servante me tutoyait sous prétexte qu'elle était vieille, et elle me vexait. Appelez-moi Poil de Carotte comme tout le monde...

ANNETTE, *discrètement* : Non, non.

POIL DE CAROTTE : ... ne me tutoyez pas.

ANNETTE : Je ne suis pas effrontée. Je vous jure que...

POIL DE CAROTTE : C'est bon, c'est bon, Annette. – Je vous disais que j'ai une dernière recommandation à vous faire. M. Lepic et moi, nous irons tout à l'heure à la chasse. Comme on rentre tard, j'avale ma soupe et je me couche, éreinté. N'oubliez donc pas, ce soir, de fermer les bêtes. D'ailleurs, c'est toujours vous qui les fermez.

ANNETTE : Un pas de plus ou de moins !

POIL DE CAROTTE : Oh ! oh ! Annette, les premières fois que vous traverserez cette cour noire de nuit, sans lanterne, la pluie sur le dos, le vent dans les jupes...

ANNETTE : J'aurai de la veine si j'en réchappe...

POIL DE CAROTTE : Hier soir, vous n'étiez pas là : j'ai dû les fermer, et je vous certifie, Annette, que ça émotionne.

ANNETTE : Vous êtes donc peureux ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! non ! permettez, je ne suis pas peureux. Mme Lepic vous le dira elle-même ; je suis tout ce qu'elle voudra, mais je suis brave. Regardez cette grange. C'est là que je me réfugie quand il fait de

l'orage. Eh bien ! Annette, les plus gros coups de tonnerre ne m'empêchent pas d'y continuer une partie de pigeon vole !

ANNETTE : Tout seul ?

POIL DE CAROTTE : C'est aussi amusant qu'à plusieurs. Quand j'ai un gage, j'embrasse ma main ou le mur. Vous voyez si j'ai peur ! Mais chacun nos besognes, Annette : une des vôtres, d'après les instructions de Mme Lepic, c'est de fermer les bêtes, le soir, et vous les fermerez.

ANNETTE : Oh ! c'est inutile de nous chamailler déjà : je veux bien, je ne suis pas poltronne.

POIL DE CAROTTE : Moi non plus ! Annette, je n'ai peur de rien, ni de personne. Parfaitement, de personne. (*Avec autorité.*) Mais il s'agit de savoir qui de nous deux ferme les bêtes ; or, la volonté de Mme Lepic, sa volonté formelle...

MME LEPIC, *surgissant* : Poil de Carotte, tu les fermeras tous les soirs.

Scène IV

Les mêmes, Mme Lepic.

Bandeaux plats, robe princesse marron, une broche au cou, une ombrelle à la main.

Au moment où Poil de Carotte disait : « Je n'ai peur de rien, ni de personne », elle avait ouvert la porte et elle écoutait, surprenante, droite, sèche, muette, sa réponse prête.

POIL DE CAROTTE : Oui, maman.

Il attrape sa pioche et il offre son dos ; il se rétrécit, il semble creuser un trou dans la terre pour se fourrer dedans.

ANNETTE, *curieuse et intimidée, elle salue Mme Lepic* : Bonjour, madame.

MME LEPIC : Bonjour, Annette. Il y a longtemps que vous êtes là ?

ANNETTE : Non, madame, un quart d'heure.

MME LEPIC, *à Poil de Carotte* : Tu ne pouvais pas venir me chercher ?

POIL DE CAROTTE : J'y allais, maman.

MME LEPIC : J'en doute.

POIL DE CAROTTE : N'est-ce pas, Annette ?

ANNETTE : Oui, madame.

MME LEPIC : Tu pouvais au moins la faire entrer. On ne t'apprend pas la politesse, à ton collègue ?

ANNETTE : J'étais bien là, madame, et je causais avec monsieur votre fils...

MME LEPIC, *soupçonneuse* : Ah ! vous causiez avec monsieur mon fils Poil de Carotte... C'est un beau parleur.

POIL DE CAROTTE : Maman, je la renseignais.

MME LEPIC, *à Poil de Carotte* : Sur ta famille. (*À Annette.*) Il a dû vous en dire.

ANNETTE : Lui, madame ! C'est un trop bon petit jeune homme.

MME LEPIC : Oh ! oh ! Annette, il n'a pas perdu son temps avec vous... (*À Poil de Carotte.*) Ote donc tes mains de tes poches. Je finirai par te les coudre. (*Poil de Carotte ôte sa main de sa poche.*) Regardez ces baguettes de tambour. Il userait un pot de pommade tous les matins si on lui en donnait. (*Poil de Carotte rabat ses cheveux.*) Et ta cravate ?

POIL DE CAROTTE, *cherche à son cou* : Tu dis que je n'ai pas besoin de cravate à la campagne.

MME LEPIC : Oui, mais tu as encore sali ta blouse. Il n'y aurait qu'une crotte de boue sur la terre, elle serait pour toi.

POIL DE CAROTTE. *En louchant, il remarque que son épaule est grise de terre* : C'est la pioche.

MME LEPIC, *accablée de lassitude* : Tu pioches ta blouse, maintenant !

ANNETTE, *pose son panier sur le banc* : Je vais lui donner un coup de brosse, madame.

MME LEPIC : Mais il a fait votre conquête, Annette !... Vous avez de la chance, d'être dans les bonnes grâces de Poil de Carotte. N'y est pas qui veut. Laissez, il se brossera sans domestique. (*Prévenante.*) Vous devez être lasse, ma fille ; entrez à la maison vous rafraîchir, et vous prendrez un peu de repos dans votre chambre. (*Elle ouvre la porte et, du haut de l'escalier.*) Poil de Carotte, monte de la cave une bouteille de vin.

POIL DE CAROTTE : Oui, maman.

MME LEPIC : Et cours à la ferme chercher un bol de crème.

POIL DE CAROTTE : Oui, maman.

MME LEPIC : Trotte ! Ensuite... (*À Annette.*) Votre

malle est à la gare ?

ANNETTE : Oui, madame.

MME LEPIC : Poil de Carotte ira la prendre sur sa brouette.

POIL DE CAROTTE : Ah !

MME LEPIC : Ça te gêne ?

POIL DE CAROTTE : Je me dépêcherai.

MME LEPIC : Tu as le feu au derrière ?

POIL DE CAROTTE : Non, maman, mais je dois aller à la chasse, tout à l'heure, avec papa.

MME LEPIC : Eh bien ! tu n'iras pas à la chasse tout à l'heure avec « papa ».

POIL DE CAROTTE : C'est que mon papa...

MME LEPIC : Je t'ai fait déjà observer qu'il était ridicule, à ton âge, de dire « mon papa ».

POIL DE CAROTTE : C'est que mon père me demande d'y aller, et que j'ai promis.

MME LEPIC : Tu dépromettras. – Où est-il, ton père ?

POIL DE CAROTTE : Il fait sa sieste.

MME LEPIC. *Elle redescend vers Poil de Carotte qui recule et lève le coude* : Pourquoi ce mouvement ?

Annette va croire que je te fais peur. – Je ne veux pas que tu ailles à la chasse.

POIL DE CAROTTE : Bien, maman. Qu'est-ce qu'il faudra dire à mon père ?

MME LEPIC : Tu diras que tu as changé d'idée. C'est inutile de te creuser la tête. Tu m'entends ? Si tu répondais quand je te parle ?

POIL DE CAROTTE : Oui, ma mère. – Oui, maman.

MME LEPIC, *même ton* : Oui, maman. – Tu boudes ?

POIL DE CAROTTE : Je ne boude pas.

MME LEPIC : Si, tu boudes. Pourquoi ? Tu n'y tenais guère, à cette partie de chasse.

POIL DE CAROTTE, *révolte sourde* : Je n'y tenais pas.

MME LEPIC : Oh ! tête de bois ! (*Elle remonte l'escalier.*) Ah ! ma pauvre Annette ! On ne le mène pas comme on veut, celui-là !

ANNETTE : Il a pourtant l'air bien docile.

MME LEPIC : Lui, rien ne le touche. Il a un cœur de pierre, il n'aime personne. N'est-ce pas, Poil de Carotte ?

POIL DE CAROTTE : Si, maman.

MME LEPIC, *qui sait ce qu'elle dit* : Non, maman.

Ah ! si je n'avais pas mon Félix !

Elle entre avec Annette et ferme la porte, mais elle la retient. C'est une de ses roueries.

POIL DE CAROTTE : Rasée, ma partie de chasse ! Ça m'apprendra, une fois de plus !

MME LEPIC, *rouvre la porte* : As-tu fini de marmotter entre tes dents ?

Elle entend M. Lepic et ferme la porte. Poil de Carotte se remet à piocher. M. Lepic paraît à la grille, le fusil en bandoulière et la carnassière à la main pour Poil de Carotte.

Scène V

Poil de Carotte, M. Lepic, puis Annette.

M. LEPIC : Allons, y es-tu ?

POIL DE CAROTTE : Ma foi, papa, je viens de changer d'idée. – Je ne vais pas à la chasse.

M. LEPIC : Qu'est-ce qui te prend ?

POIL DE CAROTTE : Ça ne me dit plus.

M. LEPIC : Quel drôle de bonhomme tu fais !... À ton aise, mon garçon.

Il met sa carnassière.

POIL DE CAROTTE : Tu te passeras bien de moi ?

M. LEPIC : Mieux que de gibier.

ANNETTE *vient à Poil de Carotte, un bol à la main* : Mme Lepic m'envoie vous dire d'aller vite à la ferme chercher le bol de crème.

POIL DE CAROTTE, *jetant sa pioche* : J'y vais. (À M. Lepic *qui s'éloigne.*) Au revoir, papa, bonne chasse !

ANNETTE : C'est M. Lepic ?

POIL DE CAROTTE : Oui.

ANNETTE : Il a l'air maussade.

POIL DE CAROTTE : Il n'aime pas que je lui souhaite bonne chasse : ça porte guigne.

ANNETTE : Vous lui avez répété que Mme Lepic vous avait défendu de le suivre ?

POIL DE CAROTTE : Mais non, Annette. N'auriez-vous pas compris Mme Lepic ? J'ai dit simplement que je venais de changer d'idée.

ANNETTE : Il doit vous trouver capricieux.

POIL DE CAROTTE : Il s'habitue.

ANNETTE : Comme Mme Lepic vous a parlé !

POIL DE CAROTTE : Pour votre arrivée, elle a été convenable.

ANNETTE : Oui ! J'en étais mal à mon aise.

POIL DE CAROTTE : Vous vous y habituerez.

ANNETTE : Moi, à votre place, j'aurais dit la vérité à M. Lepic.

POIL DE CAROTTE, *prenant le bol des mains d'Annette* : Qu'est-ce que je désire, Annette ? Éviter les claques. Or, quoi que je fasse, M. Lepic ne m'en donne jamais ; il n'est même pas assez causeur pour me gronder, tandis qu'au moindre prétexte Mme Lepic...

Il lève la main, lâche le bol, et regarde la fenêtre.

ANNETTE. *Elle ramasse les morceaux du bol* : N'ayez pas peur, c'est moi qui l'ai cassé... – À votre place j'aurais dit la vérité.

POIL DE CAROTTE : Je suppose, Annette, que je dénonce Mme Lepic et que M. Lepic prenne mon parti : pensez-vous que si M. Lepic attrapait Mme Lepic à cause de moi, Mme Lepic, à son tour, ne me rattraperait pas dans un coin ?

ANNETTE : Vous avez un père... et une mère !

POIL DE CAROTTE : Tout le monde ne peut pas être orphelin.

M. LEPIC. *Il reparaît à la grille de la cour* : Où diable est donc le chien ? Il y a une heure que je l'appelle.

POIL DE CAROTTE : Dans le toit, papa.

Il va pour ouvrir la porte du chien.

M. LEPIC : Tu l'avais enfermé ?

POIL DE CAROTTE, *malgré lui* : Oui, – par précaution, – pour toi.

M. LEPIC : Pour moi seulement ? C'est singulier. Poil de Carotte, prends garde. Tu as un caractère bizarre, je le sais, et j'évite de te heurter. Mais ce que je refuse d'admettre, c'est que tu te moques de moi.

POIL DE CAROTTE : Oh ! papa, il ne manquerait plus que ça.

M. LEPIC : Bougre ! si tu ne te moques pas, explique tes lubies, et pourquoi tu veux et brusquement tu ne veux plus la même chose.

ANNETTE. *Elle s'approche de Poil de Carotte* : Expliquez. (À M. Lepic.) Bonjour, monsieur.

POIL DE CAROTTE, à M. Lepic, *étonné* : La nouvelle servante, papa ; elle arrive, elle n'est pas au courant.

ANNETTE : Expliquez que ce n'est pas vous qui ne voulez plus.

POIL DE CAROTTE : Annette, si vous vous mêliez de ce qui vous regarde !

M. LEPIC : Ce n'est pas toi ? Qu'est-ce que ça signifie ? Réponds. Répondras-tu, à la fin, bon Dieu !

Poil de Carotte, du pied, gratte la terre.

Scène VI

Les mêmes, Mme Lepic.

MME LEPIC. *Elle ouvre la fenêtre, d'où elle voyait, sans entendre, et d'une voix douce* : Annette, vous avez dit à mon fils Poil de Carotte de passer à la ferme ?

ANNETTE : Oui, madame.

MME LEPIC : Tu as le temps, n'est-ce pas, Poil de Carotte, puisque ça ne te dit plus d'aller à la chasse ?

POIL DE CAROTTE, *comme délivré* : Oui, maman.

ANNETTE, *outrée, bas à M. Lepic* : C'est elle qui le lui a défendu.

MME LEPIC : Va, mon gros, ça te promènera.

M. LEPIC : Ne bouge pas.

MME LEPIC : Dépêche-toi, tu seras bien aimable.

Poil de Carotte s'élance.

M. LEPIC : Je t'ai dit de ne pas bouger.

Poil de Carotte, entre deux feux, s'arrête.

MME LEPIC : Eh bien ! mon petit Poil de Carotte ?

M. LEPIC, *sans regarder Mme Lepic* : Qu'on le laisse tranquille !

Poil de Carotte s'assied, d'émotion.

MME LEPIC, *interdite* : Si vous rentriez, Annette, au lieu de bâiller au nez de ces messieurs ?

Elle ferme à demi la fenêtre.

ANNETTE : Oui, madame. (*Elle s'approche de Poil de Carotte.*) Vous voyez.

POIL DE CAROTTE : Vous avez fait un beau coup.

ANNETTE : Je ne mens jamais, moi.

POIL DE CAROTTE : C'est un tort. Vous ne ferez pas long feu ici.

ANNETTE : Oh ! je trouverai des places ailleurs. Je suis une brave fille.

POIL DE CAROTTE, *grogne* : Je m'en fiche pas mal.

ANNETTE : Vous êtes fâché contre moi ?...

MME LEPIC, *rouvre la fenêtre d'impatience* :

Annette !

M. LEPIC, *tend sa carnassière qu'il donne à Annette avec le fusil* : Emportez !

ANNETTE : Il n'est pas chargé, au moins ?

M. LEPIC : Si.

Annette rentre à la maison.

Scène VII

Poil de Carotte, M. Lopic.

M. LEPIC : Et maintenant, veux-tu me répondre ?

POIL DE CAROTTE : Cette fille aurait bien dû tenir sa langue, mais elle dit la vérité, ma mère me défend d'aller ce soir à la chasse.

M. LEPIC : Pourquoi ?

POIL DE CAROTTE : Ah ! demande-le-lui.

M. LEPIC : Elle te donne un motif.

POIL DE CAROTTE : Elle n'a pas de comptes à me rendre.

M. LEPIC : Elle a besoin de toi ?

POIL DE CAROTTE : Elle a toujours besoin de moi.

M. LEPIC : Tu lui as fait quelque chose ?

POIL DE CAROTTE : Je le saurais. Quand je fais quelque chose à ma mère, elle me le dit et je paye tout de suite. Mais j'ai été très sage cette semaine.

M. LEPIC : Ta mère te défendrait de venir à la chasse ?

POIL DE CAROTTE : Elle me défend ce qu'elle peut.

M. LEPIC : Avec moi ?

POIL DE CAROTTE : Justement.

M. LEPIC : Sans aucune raison ?.. Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

POIL DE CAROTTE : Ça lui déplaît, parce que ça me fait plaisir.

M. LEPIC : Tu te l'imagines !

POIL DE CAROTTE : Déjà tu te méfies...

M. LEPIC. *Il fait quelques pas de long en large, s'approche de Poil de Carotte et lui passe la main dans les cheveux* : Redresse donc tes bourraquins, ils te tombent toujours dans les yeux... Qu'est-ce que tu as sur le cœur ? (*Silence de Poil de Carotte oppressé.*) Parle.

POIL DE CAROTTE, *se dresse, résolu* : Papa, je veux

quitter cette maison.

M. LEPIC : Qu'est-ce que tu dis ?

POIL DE CAROTTE : Je voudrais quitter cette maison.

M. LEPIC : Parce que ?

POIL DE CAROTTE : Parce que je n'aime plus ma mère.

M. LEPIC, *narquois* : Tu n'aimes plus ta mère, Poil de Carotte ? Ah ! c'est fâcheux. Et depuis quand ?

POIL DE CAROTTE : Depuis que je la connais, – à fond.

M. LEPIC : Voilà un événement, Poil de Carotte. C'est grave, un fils qui n'aime plus sa mère.

POIL DE CAROTTE : Je te prie, papa, de m'indiquer le meilleur moyen de me séparer d'elle.

M. LEPIC : Je ne sais pas. Tu me surprends. Te séparer de ta mère ! Tu ne la vois qu'aux vacances, deux mois par an.

POIL DE CAROTTE : C'est deux mois de trop. – Écoute, papa, il y a plusieurs moyens : d'abord, je pourrais rester au collège toute l'année.

M. LEPIC : Tu t'y ennuierais à périr.

POIL DE CAROTTE : Je bûcherais, je préparerais la classe suivante. Autorise-moi à passer mes vacances au

collège.

M. LEPIC : On ne te verrait plus d'un bout de l'année à l'autre ?

POIL DE CAROTTE : Tu viendrais me voir là-bas.

M. LEPIC : Les voyages d'agrément coûtent cher.

POIL DE CAROTTE : Tu profiteras de tes voyages d'affaires, – avec un petit détour.

M. LEPIC : Tu nous ferais remarquer, car la faveur que tu réclames est réservée aux élèves pauvres.

POIL DE CAROTTE : Tu dis souvent que tu n'es pas riche.

M. LEPIC : Je n'en suis pas là. On croirait que je t'abandonne.

POIL DE CAROTTE : Alors, laissons mes études. Retire-moi du collège sous prétexte que je n'y progresse pas, et je prendrai un métier.

M. LEPIC : Lequel choisiras-tu ?

POIL DE CAROTTE : Il n'en manque pas dans le commerce, l'industrie et l'agriculture.

M. LEPIC : Veux-tu que je te mette chez un menuisier de la ville ?

POIL DE CAROTTE : Je veux bien.

M. LEPIC : Ou chez un cordonnier ?

POIL DE CAROTTE : Je veux bien, pourvu que je gagne ma vie.

M. LEPIC : Oh ! tu me permettrais de t'aider encore ?

POIL DE CAROTTE : Certainement, une année ou deux, s'il le fallait.

M. LEPIC : Tu rêves, Poil de Carotte ! Me suis-je imposé de grands sacrifices pour que tu cloues des semelles ou que tu rabotes des planches ?

POIL DE CAROTTE, *découragé* : Ah ! papa, tu te joues de moi !

M. LEPIC : Franchement, tu le mérites. Y penses-tu ? Ton frère bachelier, peut-être, et toi savetier !

POIL DE CAROTTE : Papa, mon frère est heureux dans sa famille.

M. LEPIC. *Il va s'asseoir sur le banc* : Et toi, tu ne l'es pas ? Pour quelques petites scènes ? Des misères d'enfant !

POIL DE CAROTTE, *un peu à lui-même* : Il y a des enfants si malheureux qu'ils se tuent !

M. LEPIC : C'est bien rare.

POIL DE CAROTTE : Ça arrive.

M. LEPIC, *toujours narquois* : Tu veux te suicider ?

POIL DE CAROTTE : De temps en temps.

M. LEPIC : Tu as essayé ?

POIL DE CAROTTE : Deux fois.

M. LEPIC : Quand on se rate la première fois, on se rate toujours.

POIL DE CAROTTE : Je reconnais que, la première fois, je n'étais pas bien décidé. Je voulais seulement voir l'effet que ça fait. J'ai tiré un seau du puits et j'ai mis ma tête dedans. Je fermais le nez et la bouche et j'attendais l'asphyxie quand, d'une seule calotte, Mme Lepic – ma mère ! – renverse le seau et me donne de l'air. (*Il rit. M. Lepic rit dans sa barbe.*) Je n'étais pas noyé : je n'étais qu'inondé de la tête aux pieds. Ma mère a cru que je ne savais qu'inventer pour salir notre eau et empoisonner ma famille.

M. LEPIC : À propos de quoi te noyais-tu ?

POIL DE CAROTTE : Je ne me rappelle plus ce que j'avais fait, ce jour-là, à ma mère. Mon premier suicide n'est qu'une gaminerie : j'étais trop petit. Le second a été sérieux.

M. LEPIC : Oh ! oh ! cette figure ! Poil de Carotte.

POIL DE CAROTTE : J'ai voulu me pendre.

M. LEPIC : Et te voilà. Tu n'avais pas plus envie de te pendre que de te jeter à l'eau.

POIL DE CAROTTE : J'étais monté sur le fenil de la grange. J'avais attaché une corde à la grosse poutre, tu sais ?

M. LEPIC : Celle du milieu.

POIL DE CAROTTE : J'avais fait un nœud, et, le cou dedans, les pieds joints au bord du fenil, les bras croisés, comme ça...

M. LEPIC : Oui, oui...

POIL DE CAROTTE : Je voyais le jour par les fentes des tuiles.

M. LEPIC, *troublé* : Dépêche-toi donc.

POIL DE CAROTTE : J'allais sauter dans le vide, on m'appelle.

M. LEPIC, *soulagé* : Et tu es descendu ?

POIL DE CAROTTE : Oui.

M. LEPIC : Ta mère t'a encore sauvé la vie.

POIL DE CAROTTE : Si ma mère m'avait appelé, je serais loin. Je suis redescendu parce que c'est toi, papa, qui m'appelais.

M. LEPIC : C'est vrai ?

POIL DE CAROTTE, *regardant du côté du fenil* : Veux-tu que je remonte ? La corde y est toujours.. (M. Lepic se dirige vers la grange et hésite.) Va, va, je ne

mens qu'avec ma mère.

M. LEPIC. *Il n'entre pas, il revient et saisit la main de Poil de Carotte* : Elle te maltraite à ce point !

POIL DE CAROTTE : Laisse-moi partir.

M. LEPIC : Pourquoi ne te plaignais-tu pas ?

POIL DE CAROTTE : Elle me défend surtout de me plaindre. Adieu, papa.

M. LEPIC : Mais tu ne partiras pas. Je t'empêcherai de faire un coup pareil. Je te garde près de moi et te jure que désormais on ne te tourmentera plus.

POIL DE CAROTTE : Qu'est-ce que tu veux que je fasse ici, puisque je n'aime pas ma mère ?

M. LEPIC, *la phrase lui échappe* : Et moi, crois-tu donc que je l'aime ?

Il marche avec agitation.

POIL DE CAROTTE, *le suit* : Qu'est-ce que tu as dit, papa ?

M. LEPIC, *fortement* : J'ai dit : Et moi, crois-tu donc que je l'aime ?

POIL DE CAROTTE. *Il rayonne* : Oh ! papa, je craignais d'avoir mal entendu.

M. LEPIC : Ça te fait plaisir ?

POIL DE CAROTTE : Papa, nous sommes deux. –

Chut ! Elle nous surveille par la fenêtre.

M. LEPIC : Va fermer les volets.

POIL DE CAROTTE : Oh ! non, par les carreaux, elle me foudroierait.

M. LEPIC : Tu as peur ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! oui, fais ta commission toi-même. (*M. Lepic va fermer les volets. Il les ferme, le dos tourné à la fenêtre.*) Tu as du courage, lui fermer les volets au nez, en plein jour !... Qu'est-ce qui va se passer ?

M. LEPIC : Mais rien du tout, bêta.

POIL DE CAROTTE : Si elle les rouvre !

M. LEPIC : Je les refermerai. Elle te terrifie donc ?

POIL DE CAROTTE : Tu ne peux pas savoir, tu es un homme, toi. Elle me terrifie... au point que, si j'ai le hoquet, elle n'a qu'à se montrer, c'est fini.

M. LEPIC : C'est nerveux.

POIL DE CAROTTE : J'en suis malade.

M. LEPIC : Ton frère Félix n'en a pas peur, lui ?

POIL DE CAROTTE : Mon frère Félix ! Il est admirable. Je devrais le détester parce qu'elle le gêne, et je l'aime parce qu'il lui tient tête. Quand, par hasard, elle le menace, il attrape un manche à balai, et elle

n'approche pas. Quel type ! Aussi elle préfère le prendre par les sentiments : elle dit qu'il est d'une nature trop susceptible, qu'elle n'en ferait rien avec des coups et qu'ils s'appliquent mieux à la mienne.

M. LEPIC : Imite ton frère... défends-toi.

POIL DE CAROTTE : Ah ! si j'osais ! Je n'oserais pas, même si j'étais majeur, et pourtant je suis fort, sans en avoir l'air. Je me battrais avec un bœuf ! Mais je me vois armé d'un manche à balai contre ma mère. Elle croirait que je l'apporte, il tomberait de mes mains dans les siennes, et peut-être qu'elle me dirait merci, avant de taper.

M. LEPIC : Sauve-toi.

POIL DE CAROTTE : Je n'ai plus de jambes ; elle me paralyse ; et puis il faudrait toujours revenir. C'est ridicule, hein ! papa, d'avoir à ce point peur de sa mère ! Ne te fait-elle pas un peu peur aussi ?

M. LEPIC : À moi ?

POIL DE CAROTTE : Tu ne la regardes jamais en face.

M. LEPIC : Pour d'autres raisons.

POIL DE CAROTTE : Quelles raisons, papa ?.. – Oh !...

M. LEPIC : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

POIL DE CAROTTE : Papa, elle écoute derrière la porte.

En effet, Mme Lepic avait entrouvert la porte. Surprise en faute, elle l'ouvre, descend l'escalier et vient peu à peu, avec des arrêts çà et là, ramasser des brindilles de fagots.

Scène VIII

Les mêmes, Mme Lepic.

MME LEPIC, à Poil de Carotte : Si tu te dérangeais, Poil de Carotte... Ôte ton pied, s'il te plaît !

M. Lepic observe le manège de Mme Lepic et soudain perd patience.

M. LEPIC, sans regarder Mme Lepic : Qu'est-ce que vous faites là ?

POIL DE CAROTTE : Oh !... oh !...

Il se réfugie dans la grange.

MME LEPIC, *faussement soumise* : Je n'ai pas le droit de ramasser quelques brindilles de fagot ?

M. LEPIC : Allez-vous-en !

MME LEPIC. *Début de crise, mouchoir aux lèvres.*
Le bruit attire Annette sur l'escalier : Voilà comme on me parle devant une étrangère et devant mes enfants qui me doivent le respect. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel pour être traitée comme la dernière des dernières ?

M. LEPIC, *calme, à Annette :* Je vous avertis, Annette, que Madame va avoir une crise ; mais ce n'est qu'un jeu ; elle se tord les bras, mais prenez garde, elle n'égratignerait que vous ; elle mange son mouchoir, elle ne l'avale pas ; elle menace de se jeter dans le puits, il y a un grillage. Elle fait semblant de courir partout, affolée, et elle va droit chez le curé.

MME LEPIC, *suffoquée :* Jamais, jamais, je ne remettrai les pieds dans cette maison.

M. LEPIC : À ce soir !

MME LEPIC, *déjà dans la rue, d'une voix lointaine :* Seigneur, ne laisserez-vous pas tomber enfin sur moi un regard de miséricorde ?

ANNETTE : Je vais suivre Madame, elle est dans un état !

M. LEPIC : Comédie !

Annette sort.

Scène IX

Poil de Carotte, M. Lepic.

M. LEPIC. *Il cherche des yeux Poil de Carotte* : Où es-tu ? (*Il l'aperçoit dans la grange.*) Poltron !

POIL DE CAROTTE : Elle est partie ?

M. LEPIC : Tu peux sortir de ta niche.

POIL DE CAROTTE. *Il va voir au fond et revient* : Ce qu'elle file ! J'avais la colique. – Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

M. LEPIC : Je n'ai pas eu à le dire deux fois.

POIL DE CAROTTE : Non, mais tu es terrible.

M. LEPIC : Tu trouves ?

POIL DE CAROTTE : Tâte mes mains.

M. LEPIC : Tu trembles !

POIL DE CAROTTE : Je lui paierai ça.

M. LEPIC : Tu vois bien que je saurai te protéger.

POIL DE CAROTTE : Merci, papa.

M. LEPIC : À ton service.

POIL DE CAROTTE : Oui, quand tu seras là. – Mais qu'est-ce qu'elle a pu te faire pour que tu la rembarres comme ça ? Car tu es juste, papa : si tu ne l'aimes plus, c'est qu'elle t'a fait quelque chose de grave ? Tu as des soucis, je le sens, confie-les-moi !

M. LEPIC : J'ai mon procès.

POIL DE CAROTTE : Oh ! j'avoue qu'il ne m'intéresse guère.

M. LEPIC : Ah ! Sais-tu qu'un jour tu seras peut-être ruiné ?

POIL DE CAROTTE : Ça m'est égal. Conte-moi plutôt tes ennuis... avec elle. – Je suis trop jeune ? – Pas si jeune que tu crois. – J'ai déjà une dent de sagesse qui me pousse.

M. LEPIC : Et moi, je viens d'en perdre une des miennes, de sorte qu'il n'y a rien de changé, Poil de Carotte, et le nombre des dents de la famille reste le même.

POIL DE CAROTTE : Je t'assure, papa, que je réfléchis pour mon âge. Je lis beaucoup, au collège, des livres défendus que les externes nous prêtent, des romans.

M. LEPIC : Des bêtises.

POIL DE CAROTTE : Hé ! hé ! c'est instructif. Veux-

tu que je devine, veux-tu que je te pose une question ?
Au hasard, naturellement. Si tu me trouves trop curieux,
tu ne me répondras pas. Je la pose ?

M. LEPIC : Pose.

POIL DE CAROTTE : Ma mère aurait-elle commis...

M. LEPIC, *assis sur un banc* : Un crime ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! non.

M. LEPIC : Un péché ?

POIL DE CAROTTE : Ah ! c'en est un.

M. LEPIC : Alors ça regarde M. le curé.

POIL DE CAROTTE : Et toi aussi, car ce serait surtout
une faute, tu sais bien ? (*Il pousse.*) Aide-moi donc,
papa, une faute... *Il sue.*

M. LEPIC : Je ne comprends pas.

POIL DE CAROTTE, *d'un coup* : Une grande faute
contre la morale, le devoir et l'honneur ?

M. LEPIC : Qu'est-ce que tu vas chercher là, Poil de
Carotte ?

POIL DE CAROTTE : Je me trompe ?

M. LEPIC : Tu en as de bonnes.

POIL DE CAROTTE : Je n'attache aucune importance
à mon idée.

M. LEPIC : Rassure~toi ; ta mère est une honnête femme.

POIL DE CAROTTE : Ah ! tant mieux pour la famille !

M. LEPIC : Et moi aussi, Poil de Carotte, je suis un honnête homme.

POIL DE CAROTTE : Oh ! papa, en ce qui te concerne, je n'ai jamais eu aucun doute.

M. LEPIC : Je te remercie...

POIL DE CAROTTE : Et ce ne serait pas la même chose.

M. LEPIC : Tu es plus avancé que je ne croyais...

POIL DE CAROTTE : Mes lectures !... D'après ce que j'ai lu, c'est toujours ça qui trouble un ménage.

M. LEPIC : Nous n'avons pas ça chez nous.

POIL DE CAROTTE, *un doigt sur sa tempe* : Je cherche autre chose.

M. LEPIC : Cherche, car l'honnêteté dont tu parles ne suffit pas pour faire bon ménage.

POIL DE CAROTTE : Que faut-il de plus ? Ce qu'on nomme l'amour ?

M. LEPIC : Permits-moi de te dire que tu te sers là d'un mot dont tu ignores le sens.

POIL DE CAROTTE : Évidemment, mais je cherche...

M. LEPIC : Rends-toi, va, tu t'égares. Ce qu'il faut dans un ménage, Poil de Carotte, ce qu'il faut surtout, c'est de l'accord, de l'entente...

POIL DE CAROTTE : De la compatibilité d'humeurs !

M. LEPIC : Si tu veux. Or le caractère de Mme Lepic est l'opposé du mien.

POIL DE CAROTTE : Le fait est que vous ne vous ressemblez guère.

M. LEPIC : Ah ! non ! Je déteste, moi, le bavardage, le désordre, le mensonge, – et les curés.

POIL DE CAROTTE : Et ça va mal ? – Oh ! parbleu, je m'en doutais, je remarquais des choses... Et il y a longtemps que... vous ne sympathisez pas ?

M. LEPIC : Quinze ou seize ans.

POIL DE CAROTTE : Mâtin ! Seize ans ! L'âge que j'ai.

M. LEPIC : En effet, quand tu es né, c'était déjà la fin entre ta mère et moi.

POIL DE CAROTTE : Ma naissance aurait pu vous rapprocher.

M. LEPIC : Non. Tu venais trop tard, au milieu de nos dernières querelles. – Nous ne te désirions pas. – Tu me demandes la vérité, je te l'avoue : elle peut servir à t'expliquer ta mère.

POIL DE CAROTTE : Il ne s'agit pas de moi... Je voulais dire qu'à l'occasion, au moindre prétexte, des époux se raccommoient.

M. LEPIC : Une fois, deux fois, dix fois, pas toujours.

POIL DE CAROTTE : Mais une dernière fois ?...

M. LEPIC : Oh ! je ne bouge plus !

POIL DE CAROTTE, *un pied sur le banc* : Comment, papa, toi, un observateur, t'es-tu marié avec maman ?

M. LEPIC : EST-ce que je savais ? Il faut des années, Poil de Carotte, pour connaître une femme, sa femme, et, quand on la connaît, il n'y a plus de remède.

POIL DE CAROTTE : Et le divorce ? À quoi sert-il ?

M. LEPIC : Impossible. Sans ça !... Oui, écoeuré par cette existence stupide, j'ai fait des propositions. Elle a refusé.

POIL DE CAROTTE : Toujours la même !

M. LEPIC : C'était son droit. Je n'ai à lui reprocher, comme toi d'ailleurs, que d'être insupportable. Cela suffit peut-être pour que tu la quittes. Cela ne suffit pas pour que je me délivre.

POIL DE CAROTTE. *Il s'assied près de M. Lepic* : En somme, papa, tu es malheureux ?

M. LEPIC : Dame !

POIL DE CAROTTE : Presque aussi malheureux que moi ?

M. LEPIC : Si ça peut te consoler.

POIL DE CAROTTE : Ça me console jusqu'à un certain point. Ça m'indigne surtout. Moi, passe ! je ne suis que son enfant, mais toi, le père, toi, le maître, c'est insensé, ça me révolte. (*Il se lève et montre le poing à la fenêtre.*) Ah ! mauvaise, mauvaise, tu mériterais...

M. LEPIC : Poil de Carotte !

POIL DE CAROTTE : Oh ! elle est sortie.

M. LEPIC : Ce geste !

POIL DE CAROTTE : Je suis exaspéré, à cause de toi...
Quelle femme !

M. LEPIC : C'est ta mère.

POIL DE CAROTTE : Oh ! je ne dis pas ça parce que c'est ma mère. Oui, sans doute. Et après ? Ou elle m'aime ou elle ne m'aime pas. Et, puisqu'elle ne m'aime pas, qu'est-ce que ça me fait qu'elle soit ma mère ? Qu'importe qu'elle ait le titre, si elle n'a pas les sentiments ? Une mère, c'est une bonne maman, un père, c'est un bon papa. Sinon, ce n'est rien.

M. LEPIC, *piqué, se lève* : Tu as raison.

POIL DE CAROTTE : Ainsi, toi, par exemple, je ne t'aime pas parce que tu es mon père. Nous savons que ce n'est pas sorcier d'être le père de quelqu'un. Je t'aime parce que...

M. LEPIC : Pourquoi ? Tu ne trouves pas.

POIL DE CAROTTE : ...Parce que... nous causons là, ce soir, tous deux, intimement, parce que tu m'écoutes et que tu veux bien me répondre au lieu de m'accabler de ta puissance paternelle.

M. LEPIC : Pour ce qu'elle me rapporte !

POIL DE CAROTTE : Et la famille, papa ? Quelle blague !... Quelle drôle d'invention !

M. LEPIC : Elle n'est pas de moi.

POIL DE CAROTTE : Sais-tu comment je la définis, la famille ? Une réunion forcée... sous le même toit... de quelques personnes qui ne peuvent pas se sentir.

M. LEPIC : Ce n'est peut-être pas vrai dans toutes les familles, mais il y a, dans l'espèce humaine, plus de quatre familles comme la nôtre, sans compter celles qui ne s'en vantent pas.

POIL DE CAROTTE : Et tu es mal tombé.

M. LEPIC : Toi aussi.

POIL DE CAROTTE : Notre famille, ce devrait être, à notre choix, ceux que nous aimons et qui nous aiment.

M. LEPIC : Le difficile est de les trouver... Tâche d'avoir cette chance plus tard. Sois l'ami de tes enfants. J'avoue que je n'ai pas su être le tien.

POIL DE CAROTTE : Je ne t'en veux pas.

M. LEPIC : Tu le pourrais.

POIL DE CAROTTE : Nous nous connaissons si peu !

M. LEPIC, *comme s'il s'excusait* : C'est vrai que je t'ai à peine vu. D'abord, ta mère t'a mis tout de suite en nourrice.

POIL DE CAROTTE : Elle a dû m'y laisser un moment.

M. LEPIC : Quand tu es revenu, on t'a prêté quelques années à ton parrain qui n'avait pas d'enfant.

POIL DE CAROTTE : Je me rappelle qu'il m'embrassait trop et qu'il me piquait avec sa barbe.

M. LEPIC : Il raffolait de toi.

POIL DE CAROTTE : Un parrain n'est pas un papa.

M. LEPIC : Ah ! tu vois bien... Puis tu es entré au collège où tu passes ta vie, – comme tous les enfants, – excepté les deux mois de vacances que tu passes à la maison. Voilà.

POIL DE CAROTTE : Tu ne m'as jamais tant vu qu'aujourd'hui ?...

M. LEPIC : C'est ma faute, sans doute ; c'est celle des circonstances, c'est aussi un peu la tienne ; tu te tenais à l'écart, fermé, sauvage. On s'explique.

POIL DE CAROTTE : Il faut pouvoir.

M. LEPIC : Même à la chasse, tu ne dis rien.

POIL DE CAROTTE : Toi non plus. Tu vas devant, je suis derrière, à distance, pour ne pas gêner ton tir, et tu marches, tu marches...

M. LEPIC : Oui, je n'ai de goût qu'à la chasse.

POIL DE CAROTTE : Et si tu te figures que c'est commode de s'épancher avec toi ! Au premier mot, tu sourcilles. – Oh ! cet œil ! – et tu deviens sarcastique.

M. LEPIC : Que veux-tu ? Je ne devinais pas tes bons mouvements. Absorbé par mon diable de procès, fuyant cet intérieur, je ne te voyais pas... Je te méconnaissais. Nous nous rattraperons. – Une cigarette ?

POIL DE CAROTTE : Non, merci. – Est-ce que je gagne à être connu, papa ?

M. LEPIC : Beaucoup. – Parbleu, je te savais intelligent... Fichtre, non, tu n'es pas bête.

POIL DE CAROTTE : Si ma mère m'avait aimé, j'aurais peut-être fait quelque chose.

M. LEPIC : Au contraire, Poil de Carotte. Les enfants gâtés ne font rien.

POIL DE CAROTTE : Ah !... Et tu me croyais intelligent, mais égoïste, vilain au moral comme au physique.

M. LEPIC : D'abord tu n'es pas laid.

POIL DE CAROTTE : Elle ne cesse de répéter...

M. LEPIC : Elle exagère.

POIL DE CAROTTE : Mon professeur de dessin prétend que je suis beau.

M. LEPIC : Il exagère aussi.

POIL DE CAROTTE : Il se place au point de vue pittoresque. Ça me fait plaisir que tu ne me trouves pas trop laid.

M. LEPIC : Et quand tu serais encore plus laid ? Pourvu qu'un homme ait la santé !

POIL DE CAROTTE : Oh ! je me porte bien... Et, au moral, papa, est-ce que tu me crois menteur, sans cœur, boudeur, paresseux ?

M. LEPIC : Arrête, arrête... Je ne sache pas que tu mentes.

POIL DE CAROTTE : Si, quelquefois, pour lui obéir.

M. LEPIC : Alors, ça ne compte pas.

POIL DE CAROTTE : Et me crois-tu le cœur sec ?

M. LEPIC : Ça ne veut rien dire. Moi aussi, j'ai le

cœur sec. On nous accuse d'avoir le cœur sec parce que nous ne pleurons pas... Tu serais tout au plus un petit peu boudeur.

POIL DE CAROTTE : Je te demande pardon, papa ; je ne boude jamais.

M. LEPIC : Qu'est-ce que tu fais dans tes coins ?

POIL DE CAROTTE : Je rage, et ça ne m'amuse pas, contre une mère injuste.

M. LEPIC : Et moi qui t'aurais cru plutôt de son côté !

POIL DE CAROTTE : C'est un comble !

M. LEPIC : C'est naturel. La preuve, quand ta mère te demandait, car elle avait cet aplomb : « Lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman ? » tu répondais...

POIL DE CAROTTE : « Je vous aime autant l'un que l'autre. »

M. LEPIC : Ta mère insistait : « Poil de Carotte, tu as une petite préférence pour l'un des deux. » Et tu finissais par répondre : « Oui. J'ai une petite préférence... »

POIL DE CAROTTE : « Pour maman. »

M. LEPIC : Pour maman, jamais pour papa. Tu m'agaçais avec ta petite préférence. Tu avais beau ne

pas savoir ce que tu disais...

POIL DE CAROTTE : Oh ! que si... Je disais ce qu'elle me faisait dire : entre elle et moi, c'était convenu d'avance.

M. LEPIC : C'est bien elle !

POIL DE CAROTTE : Et elle veut à présent que je dise : mon père, au lieu de mon papa. Mais sois tranquille !

M. LEPIC, *attendri* : Ah ! cher petit !... Comment aurais-je pu te savoir plein de qualités, raisonnable, affectueux, très gentil, tel que tu es, mon cher petit François !

POIL DE CAROTTE, *étonné, ravi* : François ! Tiens ! Tu m'appelles par mon vrai nom.

M. LEPIC : Je devais te froisser, en te donnant l'autre ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! pas toi. C'est le ton qui fait tout. (*Avec pudeur.*) Tu m'aimes ?

M. LEPIC : Comme un enfant... retrouvé.

Il serre Poil de Carotte contre lui, légèrement, sans l'embrasser.

POIL DE CAROTTE. *Il se dégage un peu* : Si elle nous voyait !

M. LEPIC : Ah ! je n'ai pas eu de chance. Je me suis trompé sur ta nature, comme je m'étais trompé sur celle de ta mère.

POIL DE CAROTTE : Oui, mais à rebours.

M. LEPIC : Et ça compense.

POIL DE CAROTTE : Oh ! non, papa... Je te plains sincèrement. Moi, j'ai l'avenir pour me créer une autre famille, refaire mon existence, et, toi, tu achèveras la tienne, tu passeras toute ta vieillesse auprès d'une personne qui ne se plaît qu'à rendre les autres malheureux.

M. LEPIC, *sans regret* : Et elle n'est pas heureuse non plus.

POIL DE CAROTTE : Comment, elle n'est pas heureuse ? M. LEPIC : Ce serait trop facile !

POIL DE CAROTTE, *badin* : Elle n'est pas heureuse de me donner des gifles ?

M. LEPIC : Si, si. – Mais elle n'a guère, avec toi, que ce bonheur.

POIL DE CAROTTE : C'est tout ce que je peux lui offrir. Que voudrait-elle de plus ?

M. LEPIC, *grave* : Ton affection.

POIL DE CAROTTE : Mon affection !... La tienne, je ne dis pas...

M. LEPIC : Oh ! la mienne... Elle y a renoncé... La tienne seulement.

POIL DE CAROTTE : Mon affection manque à ma mère ! Je ne comprends plus rien à la vie...

M. LEPIC : Ça t'étonne qu'on souffre de ne pas savoir se faire aimer ?

POIL DE CAROTTE : Et tu crois qu'elle en souffre ?

M. LEPIC : J'en suis sûr.

POIL DE CAROTTE : Qu'elle est malheureuse ?

M. LEPIC : Elle l'est.

POIL DE CAROTTE : Malheureuse, – comme toi ?

M. LEPIC : Au fond, ça se vaut.

POIL DE CAROTTE : Comme moi ?

M. LEPIC : Oh ! personne n'a cette prétention.

POIL DE CAROTTE : Papa, tu me confonds. Voilà une pensée qui ne m'était jamais venue à l'esprit.

Il s'assied et cache sa tête dans ses mains.

M. LEPIC, *avec effort* : Et nous sommes là à gémir. Il faudrait l'entendre. Peut-être qu'elle aussi trouve qu'elle est mal tombée. Qui sait si avec un autre ?.. N'obtenant pas d'elle ce que je voulais, j'ai été rancunier, impitoyable, et, mes duretés pour elle, elle te les a rendues. Elle a tous les torts envers toi, mais,

envers moi, les a-t-elle tous ? Il y a des moments où je m'interroge... – Et quand je m'interrogerais jusqu'à demain ? À quoi bon ? C'est trop tard, c'est fini, et puis en voilà assez... Allons à la chasse une heure ou deux, ça nous fera du bien. (*Il découvre la tête de Poil de Carotte.*) Pourquoi pleures-tu ?

POIL DE CAROTTE, *la figure ruisselante* : C'est ton idée : ma mère malheureuse, parce que je ne l'aime pas.

M. LEPIC, *amer* : Puisque ça te désole tant, tu n'as qu'à l'aimer.

POIL DE CAROTTE, *se redressant* : Moi !

Scène X

Les mêmes, Annette.

ANNETTE, *accourant* : Monsieur, madame peut-elle rentrer ?

Poil de Carotte s'essuie rapidement les yeux.

M. LEPIC, *redevenu M. Lepic* : Elle me demande la permission ?

ANNETTE : Non, monsieur. C'est moi qui viens devant, pour voir si vous êtes toujours fâché.

M. LEPIC : Je ne me fâche jamais. Qu'elle rentre si elle veut : la maison lui appartient comme à moi.

ANNETTE : Elle était allée à l'église.

M. LEPIC : Chez le curé.

ANNETTE : Non, à l'église. Elle a versé un plein bénitier de larmes, elle a bien du chagrin. – Oh ! si, monsieur... La voilà !...

M. Lepic tourne le dos à la porte. Mme Lepic paraît, les yeux baissés, l'air abattu.

POIL DE CAROTTE : Maman ! Maman !

Mme Lepic s'arrête et regarde Poil de Carotte ; elle semble lui dire de parler.

POIL DE CAROTTE, *son élan perdu* : Rien.

*Mme Lepic passe et rentre à la maison.
Annette sort par la porte de la cour.*

Scène XI

Poil de Carotte, M. Lepic.

M. LEPIC : Que lui voulais-tu ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! ce n'est pas la peine.

M. LEPIC : Elle te fait toujours peur ?

POIL DE CAROTTE : Oui. – Moins ! – As-tu remarqué ses yeux ?

M. LEPIC : Qu'est-ce qu'ils avaient de neuf ?

POIL DE CAROTTE : Ils ne lançaient pas des éclairs comme d'habitude. Ils étaient tristes, tristes ! Tu ne t'y laisses plus prendre, toi ? (*Silence de M. Lepic.*) Pauvre papa !... Pauvre maman ! – Il n'y a que Félix. Il pêche lui, là-bas, au moulin... Dire que c'est mon frère ! Qui sait s'il me regrettera ?

M. LEPIC : Tu veux toujours partir ?

POIL DE CAROTTE : Tu ne me le conseilles pas ?

M. LEPIC : Après ce que nous venons de dire ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! papa, quelle bonne causerie !

M. LEPIC : Il y a seize ans que je n'en avais tant dit, et je ne te promets pas de recommencer tous les jours.

POIL DE CAROTTE : Je regrette. – Mais, si je reste, quelle attitude faudra-t-il que j'aie avec ma mère ?

M. LEPIC : La plus simple, la mienne.

POIL DE CAROTTE : Celle d'un homme.

M. LEPIC : Tu en es un.

POIL DE CAROTTE : Si elle me demande qui m'a donné l'ordre d'avoir cette attitude, je dirai que c'est toi.

M. LEPIC : Dis.

POIL DE CAROTTE : Dans ces conditions, ça marcherait peut-être.

M. LEPIC : Tu hésites ?

POIL DE CAROTTE : Je réfléchis, ça en vaut la peine.

M. LEPIC : Tu es long. (*Par habitude.*) Poil de Carotte... François.

POIL DE CAROTTE : Tu t'ennuierais, seul, hein ? Tu ne pourrais plus vivre sans moi ? (*M. Lepic se garde de répondre.*) Eh bien, oui, mon vieux papa, c'est décidé, je ne t'abandonne pas : je reste !

Rideau

La demande

(en collaboration avec Georges Docquois)

Comédie en un acte

La salle principale d'une ferme. Au fond, une large porte (milieu gauche) et une grande fenêtre (milieu droite) ouvertes sur la cour de la ferme. Vues d'étables, écuries, champs. En pan coupé, au fond, à droite, porte vitrée de la cuisine. À gauche, premier plan, porte de la chambre des Répin. À droite, deuxième plan, porte de celle des filles. Un bahut à droite, premier plan. Une grande table, également à droite, premier plan. Chaises, etc.

Scène première

Répin, Gaillardon, Mme Répin, puis Augustine.

*Répin et Gaillardon, assis à la table,
prennent le vermouth.*

GAILLARDON, *le chapeau sur la tête, un verre dans une main, sa pipe dans l'autre* : Oui, c'est un vermouth agréable.

RÉPIN, *vernis de régisseur* : C'est que je n'aime

guère boire que de bonnes choses, voyez-vous... Et alors, là, c'est par hasard que vous vous êtes trouvé à passer devant la ferme, ce matin ?

GAILLARDON, *Parisien deux jours par mois pour vendre ses bœufs* : Par hasard, oui... Vous savez que, chaque dimanche, j'ai l'habitude de faire la partie de cartes avec Jean Louvet ?

RÉPIN : Oui.

GAILLARDON : Mais le gaillard se marie.

MME RÉPIN, *parler lent* : Avec qui donc ?

GAILLARDON : Avec la fille du fermier Patu. Oh ! c'est bien assorti.

MME RÉPIN : Et vous, m'sieur Gaillardon, ça ne vous tente point ?

GAILLARDON : Moi ? Ah ! de me marier ? Eh ! on y pense, madame Répin, on y pense. (*Il boit.*) Oui, on y pense.

RÉPIN : Vous vous promenez tout seul, alors, ce matin ?

GAILLARDON : Oui, et, même, en venant de votre côté, j'ai rencontré vos deux demoiselles sur le chemin de la messe.

MME RÉPIN : Elles vous ont vu ?

GAILLARDON : Oui donc ! qu'elles m'ont vu. Je les ai arrêtées et je leur ai dit : « Mesdemoiselles, ça vous va ? » Et elles m'ont répondu, bien honnêtement : « Très bien, pas mal, merci, monsieur Gaillardon, et vous ? » C'est même ce qui m'a donné l'idée de pousser jusqu'ici, parce que je me suis mis à repenser à la petite taure ; vous savez, m'sieur Répin ?

RÉPIN : Ah ! oui, la borgne...

GAILLARDON : Juste ! Eh bien, vous vous rappelez le prix que je vous en ai offert, il y a quelque temps ?

RÉPIN : Et vous vous rappelez ce que je vous ai répondu ?

GAILLARDON : Oh ! à ce prix-là, bien sûr, elle est trop chère.

RÉPIN : Je l'aurais nourrie depuis le printemps, et j'aurais couru des risques pour ne rien gagner dessus ?

MME RÉPIN : Ce serait vraiment trop triste.

GAILLARDON : Pourtant, je vous assure...

RÉPIN, *se levant* : Non, tenez, venez voir la bête.

GAILLARDON, *vidant son verre et se levant aussi* : D'accord ; entre gens de conscience, on s'entend toujours, n'est-ce pas ?

Il rejoint Répin, qui se dirige vers la sortie.

RÉPIN, *sur le seuil, parlant dans la cour* : Qu'est-ce qu'il y a ?

AUGUSTINE, *paraissant, venant de gauche* : Not' maître, c'est Arthur qui ramène la Grise qui vient de s'abîmer le genou.

RÉPIN : Crédié ! une si belle jument !

Il disparaît, suivi de Gaillardon.

Scène II

Mme Répin, Augustine, puis Henriette et Marie.

MME RÉPIN, *à Augustine qui est entrée* : Comment que c'est arrivé, ce malheur-là ?

AUGUSTINE : Je ne le sais point. C'est au retourner de l'abreuvoir, qu' m'a dit Arthur. La Grise aura buté.

MME RÉPIN : C'est-il grave ?

AUGUSTINE : Je ne le sais point. C'est Arthur qui m'a dit que ça ne serait peut-être pas une grande affaire.

MME RÉPIN : C'est un imbécile, Arthur. Je n'ai jamais vu un domestique aussi peu dégourdi.

AUGUSTINE : Oh ! la Grise...

MME RÉPIN : C'est bon. Ramasse les verres et passe un torchon sur la table.

AUGUSTINE, *en décrochant un torchon près de la fenêtre* : La messe est finie, voilà Mlles Henriette et Marie.

Elle va à la table et la nettoie. Derrière les vitres de la fenêtre, on voit passer les deux sœurs en causerie très animée.

HENRIETTE, *entrant, à sa sœur qui la suit* : Ça sera pour dans quinze jours, alors ?

MARIE : Probablement.

MME RÉPIN : Quoi donc ? Qu'est-ce qui sera pour dans quinze jours ?

HENRIETTE, *défaisant son chapeau* : Le mariage de Louise Patu.

MARIE, *de même* : M. le curé a publié ses bans à la messe.

Augustine va porter les chapeaux dans la chambre de droite et revient.

HENRIETTE : A-t-elle de la chance, cette Louise Patu !

MARIE, *à sa mère* : Elle épouse Jean Louvet.

Mme RÉPIN : Je le sais.

MARIE : Tiens ! Par qui l'as-tu su ?

Mme RÉPIN : Par M. Gaillardon.

HENRIETTE : Il est venu ?

MME RÉPIN : Oui.

HENRIETTE : Pourquoi ?

MME RÉPIN : Pour la taure, il paraît.

HENRIETTE : Nous l'avons rencontré en allant à l'église.

MME RÉPIN : Il vous a parlé.

MARIE : Oui, il nous a demandé : « Comment ça vous va ? » Nous lui avons répondu. Il est resté un instant à nous regarder toutes les deux... Hein, Henriette ?

HENRIETTE, *riant* : Oui, comme pour faire son choix.

MME RÉPIN : Et puis ?

MARIE : Et puis, il est parti, sans rien dire.

HENRIETTE : Il n'est plus à la ferme ?

MME RÉPIN : Si, il est à l'étable, avec ton père.

HENRIETTE, *s'asseyant* : Ah ! cette Louise Paru, en a-t-elle de la chance !

MME RÉPIN, *déployant une nappe* : Allons, mes enfants, l'heure du dîner vient. Il faut mettre la table. Augustine, apporte les couverts.

Augustine disparaît dans la cuisine.

MARIE : Dis donc, Henriette ? Tu ne trouves pas que M. Gaillardon nous a acheté bien plus de bêtes cette année que l'année dernière ?

HENRIETTE : Tu crois ?

Augustine est revenue avec une pile de quatre assiettes, quatre verres, etc.

Elle pose le tout sur la table.

MME RÉPIN : Allons, Henriette ! Allons, Marie !

Henriette et Marie placent les quatre couverts.

Scène III

Les mêmes, Répin.

MME RÉPIN, *se précipitant vers Répin qui entre* : Et la Grise, Répin ?

RÉPIN : La Grise ? La Grise ?... Ah ! oui. Eh bien,

rien de mauvais. D'ailleurs, je viens d'envoyer quérir m'sieu Malahieude, le vétérinaire. Mais il s'agit bien de la Grise !

MME RÉPIN, *remarquant tout à coup l'œil inaccoutumé de Répin* : Quoi donc ?

Henriette et Marie se rapprochent.

RÉPIN : Écoutez, écoutez, bonne nouvelle ! Gaillardon en prend une !

MME RÉPIN, *ahurie* : Une quoi ?

RÉPIN : Fais donc la niaise ! Une de nos filles, et non une de tes dindes !

MME RÉPIN : Hein ?... Vrai ?

RÉPIN : Mettez une assiette de plus.

MME RÉPIN : Pourquoi ?

RÉPIN : Tu comprends, je l'ai invité à déjeuner. Il accepte.

MME RÉPIN : Mais où est-il ?

RÉPIN : Il regarde nos bêtes.

MME RÉPIN : Laquelle prend-il ?

RÉPIN : Quoi ?

MME RÉPIN : Henriette ou Marie ?

RÉPIN : Ah ! bon !... Mais, vous le savez bien ! je

l'ai toujours dit. (*Il chantonne sur l'air* Quand trois poules :) Quand deux filles sont à marier, c'est l'aînée qui va devant. La cadette suit derrière !

MME RÉPIN : Henriette, alors ?

RÉPIN : Évidemment !

MARIE, *sautant de joie* : Oh ! tant mieux ! Mon Henriette ! Tant mieux !

RÉPIN, *s'asseyant et passant un mouchoir sur son crâne lisse* : Ah ! mes enfants ! (*À Henriette.*) Tu peux te vanter de m'avoir donné du mal, toi ! Me diras-tu pourquoi j'ai eu tant de peine à te caser ? Il faut l'avouer, la corvée étant faite : je perdais courage.

HENRIETTE, *bonté, bêtise, docilité* : C'est que je ne suis pas bien jolie, papa.

RÉPIN : C'est vrai, nous t'avons un peu manquée... À la seconde reprise, nous avons mieux réussi Marie.

MARIE : Alors, maintenant, puisque Henriette a son affaire, mon tour est venu, papa ?

RÉPIN, *gaieté ronde* : Oui, mais il ne faut pas pour cela te monter la tête. Il suffit que tu sois à prendre pour qu'on ne veuille plus de toi. Ça arrive.

MARIE : Oh ! papa, on m'a si souvent demandée !... Mais tu les envoyais tous promener, mes prétendants.

RÉPIN : Je te le répète, ce n'était pas à toi à te mettre

en tête. L'aînée passe avant la cadette, je ne sors pas de là. Aussi, parlons d'abord du mariage de ta sœur ; nous penserons au tien après.

MME RÉPIN : Alors, c'est fait ?

RÉPIN : Oh ! je vous ai bâclé ça en deux temps et trois mouvements, en lui vendant ma petite taure. J'y ai perdu six écus. Je ne les regrette pas. On ne fait jamais trop pour ses enfants. Tout ce qui est ici à moi vous appartient, mes filles, tout.

MME RÉPIN : Et il reste à déjeuner ?

RÉPIN : Oui ; il est en train de s'entretenir avec Arthur qui doit lui emmener sa bête à cornes au chemin de fer.

MME RÉPIN : Eh ben ! qu'est-ce que je vais lui donner à cet homme ? Il n'y a que des restes.

RÉPIN : Ne t'inquiète donc pas, bête ! Je l'ai invité sans façon, à manger un morceau sur le pouce.

MME RÉPIN : Je connais ça : on dit qu'on va manger un morceau sur le pouce, et on dévore pendant trois heures d'horloge !

RÉPIN : Fais sauter un poulet !

MME RÉPIN : Fais sauter un poulet ! Il faut le temps ! Je ne le tiens pas, le poulet ! Le poulailler est vide, et je peux crier toute la journée : ti, ti cocotte ! ti,

ti cocotte ! sans rien attraper. Tu ne pouvais pas me prévenir ?

RÉPIN : Prévenir de quoi ? Est-ce que je savais que Gaillardon avait des vues sur Henriette, moi ?

MME RÉPIN : Et si tout se déränge, j'en serai pour mon déjeuner, moi !

RÉPIN : Paix !

MME RÉPIN : Je vais faire une grande omelette.

RÉPIN : Bon. Emmène Marie, pour t'aider.

MME RÉPIN : Mais j'ai Augustine. Ça suffit.

RÉPIN : Emmène Marie, je te dis !... J'ai mon plan... Gaillardon attendra en causant avec Henriette. Laissons-les un peu seuls, ça les « amoudera ». Ah ! c'est qu'il t'aime, celui-là, ma fille ! Il m'a dit : « C'est convenu » d'un ton qui me l'a bien prouvé...

Il sort.

MME RÉPIN, *allant rejoindre dans la cuisine Augustine, qui, pendant la scène, a achevé de dresser le couvert* : Allons, viens, Marie.

Scène IV

Henriette, Marie.

Marie, qui suivait sa mère, revient sur ses pas, regarde sa sœur un instant, puis va lui sauter au cou.

MARIE : Tant mieux, mon Henriette, tant mieux !...
Mais tu n'as pas l'air content...

HENRIETTE : Si, si...

MARIE : M. Gaillardon ne te plaît pas ?

HENRIETTE : Si, si...

MARIE : C'est que, sais-tu, c'est un bonheur !

HENRIETTE : Oh ! oui ! un bonheur, mais...

Geste vague.

MARIE : Bête !...

HENRIETTE : Je sais bien... je suis une oie... Et, toi, tu as l'air content.

MARIE : Mon Henriette, ma chère Henriette ! Oui, je suis contente. D'abord pour toi, et puis encore pour moi, car, sans reproche, tu me bouchais un peu le

chemin. Si tu as vingt-six ans, je tombe dans mes vingt-trois, moi, tu sais ?

HENRIETTE : Tu ne m'en veux pas, au moins ?

MARIE : Si je t'en veux ! Quelle bonne sœur tu fais ! Tu me donneras un garçon d'honneur d'attaque, hein ?

HENRIETTE : Et du bois dont on fait les maris, tu peux compter sur moi.

MARIE : Quand on pense que voilà que tu as fait tout le chemin d'un coup, sans t'en douter !... Quelle veine ! Mais dis donc ! veux-tu bien rire !

HENRIETTE : C'est plus fort que moi. Je me sens mal à l'aise. C'est le manque d'habitude. Je ne peux pas croire que la chance vienne enfin de mon côté. Oh ! je sais ce qu'on pense de moi, va ! « Cette pauvre Henriette, dit-on, elle est laide, et c'est une oie. – Oui, qu'on dit, mais elle n'est pas méchante. » Et on répond : « Il ne manquerait plus que ça. » Voilà ce qu'on pense, et mon bonheur me surprend. Je ne l'attendais plus. J'ai fini par être de l'avis de tout le monde : je suis trop laide... trop oie... Il aura peur, mon bonheur.

MARIE : Veux-tu bien finir ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

MME RÉPIN, *de la cuisine* : Marie ! Marie !

MARIE : Oui, maman !... (*À Henriette.*) Allons, bon ! voilà que tu pleures, maintenant.

HENRIETTE : C'est rien... C'est les nerfs...

Exit Marie.

Scène V

Henriette, puis Gaillardon.

Henriette seule, s'essuie les yeux, reste un instant en elle-même ; elle s'assied, poursuivant son muet soliloque, qui se termine à mi-voix.

HENRIETTE : Non, ce n'est pas possible... Je suis trop bête, trop oie.

Entre Gaillardon, venant de la cour. Il souffle désespérément dans une pipe.

GAILLARDON, *s'avançant, tout à sa pipe* : Dire qu'elle n'est pas bouchée, ça serait mentir. (*Il tapote le fourneau sur la paume de sa main, puis souffle encore une fois dans le tuyau.*) Oh ! elle l'est, bouchée, pour sûr, et bien bouchée encore !... Dites donc, madame Répin ?... (*Apercevant Henriette.*) Tiens, ça n'est point

Mme Répin... Pardon, mademoiselle... (*Il la regarde. Henriette s'est levée, interdite, rouge, les yeux baissés.*) Pardon, pardon... (*Il la regarde encore puis, par contenance, il souffle à nouveau dans sa pipe, riant.*) Oh ! pour bouchée, sauf vot' respect, elle est bien bouchée !... (*Nouveau tapotage du fourneau sur la main. Un temps de gêne.*) Mais je vais la déboucher, pour ça, oui... (*Il se dirige vers la cour. Henriette est retombée sur sa chaise. Sur la porte, Gaillardon se ravise. À part.*) Sapristi ! Répin qui m'avait dit... Après tout, je peux bien lui demander, à elle !... (*Haut.*) Pardon, mademoiselle, mais vous n'auriez pas, des fois, une aiguille à tricoter ? (*Il rit.*) Oui, pour déboucher ma pipe... (*Henriette, gauchement, s'est précipitée vers le bahut qu'elle a ouvert et où elle a trouvé l'aiguille demandée. Elle l'apporte à Gaillardon, sur lequel elle n'ose toujours pas lever les yeux.*) Ah ! merci, mademoiselle... Avec ça, voyez-vous... (*Il va sur le seuil et commence à tracasser la pipe avec l'aiguille. Du coin de l'œil, tout en tracassant, il guigne Henriette. À part.*) Vrai ! elle a un air godiche...

*Il continue son débouchage sur le seuil,
en faisant face à la cour.*

HENRIETTE, *à part* : Je suis trop bête, trop oie...

Scène VI

Gaillardon à la porte, Henriette, Augustine, Marie, puis Répin et Mme Répin.

AUGUSTINE, *elle sort de la cuisine et tient une soupière fumante, qu'elle pose au milieu de la table : Là, voilà la soupe !*

Elle retourne à la cuisine.

RÉPIN, *devant le seuil, à Gaillardon : Et cette pipe ?*

GAILLARDON, *soufflant bruyamment dedans : Vous voyez, m'sieu Répin, elle se débouche, elle se débouche. (Il rit.) Mais, passez donc.*

RÉPIN, *il entre et va directement à Henriette, lui désignant Gaillardon : Eh bien, mon Henriette, il est venu ?*

HENRIETTE : Oui, papa, il est venu.

RÉPIN : Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

HENRIETTE : Il m'a rien dit, papa.

Mme Répin paraît, suivie de Marie.

MME RÉPIN : Allons, la soupe est sur la table. Monsieur Gaillardon !

Elle marche jusqu'au seuil avec Marie.

GAILLARDON, *sur la porte, à Mme Répin et à Marie* : Bonjour, la nouvelle famille ! Mademoiselle, depuis tout à l'heure, ça vous va ?

MARIE : Très bien, pas mal, merci, et vous ?

RÉPIN, *à Henriette* : Il t'a rien dit ?

HENRIETTE : Il m'a rien dit.

RÉPIN : Ça me paraît drôle.

HENRIETTE : C est pourtant vrai.

RÉPIN : Ça, c'est fort. Il n'a cependant pas l'air timide, ce garçon... Voyons voir, voyons voir... Il a peut-être trop faim...

GAILLARDON, *trionphant, sur la porte* : Monsieur Répin ! Monsieur Répin ! elle est débouchée !

MME RÉPIN : À table, monsieur Gaillardon, à table !

RÉPIN, *remontant* : Oui, à table ! la soupe refroidit.

Gaillardon, Mme Répin et Marie descendent.

MME RÉPIN : Où donc que vous allez vous mettre, monsieur Gaillardon ?

GAILLARDON : Moi, oh ! ça m'est égal... Où vous voudrez, vous...

MME RÉPIN : Il serait peut-être mieux de vous

mettre à côté de mes filles... mais, en faisant le service, elles vous dérangeront.

GAILLARDON : Oh ! non, elles ne me dérangeront pas.

MME RÉPIN : Et si, des fois, en apportant les plats, elles renversent de la sauce sur votre veste ?

GAILLARDON, *gros rire* : Ah ! par exemple, ceci ne serait point à faire !

MME RÉPIN : Dame ! mettez-vous où vous voudrez.

GAILLARDON : Non, non, où vous voudrez, vous. Moi, je vous dis, ça m'est égal.

Tous ont pris une chaise, sur le dossier de laquelle ils tambourinent, prêts à s'élancer, au moindre commandement, pour s'asseoir.

MME RÉPIN, *comptant les couverts* : Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est bien ça, le compte y est... Voyons : Répin, là ; vous, là, moi, là... Non, ça ne va pas... Vous, ici, mes filles... Ah ! ouath ! jamais je ne réussirai !... Voyez-vous, j'ai peur à cause de la sauce... Un malheur peut arriver. Comment faire ?... Qu'est-ce que tu en penses, toi, ma Marie ?

MARIE : Oh ! moi, ça m'est égal.

MME RÉPIN : Et toi, mon Henriette, qu'est-ce que tu en penses ?

HENRIETTE : Oh ! moi, ça m'est égal.

RÉPIN : Tiens, femme, tu nous ennues. En voilà des manières ! Asseyez-vous là, monsieur Gaillardon, à côté de moi. (*Il s'assied à gauche.*) Et, les autres, arrangez-vous. Après tout, vous êtes de la famille, et si vous n'en êtes pas, vous en serez.

On rit et on s'assoit. Gaillardon, à gauche de Répin, Mme Répin, face au public, avec Henriette à sa gauche et Marie à la gauche d'Henriette.

GAILLARDON : Quel homme rond que M. Répin !

RÉPIN : Rond comme la terre !

GAILLARDON : À la bonne heure ! Au moins, vous comprenez les affaires.

S'apercevant qu'il a conservé son chapeau, il l'ôte de dessus sa tête, se lève et cherche des yeux un clou pour l'y pendre. Tous le regardent, sans mot dire, pendant que Mme Répin verse la soupe dans les assiettes. De guerre lasse, Gaillardon pose son chapeau sur une chaise et vient se remettre à table.

RÉPIN : Là, ça y est.

On mange la soupe.

GAILLARDON, *entre deux cuillerées* : Alors, c'est convenu. Quand fixons-nous la date ?

RÉPIN : Un peu de patience ! Tout à l'heure, en prenant le café.

MME RÉPIN, *riant* : Vous attendrez bien une petite minute ?

GAILLARDON : Bon, bon.

On achève la soupe en silence.

MME RÉPIN, *appelant* : Augustine !

Augustine arrive de la cuisine avec un plat de viande et de légumes.

GAILLARDON, *après s'être essuyé la bouche avec sa serviette, frappe sur l'épaule de Répin* : Ah ! mon vieux beau-père ! Votre jument l'échappe belle !

RÉPIN : En effet. Ça vous fait plaisir ?

GAILLARDON : Plaisir ? Je crois bien ! C'est-à-dire que, s'il lui était arrivé malheur, j'en aurais pleuré. J'aime mieux les bêtes que les gens... Ah ! pourtant, ces demoiselles ne doivent pas prendre ça pour elles ! (*On rit. Gaillardon à Mme Répin qui lui emplit son assiette, pendant qu'Augustine verse à boire dans les verres.*) Merci, merci.

MME RÉPIN : Vous m'excuserez, au moins, pour le déjeuner, m'sieu Gaillardon. (*Elle sert son mari et ses filles.*) Je n'étais pas prévenue, moi.

GAILLARDON : Voyons, maman Répin, il n'y a pas

de cérémonies à faire avec un gendre.

RÉPIN, *rectifiant spirituellement* : Futur, je dis : futur !

GAILLARDON : Bah ! tout n'est-il pas convenu déjà ?

On mange.

MME RÉPIN : C'est égal, j'aurais voulu vous faire plus d'honneur. Mais nous sommes loin de Paris où on dit qu'on a dans n'importe quel restaurant des tas d'affaires presque pour rien et tout de suite.

GAILLARDON : Oui, mais, croyez-moi, madame Répin, ça n'est guère mangeable, ce qu'ils vous débitent là-bas à si bon compte. J'en sais quelque chose, n'est-ce pas ? vu que j'y vais deux fois par mois, à Paris, pour vendre mes bœufs. Bref, on en a toujours pour son argent.

RÉPIN : Bien sûr. (*Après un moment de mastication.*) La saison ne finit pas très bien, il me semble. Le temps ne se maintient pas comme on aurait cru...

GAILLARDON : C'est ce que je disais ce matin, en rencontrant vos deux demoiselles. (*Il regarde Marie.*) Je me disais : « Gaillardon, c'est ennuyeux, ça sent la feuille morte... »

RÉPIN : Bah ! d'ici à la Toussaint, il y aura encore

de bons jours, marchez !

GAILLARDON : Ah ! sacristi ! n'empêche que le préfet a rudement bien fait de remettre l'ouverture de la chasse.

RÉPIN : Oui, il y a encore des blés à couper.

GAILLARDON : Et les avoines ! et les warrats !

RÉPIN : Not' préfet est un charmant homme.

GAILLARDON : Vous le connaissez ?

RÉPIN, *se rengorgeant* : J'ai eu l'occasion de l'approcher quelquefois. Il m'a parlé ! Tenez, la dernière fois, c'était à l'exposition agricole. Il m'a dit en toutes lettres : « Monsieur Répin, vos produits sont superbes ; superbes, vous entendez, monsieur Répin ? »

GAILLARDON : Ah ? et vous lui avez répondu ?

RÉPIN, *dignement* : Oui, monsieur Gaillardon, je lui ai répondu ! Je lui ai répondu : « Monsieur le préfet est bien bon... Vous êtes bien bon, monsieur le préfet. »

GAILLARDON : Très bien !

RÉPIN : Attendez ! Et j'ai ajouté : « Si mes produits paraissent superbes à monsieur le préfet, c'est que monsieur le préfet veut bien les honorer de son regard. »

GAILLARDON : Bravo ! et vous n'avez plus rien

ajouté ?

RÉPIN : Non, le préfet est parti, très flatté, et moi, je suis resté, très flatté aussi, devant mes produits.

MME RÉPIN, *appelant* : Augustine !

Augustine apporte l'omelette et s'en va, emportant les restes du plat de viande. Il s'est fait un temps de silence, que Gaillardon occupe à regarder Marie.

GAILLARDON : La belle omelette !

MME RÉPIN : Donnez-moi votre assiette, monsieur Gaillardon.

Elle le sert.

GAILLARDON : Merci, merci, c'est trop.

MME RÉPIN : Mais non. (*Servant Répin.*) Tiens, Répin. (*Servant Henriette, elle lui parle bas.*) Mais tu ne dis rien, Henriette. Il va croire que tu es muette.

HENRIETTE, *bas* : Comme il regarde Marie !

MME RÉPIN, *même jeu* : Oh ! il ne faut pas t'inquiéter. Tu comprends, cet homme, il n'ose pas te regarder tout d'abord et franchement, comme un effronté. (*Elle se sert.*) Il s'essaie et prend du courage avec ta sœur.

HENRIETTE, *de même* : Oui, je comprends.

MARIE, *haut* : Maman, tu m'oublies. (*Bas.*) Qu'est-ce que vous dites ?

Les trois femmes causent entre elles en mangeant.

RÉPIN, *poursuivant une conversation avec Gaillardon* : Vous le savez bien ; il faut qu'un bœuf vendu paie son engrais à raison de un franc par jour.

GAILLARDON, *achevant son omelette* : Et encore, ce n'est pas beau !

RÉPIN : Parfaitement, on fait ses frais, voilà tout.

Un petit temps.

GAILLARDON, *se levant, bas à Répin* : Je me sauve une petite minute, hein, vous permettez ? (*Il rit.*) Mâtin ! on ne meurt pas de soif, chez vous !

Il s'esquive vers la cour.

RÉPIN, *aussitôt fiévreusement* : Attention ! Gaillardon ne va guère tarder à rentrer. Faut qu'il se trouve seul avec notre Henriette. Alors, tout à l'heure, il t'a rien dit, mon Henriette ?

HENRIETTE : Non, papa, il m'a rien dit.

RÉPIN : Oh ! cette fois-ci, il te parlera... Toi, femme, va faire le café à la cuisine, et, quand Gaillardon rentrera, appelle Marie. Moi, je me sauve dans la chambre. Quand il en sera temps, Henriette, tu viendras me chercher.

HENRIETTE : Oui, papa.

*Répin disparaît à gauche,
et Mme Répin dans la cuisine.*

Scène VII

*Henriette, Marie, Gaillardon, Mme Répin,
dans la cuisine.*

*Gaillardon, dès la sortie de Répin, reparaît,
poussant un gros soupir d'aise. Il trouve Marie
occupée à empiler des assiettes sales tandis
qu'Henriette, de sa place, qu'elle n'a pas quittée,
la regarde faire.*

GAILLARDON, *étonné* : Tiens !... M. Répin et Mme Répin ne sont plus là ?

MARIE : Oh ! papa va revenir, maman fait le café.

VOIX D'AUGUSTINE : Mamz'elle Marie !

MARIE : Voilà !

Elle sort avec la pile d'assiettes.

Scène VIII

*Henriette et Gaillardon en scène, Marie et
Mme Répin dans la cuisine.*

Henriette, les yeux toujours baissés, joue gauchement avec le bord de la nappe. Gaillardon s'est rassis à sa place. Les mains sur son ventre, il tourne ses pouces, les yeux fixés sur la porte de la cuisine. Ce jeu de scène dure un temps. Henriette ne se lasse pas de jouer avec le bord de la nappe, et elle s'enhardit jusqu'à regarder, par coups d'œil furtifs, Gaillardon qui, fatigué de tourner ses pouces sur son ventre, s'est levé pour aller jusqu'à la porte de la cour, dans laquelle il plonge une seconde. Pour le coup, Henriette a les yeux grands ouverts et regarde courageusement le dos de Gaillardon. Mais Gaillardon, les mains croisées sur les reins, se retourne et, méthodiquement, d'un pas de promenade, il descend jusqu'à la rampe, qu'il se met ensuite à longer de gauche à droite, et qu'il lâche pour cingler droit vers la porte de la cuisine, aux vitres de laquelle, après une courte halte, il frappe

résolument.

GAILLARDON, à Marie qui entrouvre l'huis : Vous restez partie... Je vous fais donc peur ? (*Un temps durant lequel Marie, interdite, ne trouve rien à répondre.*) Faudrait pourtant vous habituer à moi.

MME RÉPIN, paraissant derrière Marie : C'est comme ça que vous laissez mon Henriette ?

GAILLARDON : Oh ! j'ai bien le temps de la voir, elle !

MME RÉPIN, finement : Ça, c'est vrai... Ah ! mais, c'est égal, ça n'est pas très aimable ce que vous dites là, monsieur Gaillardon !... Allons ! laissez-nous donc voir un peu tranquilles. Nous avons à travailler. Henriette n'a rien à faire ; bavardez avec elle, à votre aise.

Elle lui ferme la porte au nez, bruyamment.

Scène IX

Henriette, Gaillardon.

Henriette, toujours à sa place, paraît de plus en plus gênée. Gaillardon, après un geste d'ennui,

reprend son pas de promenade et se met à longer le fond. En passant derrière Henriette, il s'arrête une seconde, mais, ne trouvant pas de phrase, il repart, s'arrête devant la place de Répin, et s'y assoit. Alors, Henriette reprend un peu de courage et ose relever les yeux. Gaillardon et elle se regardent. Soudain, Gaillardon fait le geste de délivrance de l'homme qui a trouvé, et sa main, précipitée aux profondeurs d'une poche, en ramène triomphalement la pipe. Gaillardon en inspecte le fourneau, puis, se la campant dans la bouche, il fait dans le tuyau une petite musique de pompe aspirante et refoulante.

HENRIETTE, *aimable* : Peut-être que vous voudriez, des fois, une aiguille à tricoter ?

GAILLARDON, *ayant pompé encore un peu et s'étant ôté la pipe du bec, avec un gros rire* : Oh ! pour débouchée, cette fois-ci, elle est bien débouchée.

Gaillardon replace sa pipe entre ses dents, et sa main, précipitée aux profondeurs d'une autre poche, en ramène un rouleau de peau de taupe gonflé de tabac. Calé sur sa chaise comme pour attendre en patience, il se met à bourrer sa pipe, longuement, sans plus s'occuper d'Henriette, qui, à la fin, dépitée, se lève et va à la porte de la cuisine.

Scène X

Gaillardon, Henriette, Mme Répin, Marie, puis Répin.

La porte de la cuisine s'ouvre en silence.

Mme Répin et Marie paraissent dans l'encadrement.

MME RÉPIN, *anxieuse, à mi-voix* : Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

MARIE, *de même* : Oui, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

HENRIETTE : Il m'a rien dit.

MARIE, *les bras croisés, à sa mère* : Eh bien, tu crois ! Eh bien, tu crois !

MME RÉPIN, *haut* : J'vas servir le café. Henriette, va appeler ton père.

Gaillardon allume sa pipe.

HENRIETTE, *à la porte de gauche* : Papa ! papa !

RÉPIN, *paraissant aussitôt, bas à Henriette* : Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

HENRIETTE, *de même* : Il m'a rien dit.

RÉPIN : Tu m'ébahis. Je n'en reviens pas. N'aie pas peur, va, je vais m'en mêler, moi, tu vas voir.

Mme Répin apporte le café et le verse dans les tasses. Henriette et Marie sont assises. Répin reprend aussi sa place.

GAILLARDON : Ah ! vous voilà, monsieur Répin ?

RÉPIN : Oui, j'étais allé chercher ma pipe, moi aussi.

Il allume sa pipe.

GAILLARDON, *reniflant sa tasse* : Mmmmm ! Voilà un café qu'a un rude parfum, c'est pas pour dire !

MME RÉPIN, *pincée* : Je l'ai fait bon, vous pensez.

Elle s'assied à son tour. Un temps employé par tous à s'humecter les lèvres dans le café brûlant.

RÉPIN, *posant sa tasse, à Gaillardon* : Voyons, voyons, nous fixons le jour ?

GAILLARDON, *de même* : Enfin, nous y voilà ! Je n'osais pas le dire, mais, sans reproche, depuis la soupe, je commençais à trouver le temps long. Toutefois, on est bien éduqué ou on ne l'est pas.

RÉPIN : Très bien alors, prenons le 27 octobre. Ça vous va-t-il ?

GAILLARDON : Si ça me va !

Tout le monde boit le café.

RÉPIN, *brandissant un litre* : Un verre de fine,

alors ! et de la vieille. (*Il emplit les petits verres.*) Et vous m'en direz des nouvelles.

Répin et Gaillardon approchent leurs verres de fine, en ayant soin de ne pas les entrechoquer, de peur d'en renverser des gouttes.

GAILLARDON, *buvant* : Fameux, fameux !

RÉPIN, *à sa femme* : Tu vois, bourgeoise, voilà comme on arrange les choses : les simagrées ne servent à rien.

GAILLARDON, *très gai, se levant* : Maintenant, je réclame l'honneur et le plaisir d'embrasser ces dames.

RÉPIN : Oh ! bien à votre convenance !

Gaillardon quitte sa place et commence sa tournée. Les trois femmes s'essuient les lèvres avec leur serviette. Il embrasse d'abord Mme Répin, puis Henriette. Il termine par Marie.

MARIE, *que Gaillardon veut embrasser deux fois, le repoussant* : Ne vous gênez pas. Qu'est-ce que va dire ma sœur ?

GAILLARDON : Ah ! de ça je me moque un peu, par exemple ! (*Il va saisir la main de Répin.*) Mon cher papa, merci.

Mme Répin, émue, se met à pleurer.

RÉPIN, *lui-même très ému* : Regardez-la donc, est-

elle bête ! est-elle bête !

GAILLARDON : Dame, ça se comprend. C'est pas tous les jours...

Il se rassied.

RÉPIN, *remplissant les verres* : Hein ! mon Henriette !...

On boit.

GAILLARDON : Fameux, tout de même ! Fameux !

RÉPIN : Ah ! Marie, à ton tour, maintenant. Voilà Henriette bien lotie. Il faudra qu'on pense à toi.

GAILLARDON, *surpris, le verre en l'air* : Comment ça ?

RÉPIN, *riant* : Dame, vous vous en moquez, maintenant que vous avez ce qu'il vous faut.

GAILLARDON, *posant son verre* : Mais pardon, mais pardon, faites excuse, je ne comprends pas.

RÉPIN : Allez, marchez ! ce n'est pas votre affaire.

GAILLARDON, *stupéfait* : Ce n'est pas mon affaire ?... Monsieur Répin...

Scène XI

Les mêmes, Malahieude.

RÉPIN, à *Malahieude qui entre du fond* : Eh bien, m'sieu Malahieude, et la Grise ?

MALAHIEUDE : Oh ! rien de grave, m'sieu Répin. Rien qu'un peu de poil enlevé au genou. Je viens de la voir.

RÉPIN : Alors, vous allez prendre un verre de fine ?

MALAHIEUDE : C'est pas de refus, bien sûr.

RÉPIN : Augustine, un verre pour M. Malahieude. Asseyez-vous donc.

Augustine apporte un verre.

MALAHIEUDE : Merci, je ne fais que passer.

RÉPIN : Qu'est-ce que ça fait ? Asseyez-vous un brin.

MALAHIEUDE, *prenant une chaise et s'asseyant à la droite de Répin* : Eh ben, tout de même, mais rien qu'une minute. (*À Répin qui lui offre un verre plein.*)
Merci.

RÉPIN : De la vieille, vous savez ! et vous m'en

direz des nouvelles !

MALAHIEUDE, *ayant bu* : Et des bonnes nouvelles, encore ! C'est-à-dire que j'en voudrais bien un fût de la pareille... Tiens ! mais c'est M. Gaillardon ! Vous v'là par ici, donc, alors ?

GAILLARDON : Mais oui, m'sieu Malahieude.

MALAHIEUDE : Révérence parler, vous avez l'air tout drôle...

RÉPIN, *riant* : Lui ? Ah ben ! ah ben ! elle est bonne !

MALAHIEUDE, *se levant, à Répin* : Et, à part ça, vot' taureau, ça va-t-y ?

RÉPIN : Oh ! vous l'avez bien soigné, merci ! la jambe est tout à fait à sa place.

MALAHIEUDE : Ah ! tant mieux, alors, tant mieux !

RÉPIN : Vous vous en allez ? Dites-moi au moins ce qu'il faut faire à la Grise.

MALAHIEUDE : Faites-lui des compresses d'eau blanche et frictionnez-la avec de l'eau d'écorce de chêne. Le poil repoussera. Il n'y paraîtra pas plus que sur ma main.

RÉPIN : C'est ça.

MALAHIEUDE : Eh ben ! au revoir, m'sieu Répin ;

au revoir, madame Répin ; au revoir, mesdemoiselles ;
au plaisir, m'sieu Gaillardon.

Il sort, reconduit par Répin jusqu'à la porte.

Scène XII

Les mêmes, moins Malahieude.

RÉPIN, *revenant s'asseoir* : Ah ça ! m'sieu Gaillardon, qu'est-ce que vous aviez donc tout à l'heure ?

GAILLARDON : Tout à l'heure, m'sieu Répin, j'avais... ce que j'ai encore

MME RÉPIN, *inquiète* : Quoi ? Quoi ?

RÉPIN : Voyons, du calme... Qu'est-ce qu'il y a ?

GAILLARDON : Il y a... Il y a qu'il y a maldonne. Voilà ce qu'il y a.

LES AUTRES : Maldonne !

GAILLARDON : Parfaitement, maldonne, je le répète.

RÉPIN, *regardant sa femme et ses filles* : Comprends pas, et vous ?

MME RÉPIN : Ni moi.

MARIE : Ni moi.

RÉPIN : Voyons, expliquez-vous.

GAILLARDON : C'est pourtant bien simple. Il y a que je vous ai demandé une de vos filles et que vous m'avez donné l'autre. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il me semble que ce n'est pas d'un franc jeu et que vous trichez.

RÉPIN, *levant les bras, les abaissant, siffle du bout des lèvres* : Tu tutu u u...

MME RÉPIN : Quoi ! ce n'est pas notre Henriette que vous nous avez demandée ?

GAILLARDON : Pas du tout, c'est Marie. (*Il désigne Marie.*) Là, celle-là.

Ayant chiffonné sa serviette entre ses doigts, il l'écrase sur la table, se lève et marche d'un bout à l'autre de la scène et inversement, d'un pas inégal, avec une grande agitation. Ses bretelles sont un peu anciennes et mollissent. Son pantalon tient mal. Il le relève d'un mouvement brusque, puis se croise les mains sur les reins.

RÉPIN *se lève également et commence une promenade à l'exemple de Gaillardon, mais en sens opposé. Au deuxième croisement* : Il fallait le dire ! Il

fallait le dire !

GAILLARDON, *s'arrêtant* : Qu'est-ce qu'il fallait dire ? Comment ! Vous avez deux filles ; elles ont toutes les deux la même dot : dix mille francs chacune, cinq mille en terres, cinq mille en argent comptant. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez point trompé ?

RÉPIN : C'est ça.

GAILLARDON : Elles ont la même instruction. Elles sont presque du même âge, et je ne prendrais pas la mieux, la plus jolie ? Il faudrait que je sois rudement bête !

MME RÉPIN : Nous voilà bien ! Les draps sont propres. Que celui qui est malin nous tire de là.

RÉPIN : Femme ! du calme, de la dignité. Ne nous emportons pas comme des libertins, qui turbulent.

GAILLARDON : Oh ! personne ne s'emporte. Nous ne sommes plus des enfants. On est bien éduqué, ou on ne l'est pas. Mais l'affaire n'est pas avenante... pour moi, du moins.

RÉPIN, *avec quelque gravité* : Monsieur Gaillardon, je connais les convenances, et il m'est arrivé, je vous l'ai dit, de parler en personne au préfet, un charmant homme... Je ne vous dirai pas que je suis surpris, je suis étonné... profondément étonné. Mais, après tout, rien

n'est fait, et, du moment que vous reprenez votre parole, nous vous la rendons !

GAILLARDON : Dame ! mettez-vous à ma place. Ne suis-je pas dans mon droit en réclamant ? Raisonçons.

HENRIETTE, *sanglotant, les mains sur les yeux, convulsée* : Mais je ne tiens pas tant que cela à me marier, moi ! S'il aime mieux ma sœur, qu'il prenne ma sœur.

RÉPIN : Ça jamais ! J'ai toujours dit que tu te marierais la première, la première tu te marieras.

MME RÉPIN : Oui !

HENRIETTE, *venant embrasser son père* : Je t'assure, mon papa, que j'ai bien le temps de me marier.

RÉPIN : Bien le temps ! mais tu ne sais donc pas que tu as vingt-cinq ans !

MME RÉPIN : Presque vingt-six.

HENRIETTE, *suppliante, en larmes* : Si, si... je le sais depuis longtemps... Mais, vois-tu, j'aime mieux attendre encore un petit peu.

GAILLARDON : C'est honnêtement parlé, ma brave demoiselle.

*Il prend les deux mains d'Henriette
et les lui serre avec vigueur.*

RÉPIN : Lâchez-la ! Je ne plaisante plus, moi ! J'ai le devoir de me montrer intraitable, vexé.

MME RÉPIN : Tu vois, Répin, tu disais que personne ne s'emporte, et c'est toi qui t'emportes... Mais, si elle n'y tient pas, faut pourtant point la forcer.

RÉPIN : Possible. Elle est libre. Mais on ne peut toujours pas donner sa sœur à ce monsieur, dont tu ne veux point, dis voir, ma Marie ?

MARIE : Oh ! moi, ça m'est égal. Faites comme vous voudrez, comme ça vous fera plaisir à tous.

GAILLARDON : Bien parlé aussi ça, bien parlé.

MME RÉPIN : Sûrement, si ce monsieur s'en retourne chez lui les mains vides, on va causer.

GAILLARDON : Dame !... Voyons, mon cher papa ?

RÉPIN : Doucement ! Connu, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Mais je ne veux pas encore donner dans le panneau. Et, pour commencer, faites-moi le plaisir de ne point, m'appeler « cher papa », du moins avant d'avoir tout réglé convenablement et solidement cette fois. Voyons, parlons franc et le cœur sur la main. *(Il lève et étend sa main à hauteur du menton, les doigts joints, la paume en creux, comme si son cœur s'apprêtait à sauter dedans.)* C'est bien ma fille cadette, Marie, la brune, âgée de vingt-deux ans, que vous me demandez en mariage ?

GAILLARDON : Tout juste.

RÉPIN : Je vous la donne. Mais vous allez signer un papier comme quoi, si vous changez encore une fois d'idée, vous me donnerez une paire de bœufs, des bœufs fameux, oui-da, des bœufs de taille !

GAILLARDON, *hésitant* : Permettez...

RÉPIN : Signez, ou rien n'est fait !... Ne vous imaginez pas que vous m'attraperez une deuxième fois.

GAILLARDON : Soit, vous défunt, ils peuvent me revenir.

RÉPIN : Alors donc, adjudée la cadette.

GAILLARDON : Merci bien, mon cher papa.

RÉPIN : Oh ! mon cher papa, c'est bientôt dit. D'abord, vous êtes presque aussi chauve que moi, et quelqu'un qui ne vous connaîtrait pas et nous verrait nu-tête, dans un champ par exemple, aurait le droit de nous demander lequel des deux est le cher papa.

GAILLARDON : C'est vrai, mais ce n'est pas les cheveux qui font le cœur, et puis, tout de même, je suis encore un petit peu moins épluché que vous.

On rit.

MARIE : Ma pauvre sœur, quand j'y pense... Tu peux être sûre que je n'y pensais pas. Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ?

HENRIETTE, *peinée* : Je te le disais bien que la chance aurait peur.

MARIE : Oui, mais, au moins, on pourra m'accorder que, si je me suis mariée avant toi, je ne l'ai pas fait exprès.

RÉPIN : C'est bon, c'est bon, point tant de giries !... Tu t'en moques, toi, maintenant qu'on t'a donné ce qu'il te faut. Mais Henriette n'attendra pas longtemps, marche. Je vais lui en trouver un en ne tardant guère, et un crâne, n'est-ce pas, mon Henriette ?

Il frappe amicalement de petits coups sur l'épaule et la joue de son Henriette.

HENRIETTE, *essuyant ses yeux, contenant sa grosse peine* : Mais oui, mais oui, va, papa...

GAILLARDON : Ah ! pour ça, mon cher papa, je suis votre homme. J'ai justement un camarade qui en cherche une. Elle va joliment bien faire son affaire !

Rideau

Le pain de ménage

Comédie en un acte

représentée pour la première fois
le 14 mars 1898, au *Figaro*.

À TRISTRAN BERNARD

Souvenir de notre affectueuse entente.

Personnages

Marthe

Pierre

Un salon de campagne, fenêtres sur jardin, porte à droite et à gauche.

Pierre se promène d'une fenêtre à l'autre.

Marthe est assise près d'une table à thé.

MARTHE. *Elle a la figure étonnée et rieuse d'une femme qui ne veut pas croire ce qu'on vient de lui dire :* Comment ! Depuis que vous êtes marié, vous n'avez jamais eu de maîtresse ?

PIERRE : Jamais.

MARTHE : Vous pouvez bien me le dire, puisque nous causons librement. N'ayez pas peur qu'on vous entente !... *(Elle désigne un des côtés du chalet.)* Votre femme veille près de sa petite fille qui était toute grognon au dîner ; elle craint une mauvaise nuit, mais ce ne sera rien.

PIERRE : Je l'espère.

MARTHE : Les dents, peut-être ?

PIERRE : Sans doute, je ne sais pas.

MARTHE : Chère petite ! Sa maman ne la quitterait pas pour vous surprendre aux pieds d'une autre femme.

Allons, dites-le-moi.

PIERRE : Je vous le dis : jamais.

MARTHE : Vous ne me le diriez pas.

PIERRE : Je vous le dirais, pour me faire valoir.

MARTHE : Au moins, vous avez eu des tentations ?

PIERRE : Non !... Ah ! si, une.

MARTHE : Dites ?

PIERRE : Je me rappelle qu'un jour, dans la rue, à je ne sais quel passage de princes exotiques, j'ai bousculé une jeune dame pas mal, très bien, ma foi, qui a daigné sourire à mes excuses. Il y avait tant de monde, sans compter un kiosque de journaux qui ne voulait pas se déranger, qu'elle ne voyait rien, ni moi non plus. Nous nous sommes mis à l'écart. Comme je lui débitais des galanteries vagues, elle m'a donné son adresse exacte et elle m'a invité à lui faire une visite. Je ne l'ai pas faite. J'ai envoyé à ma place une boîte à gants, vide.

MARTHE : Pourquoi vide ?

PIERRE : Parce que ça coûte moins cher.

MARTHE : C'était si peu de chose, votre dame ?

PIERRE : C'est ce que j'ai de plus mondain à vous offrir. Le reste ne vaut pas un aveu.

MARTHE : Si, si, ça m'intéresse, je raffole de ces

confidences.

PIERRE : Je me rappelle qu'une autre fois... Oh ! non...

MARTHE : Si, si !

PIERRE :... Je regardais une petite bonne qui venait d'entrer à la maison. Elle essayait les meubles de mon cabinet de travail avec une application sournoise. Elle rôdait d'un pied de table à un bâton de chaise. Il faisait lourd, orageux. Elle reluisait comme une tartine. Elle m'agaçait. Brusquement... vous me faites rougir... je l'ai embrassée un bon coup.

MARTHE : Quelle horreur ! Sur la joue ?

PIERRE : Je ne sais pas, au juger, sans voir. Et je me suis sauvé.

MARTHE : Oh ! le lâche !

PIERRE : Lâche et méchant, car au premier prétexte, je l'ai fait flanquer à la porte. Je ne sais pas si elle a compris quelque chose à son aventure.

MARTHE : Elle aurait dû demander des explications à votre femme. Et une autre fois ?

PIERRE : C'est tout. Ah ! dame ! ce n'est pas riche. Ayez pitié d'un pauvre homme. Il y a des maris fidèles. J'en suis un.

MARTHE : Vous croyez à la fidélité des hommes ?

PIERRE : Je crois à la mienne, je suis bien forcé. Je crois encore à celle de votre mari. Et vous ?

MARTHE : Sans effort. Et depuis combien d'années êtes-vous marié ?

PIERRE : Douze. Je me suis marié jeune, dès que j'ai eu l'âge de raison.

MARTHE, *se lève, moqueuse* : Douze !

PIERRE : Et je ne compte pas les mois de fiançailles.

MARTHE : Laissez-moi vous regarder.

PIERRE : Regardez, regardons-nous. Je ne me lasserai pas le premier. Ça m'est égal d'avoir l'air ridicule devant vous. Je sais que vous ne vous fiez pas aux apparences.

MARTHE : Vous, ridicule ! Vous méritez du bronze et une niche. Vous êtes un saint.

PIERRE : Mais vous qui faites le malin, voulez-vous me dire si vous avez eu des amants ?

MARTHE : Cette question, à moi ! Des amants, au pluriel ! Pour quoi faire ?

PIERRE : Pour tromper plusieurs fois votre mari... J'exagère ?

MARTHE : Totalement.

PIERRE : Vous n'avoueriez pas.

MARTHE : Mais si, ça me ferait valoir.

PIERRE : Comme on a dû vous faire la cour !

MARTHE : Pas tant que vous croyez.

PIERRE : Cette blague !

MARTHE : Non, coquetterie à part. Jeune fille, j'ai mis en flamme, comme toutes les jeunes filles, un cœur ou deux ; on a fait une chute de cheval sous mes fenêtres...

PIERRE : Oh !

MARTHE : On l'a faite adroitement, ça compte tout de même et je m'en honore ; mais depuis, rien. Une fois mariée, je n'ai pas eu la curiosité de regarder par la fenêtre.

PIERRE : Craignez-vous que votre mari écoute ?... La chasse d'aujourd'hui l'a rompu. Il dort. (*Pierre désigne l'autre côté du chalet.*) Dans son lit, en toute sécurité. Vous osez me dire qu'aucun homme ne s'est encore risqué.

MARTHE : Je le soutiens.

PIERRE : La mémoire vous fait défaut, on vous a écrit des lettres ?

MARTHE : On savait bien que mon mari, après les avoir lues, m'aurait défendu d'y répondre.

PIERRE : C'est fort.

MARTHE : C'est comme ça.

PIERRE : Je me demande à quoi les hommes qui vous connaissent occupent leurs loisirs.

MARTHE : Mon ami, ces choses-là se passe à peu près de la même façon dans tous les milieux. Les hommes, sans cesse à l'affût, il est vrai, ne s'approchent pourtant que si on leur fait signe.

PIERRE : Quel signe ?

MARTHE : Oh ! il varie avec le milieu et il échappe aux indifférents comme vous. Mais il y a toujours un signe.

PIERRE : Faites-le, pour voir.

MARTHE : Non, je ne veux pas faire de signes, à personne. Voilà mon secret.

PIERRE : Quoi ! vous n'avez rien à la conscience que je pourrais vous reprocher : une peccadille, une tache imperceptible ?

MARTHE : Il n'y a pas que vous d'immaculé, mon ami. Je vous assure que je vous le dirais. Entre nous, ça n'a aucune importance.

PIERRE : Aucune. Vous voyez bien que, vous aussi, vous n'êtes qu'une honnête femme, et vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE : Vous me dites ça avec mépris.

PIERRE : Je vous le dis avec respect : vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE : Oh ! Oh !

PIERRE : Ah ! Ah !

MARTHE : Vous m'engagez trop. Je suis une honnête femme jusqu'à présent. Mais je ne crie pas, sur les toits, que je serai toujours une honnête femme. Est-ce que je le sais ? À la vérité, je n'en sais rien. Je n'ai aucune envie de tromper Alfred, et pourtant je serais désolée d'avoir la certitude de ne jamais le tromper. Ce serait là une certitude un peu niaise, un peu humiliante. Je réponds d'hier, je réponds même d'aujourd'hui. Je ne prétends pas que ce soit héroïque, mais c'est déjà suffisant.

PIERRE : Et vous faites vos réserves pour l'avenir.

MARTHE : Je fais la part de l'imprévu, des heures de crises, où tout ce qu'on s'était juré et rien, c'est la même chose. Je refuse de prononcer des vœux de fidélité éternelle. Je suis une honnête femme qui doute quelquefois de sa résistance. Ma vie, jusqu'à ce jour, a glissé droite et légère, sur une glace pure. Mais il faut craindre l'accident. Je le crains. Je l'imagine, et je frissonne de peur. C'est très agréable.

PIERRE : Voilà ! voilà ! Vous parlez en femme qui

n'est pas sotté. Vous tomberez, s'il le faut, demain ou après-demain. On ne peut pas fixer la date d'un accident.

MARTHE : J'accorde seulement qu'il est possible.

PIERRE : Probable.

MARTHE : Non, il me répugne de préciser davantage. L'idée perverse m'amuse d'abord, mais je sens vite que la chose n'aurait rien de drôle, n'importe avec qui. Pour que l'image de l'adultère ne me fasse pas baisser d'écoeurement les yeux, il faut qu'elle reste dans le vague et le lointain.

PIERRE : Elle peut vous mener loin.

MARTHE : Je ne suis pas pressée.

PIERRE : Ni moi, ni votre mari non plus, ni ma femme non plus. Ainsi, dans ce rustique chalet, où nous vous offrons, pour quelques semaines d'automne, une hospitalité amicale, il y a réunies quatre personnes mariées, et, par un hasard extraordinaire, ces quatre personnes sont toutes les quatre d'une fidélité à l'abri des coups de foudre. Vous aimez votre mari, votre mari vous aime bien, ma femme m'aime bien et j'aime bien ma femme. Sous le même toit, sur deux ménages, il y a deux ménages modèles. Deux sur deux ! Nous réalisons le maximum... sauf erreur.

MARTHE : Moi, je n'en cherche pas.

PIERRE : Vous auriez tort : votre mari est jeune, beau garçon...

MARTHE : Distingué.

PIERRE : Beau garçon, plus beau garçon que moi. Il est moins fort, mais il a une bonne santé.

MARTHE : Excellente ; un peu sujet aux migraines.

PIERRE : Ce n'est pas grave. Cela vient de ce qu'il possède, dans toute l'acception du mot, la plus jolie femme de Paris.

MARTHE : Une des plus jolies femmes.

PIERRE : Oh ! pendant que j'y étais !... Et comme il vous aime beaucoup...

MARTHE : Beaucoup.

PIERRE : Je conclus que vous ne vous ennuyez pas.

MARTHE : Rarement. Mais plaignez-vous donc. Vous n'êtes pas mal.

PIERRE : Je suis mieux que ça.

MARTHE : Quant à votre femme...

PIERRE : Vous avez une manière discrète d'insister sur mes mérites personnels !

MARTHE : C'est que j'ai hâte de faire l'éloge de votre femme, qui vaut encore mieux que vous, quel que soit votre prix. C'est une perle.

PIERRE, *gravement* : Inestimable.

MARTHE : Elle a un genre de beauté bien à elle.

PIERRE : Et bien à moi.

MARTHE : Je ne lui connais que des qualités : elle les a toutes.

PIERRE : Elle a même des vertus. C'est la seule femme de notre monde qui ait des vertus.

MARTHE : La seule ?

PIERRE : Ne réclamez pas. Une vertu, une vraie vertu, c'est trop sérieux pour vous.

MARTHE : Ah ! et citez-moi, s'il vous plaît, une vertu à laquelle je ne puisse prétendre.

PIERRE : Je cite au hasard, la première venue, la bonté.

MARTHE : Je ne suis pas bonne ?

PIERRE : Si, de cette espèce de bonté qui n'abîme pas le teint.

MARTHE : Comment ? Je ne suis pas bonne pour mon mari, pour mes enfants, mes amis ?

PIERRE : Et pour vos pauvres. En effet, votre mari vous brutalise, vos enfants sont des monstres que les photographes se disputent, vos amis vous assomment de compliments, et les pauvres ne vous disent même pas

merci ; cependant vous n'en voulez ni aux uns, ni aux autres. Et, comme toute votre bonté y passe, vous n'en avez jamais de reste.

MARTHE : Votre femme est plus généreuse ?

PIERRE : Oh ! n'essayez pas de lutter. Dans n'importe quelle occasion de se dévouer, Berthe vous battrait.

MARTHE : Exemple ?

PIERRE : Exemple. Si votre mari vous trompait, que feriez-vous ?

MARTHE, *sans hésiter* : J'ai deux projets, à mon choix : Premièrement, si mon mari me trompe, je le trompe tout de suite, tout de suite, avec le plus voisin de ses amis. Et ce sera si vite fait que, mon mari et moi, nous ne saurons même plus lequel des deux aura commencé.

PIERRE : Quoique vulgarisée, cette méthode ne me déplaît pas. Nous habitons la même rue à Paris : j'ai des chances. Voyons l'autre.

MARTHE : Le soir même du jour où je m'apercevrai de quelque chose, et chaque soir, jusqu'à ce que la leçon profite, je me ferai si tendre et si exigeante que mon mari ne paraîtra plus à sa maîtresse qu'un amant hors de service.

PIERRE : C'est assez original, mais d'une exécution pénible.

MARTHE : C'est un tour de force. Je peux ne pas réussir, mais, si je réussis, quel dédain pour Alfred, quand je l'aurai ruiné !

PIERRE : Comme vous êtes bonne !

MARTHE : Je suis juste.

PIERRE : La bonté se moque un peu de la justice.

MARTHE : Que ferait donc votre femme à ma place ?

PIERRE : Je la questionne souvent. « Que ferais-tu ? lui dis-je. – Ne parlons pas de ça, dit-elle. – Parlons-en ; tout arrive. – Je ne peux pas croire que ce malheur puisse m'arriver. – Moi non plus, mais je suppose. – Tais-toi, dit-elle, tu me tourmentes. – Ma chère petite, lui dis-je, il est impossible que tu n'aies pas tes idées sur l'adultère, une théorie comme toutes les femmes. Tu y penses quelquefois. – Jamais, dit-elle. – Penses-y donc un instant, réfléchis une minute et réponds : c'est pour rire. Si je te trompais, que ferais-tu ? – J'aurais beaucoup de chagrin. – Je l'espère bien. D'ailleurs, j'en aurais peut-être plus que toi. Mais après ? te vengerais-tu ? me pardonnerais-tu ? Que ferais-tu ? – Rien, rien. » Et, si j'insiste encore, elle se met d'avance à pleurer.

MARTHE : C'est ce que vous appelez de la bonté ?

PIERRE : C'est ce que toutes les femmes qui en sont incapables appellent de la bêtise.

MARTHE : Mais, mon ami, quand on a une femme comme la vôtre, on reste chez soi.

Elle s'éloigne.

PIERRE : C'est ce que je fais, depuis douze ans. Bonsoir !

MARTHE, *avec simplicité* : Oh ! pardon ! Bonsoir.

PIERRE : Naturellement, bonsoir ! Puisque vous êtes la plus heureuse des femmes, et moi le plus heureux des hommes, puisque l'union de nos ménages est indéchirable, que faisons-nous là, tous les deux, à dix heures passées, tandis que ma femme veille et que votre mari dort ? Ça ne vaut rien au bonheur de se coucher si tard. Allez le rejoindre ! Je vais la retrouver.

MARTHE : Allons.

PIERRE : Car il est inexplicable, notre faible pour ce sujet de conversation. Dès que nous sommes seuls, dans ce salon, dans le jardin, ou à la promenade, tout à coup votre œil s'anime et je sens que je vais briller : « Que pensez-vous de l'amour ? »

MARTHE : « Avez-vous un amant ? »

PIERRE : « Aurez-vous bientôt une maîtresse ? Où la mettrez-vous ? » C'est notre petit jeu préféré.

MARTHE : Il est innocent, puisqu'il se termine chaque fois par le double éloge de votre femme et de mon mari.

PIERRE : Mais pourquoi parlons-nous d'autre chose en leur présence ?

MARTHE : On ne parle bien de ces choses-là qu'à deux.

PIERRE : Mais alors, madame, c'est à votre mari qu'il faut en parler. Et je vous en défie. Vous ne tarderiez guère à bâiller. Pourquoi ?

MARTHE : Parce qu'Alfred peut m'aimer sans me parler d'amour. C'est un passionné qui serre les dents. Il déteste ce genre de conversation. Il le trouve stupide. Il prétend qu'on n'y dit que des sottises.

PIERRE : Les imbéciles, mais vous et moi ?

MARTHE : Nous sommes les deux personnes les plus spirituelles que nous connaissions.

PIERRE : Et n'est-ce pas que vous prenez plaisir à nos bavardages ?

MARTHE : Oui, je l'avoue.

Ils se sont assis.

PIERRE : Un plaisir que vous ne devez pas à votre mari que vous aimez, et que vous me devez, à moi que vous n'aimez pas, que vous n'aimez pas ! ce qui m'est

bien égal puisque je ne vous aime pas.

MARTHE : Dieu merci ! je le dirais tout de suite à votre femme.

PIERRE : Berthe refuserait de vous croire. Elle est très tranquille. Nous sommes tous très tranquilles. Mais puisque sans nous aimer, chère madame nous ne nous plaisons qu'à parler d'amour, qu'est-ce que ce plaisir qui ne mène à rien ?

MARTHE : Le plaisir toujours à la mode, le plaisir de flirter.

PIERRE : Oh ! flirter, ce mot-là m'énerve. Flirt ! Flirt ! c'est crispant comme une automobile sous pression. Laissez donc aux Anglais leurs petits bouts de mots. Qu'ils aient au moins ça en Angleterre.

MARTHE : Je ne tiens pas aux mots. Mettons que ce soit un plaisir platonique.

PIERRE : Oh ! platonique ! C'est encore plus laid. Ça sent l'office et la pharmacie. De grâce, choisissez vos expressions, quand il s'agit...

MARTHE : De quoi ? il me semble que vous n'êtes plus clair.

PIERRE : De notre bonheur même. Oui, oui, oui, ce plaisir d'être là, seuls, l'un près de l'autre, de dire des riens, avec mystère, de célébrer, avec pompe, les

louanges de nos ménages et de traiter comme des psychologues professionnels, mais en cachette, toutes les questions de l'amour, c'est la preuve que vous vous vantez et que je me vante et que votre bonheur parfait est surfait.

MARTHE : Vous vous trompez ; moi, je suis absolument heureuse.

PIERRE : Ce n'est pas vrai !

MARTHE : Mon ami, prenez garde.

PIERRE : Oh ! je prends garde. Je me garde de toute plaisanterie vulgaire sur votre mari. C'est un homme que je place très haut dans mon estime et qui me vaut bien.

MARTHE : Vous le flattez.

PIERRE : Je lui rends justice.

MARTHE : C'est réciproque.

PIERRE : Entendu. Mais il y a des choses qu'il ne sait pas vous dire comme je vous les dirais. Et cela vous manque, si, si. Êtes-vous femme, oui ou non ?

MARTHE : Non. – Quelles choses ?

PIERRE : Il ne sait pas vous dire, comme moi, que vous êtes une femme d'un goût exquis et que vous vous habillez... comme une fleur !

MARTHE : Berthe aussi s'habille très bien.

PIERRE : Elle ne porte que du classique. Il ne se rappelle pas, comme moi, votre mari, certain chapeau de l'année dernière, tout chargé de cerises rouges. Il fallait être vous, pour porter, avec une témérité de vieux révolutionnaire, un chapeau de cette crânerie. Il éclatait sur le boulevard. Il affolait les yeux. On ne voyait que vos cerises. Il devait donner l'envie aux gamins d'y grimper et de ne pas vous en laisser une. Et il vous allait ! Il vous allait !

MARTHE : Il m'allait bien, n'est-ce pas ?

PIERRE : Il vous allait comme le beau temps à la nature.

MARTHE : C'est gentil, ça.

PIERRE : Tiens, parbleu ! je vous crois. Et ces gentilles-là, est-ce votre mari qui vous les dirait ?

MARTHE : Il m'en a dit.

PIERRE : Il ne vous en dit plus.

MARTHE : Quelques-unes.

PIERRE : Pas souvent.

MARTHE : Quelquefois.

PIERRE : Il vous en dira de moins en moins, je vous l'affirme. Et je le trouve excusable. C'est fatigant à la

longue. Il a perdu l'habitude. Je parie qu'il ne vous dit pas que vous êtes intelligente ?

MARTHE : Oh ! ça !

PIERRE : Je ne veux pas dire que vous ne faites que rouler dans votre tête des pensées de Pascal. Mais vous avez l'intelligence du geste, du sourire, de la réplique ! À chaque trait qui vous frappe, vous étincelez.

MARTHE : Je place mon mot, comme une autre, à l'occasion. C'est moins un mot d'esprit qu'un mot du cœur.

PIERRE : Cet air modeste ! Mais vous êtes une Parisienne exceptionnelle et rayonnante, qui sait tout, qui lit tout, qui peut tout dire et tout juger. Car c'est incroyable : vous auriez le droit d'être frivole, évaporée, aérienne, et vous avez du bon sens, du gros bon sens.

MARTHE : J'ai mes petites idées et j'y tiens.

PIERRE : C'est énorme. Plus intelligente, vous le seriez trop. Vous ne laisseriez rien aux messieurs qui vous détesteraient. Voilà ce que votre mari ne vous dit jamais. Il ne vous dit même plus que vous êtes jolie. (*Marthe, déjà rêveuse, ne répond pas.*) Je m'en doutais. Et pourtant il le sait ; d'ailleurs tout le monde le sait : vous êtes unanimement jolie.

MARTHE : Mais il est de plus en plus gentil. Qu'est-

ce qu'il a donc ce soir ?

PIERRE : Je ne vous accable pas d'injures, hein ! Essayez de vous fâcher.

MARTHE : Je ne peux pas.

PIERRE : Mettez-vous en colère parce que je vous dis que, lorsque vous montez les Champs-Élysées, il y a, de chaque côté de l'avenue, un mouvement de curiosité, un vif remue-ménage de chaises. Tout s'incline sur votre sillage, votre cocher se dresse avec plus de style, et parmi les voitures qui semblent s'arrêter la vôtre roule comme un char vers l'Arc de Triomphe.

MARTHE. *Elle rit* : Ça, c'est drôle.

PIERRE : Oh ! ce rire musical ! cette alouette qui part de votre bouche ! Et le soir, au théâtre, si quelqu'un murmure : « La jolie femme ! » je n'ai pas besoin de chercher des yeux. Je devine que vous êtes dans la salle. Aussitôt, je sens que je vais passer une bonne soirée. La pièce que j'écoute moins me paraît meilleure et le lustre éclaire double !

MARTHE : Et vous dites que c'est fatigant ?

PIERRE : Et je suis à peine en train. Vous n'imaginez pas le nombre de fois que je pourrais vous répéter que vous êtes non une jolie femme, mais la jolie femme, l'idéale !

MARTHE : Oh ! Oh ! où voulez-vous que je me mette ?

PIERRE : Plus près de moi... (*Marthe se recule.*) Et je vous en dirais bien d'autres. Je vous dirais toutes vos grâces, et je ne me priverais pas de vous en inventer, si vous n'étiez une honnête femme, si je n'étais un homme fidèle. Mais il nous faut, ma chère amie, renoncer tous deux aux déclarations d'amour, moi à les faire, vous à les entendre.

MARTHE : C'est dommage.

PIERRE : C'est absurde. Je vous disais tout à l'heure que je n'étais pas un homme à me moquer de votre mari. Je ne suis pas un homme assez méprisable pour faire de l'ironie à propos de ma femme que j'aime du fond du cœur, que j'admire.

MARTHE : Je ne vous le permettrai pas.

PIERRE : Mais, après douze ans de ménage, je ne peux pas, moi qui aime tant ça, moi qui suis né exprès pour ça, filer à ses pieds des phrases d'amour. Ce serait du gaspillage.

MARTHE : Berthe ne se plaindrait peut-être point.

PIERRE : Évidemment. Elle serait très sensible. Elle rougirait, étonnée. Mais elle est si bonne ménagère que, dans sa surprise, elle me répondrait quelque chose comme « Tu vas renverser mon café !... » Et désormais,

ce sera toujours ainsi, j'aurai toujours peur, si je m'abandonne, de casser quelque objet de ménage.

MARTHE : Je comprends. Je comprends.

PIERRE : N'est-ce pas ?

MARTHE : Oui, vous finissez par aimer Berthe comme une sœur.

PIERRE : Presque. Entre elle et moi, si ce n'est pas encore de l'amitié, c'est déjà de l'amour retenu, alangui, incolore et dépouillé de ses fleurs. Tenez ; je songe à ces faux arbres nains, secs et sans écorces, qu'on voit dans les cages des jardins zoologiques. Les oiseaux, par nécessité, s'en contentent, mais pas les fleurs. (*Étonnement de Marthe.*) Ça n'a aucun rapport, mais sentez-vous ce que je veux dire ?

MARTHE : Oh ! très bien, très bien ! comme si vous m'expliquiez mes rêves, mes rêvasseries plutôt. Bah ! pour quelques fleurs !

PIERRE : Comment ! pour quelques fleurs ! En fait de bonheur, rien n'est facultatif. Tant qu'on n'a pas tout, on a le droit de réclamer.

MARTHE : Notre part est déjà très enviable.

PIERRE : Oh ! d'accord. Je ne me révolte pas, je ne souffre pas le martyre, ni vous non plus. Nos ménages ne sont pas des enfers. Ah ! si nous avions le moindre

prétexte, le plus léger grief, nous ne sommes pas plus maladroits que d'autres. Nous nous acquitterions d'un banal adultère, comme tout le monde. C'est bien difficile de tromper un mari ou une femme qui le méritent !

MARTHE : Et ils en sont indignes !

PIERRE : Ah ! s'ils le méritaient !... je vous promets que ce ne serait pas long. Le droit, le devoir d'un homme qui n'aime plus une femme, c'est de courir en aimer une autre, immédiatement, afin que, sur ce triste monde où elle est si rare, il ne se perde pas une parcelle de joie.

MARTHE : Et ils ne veulent pas nous mettre dans la nécessité d'obéir à ce devoir. Rien à faire. Les misérables !

PIERRE : Je vous donne ma parole que quelquefois j'ai de fichus moments. Je rage tout seul. Pour me calmer, j'ouvre un livre de vers. Je me crie des vers à tue-tête, et je me gonfle de lyrisme, jusque-là, jusqu'aux yeux.

MARTHE : Et cela vous calme ?

PIERRE : Toujours. Aucune mauvaise pensée ne résiste à un beau vers.

MARTHE : Vous n'êtes pas difficile à soigner.

PIERRE : Non. C'est infaillible, mais hélas ! momentanément ; ma gorge s'enroue vite, le volume me tombe des mains, mes yeux se dégrisent et je revois bientôt mon bonheur infini et plat, pareil au vôtre, bête à pleurer.

MARTHE : Tant pis, nous sommes heureux d'un bonheur auquel il faut se résigner.

PIERRE : Ce n'est pas du bonheur, c'est de la béatitude. Encore serait-elle supportable, aujourd'hui, si on pouvait en dire : « Oh ! ça ne durera pas ! » Mais j'ai à peine trente-cinq ans, moi, madame. Je ne fais que commencer. Et vous, quel âge ?

MARTHE : Je n'ai pas fini non plus.

PIERRE : Et vous êtes jolie pour vivre un siècle.

MARTHE : Une de mes grand-mères, qui était une beauté, a vécu quatre-vingt-sept ans.

PIERRE : C'est désolant ! Ah ! nous en viderons des coupes de joie, aux noces d'argent, aux noces d'or !

MARTHE : Aux noces de diamant.

PIERRE : Rien que des orgies, toute la vie, jusqu'à la mort !

MARTHE : C'est accablant.

PIERRE : C'est trop, c'est trop ; j'en arriverais à dire des choses révoltantes. Écoutez ; je suis sûr que les

veufs qui paraissent si à plaindre...

MARTHE : Ils ne le sont pas ?

PIERRE : Oui, ils se lamentent d'abord, ils se désespèrent, et pourtant, j'en suis sûr, comme le liseron dans l'ombre noire d'un sapin, cette petite pensée sauvage lève bientôt dans leur douleur : à présent, c'est inévitable, je ne peux plus y échapper, il faudra, tôt ou tard, que je connaisse une autre femme !

MARTHE : Touchante petite pensée à porter, en médaillon, sur le cœur.

PIERRE : Elle finit par consoler.

MARTHE : Enfin nous ne sommes pas veufs. Quel remède ?

PIERRE : Un congé, un congé renouvelable de temps en temps. On n'a même pas ses dimanches. Je n'en peux plus. J'ai trop promis, par abus de confiance en ma sagesse. Je me dégage, je me donne de l'air, il faut que je marche un peu. Venez avec moi faire un tour... de promenade, à mon bras, sous les arbres.

MARTHE : Au clair de cette lune ?

PIERRE : Elle nous attend : venez, je suis las de ne pouvoir qu'aimer. J'ai besoin d'adorer. Dites : voulez-vous, que je vous adore ?

MARTHE : Je voudrais bien.

PIERRE : Ne refusez pas ce que j'ai de meilleur, ma façon de faire la cour à une femme, de lui prodiguer les tendresses fugitives, les menus soins, les petits cadeaux, les galanteries, les bagatelles nécessaires, et de lui parler une langue inconnue d'elle. Je vous jure que je suis un vrai poète et que je possède le don de charmer. Il ne me servait plus à rien. Il n'était pas perdu. Je le gardais, sans savoir pour qui. C'était pour vous, c'était pour vous ! Je vous apporte toutes mes économies d'adoration.

MARTHE : Taisez-vous, oh ! taisez-vous, je ne veux pas de vos présents de magicien.

PIERRE : Et moi, je veux vous enchanter...

MARTHE : Mais taisez-vous donc ; vous nous feriez faire des folies.

PIERRE : Oui, oui, soyons un peu fous. Je ne vous demande pas des choses compliquées. Faisons enfin une bêtise. Vous ne répondez pas... qu'est-ce que vous soupirez ?

MARTHE : Hélas ! une bêtise.

PIERRE : Une belle bêtise. (*Marthe se lève.*) Marthe !

MARTHE, *tristement* : Nous ne sommes pas assez bêtes. (*Puis presque gaiement.*) Non, non, votre idée n'est pas pratique.

PIERRE : Oh ! mon amie, vous allez faire la raisonnable.

MARTHE : Il est temps.

PIERRE : Je sais par cœur vos raisons.

MARTHE : Je ne raisonne pas que pour vous, je raisonne aussi pour moi, pour me convaincre, et il m'en coûte.

PIERRE : Une parole aimable est toujours bonne à prendre. Je vous remercie.

MARTHE : Au fond, vous savez, je suis de votre avis. Ce serait excitant, ce petit congé, ce repos du mariage, cette trêve aux affections quotidiennes du foyer. On mettrait sur la porte : relâche à l'intérieur, et, comme vous dites, on irait faire un tour... qui durerait ?

PIERRE : Ce qu'il durerait : je ne peux pas vous le dire à un quart d'heure près.

MARTHE : C'est ce qui s'appelle s'engager à fond, et cela vaut bien que je brise ma vie.

PIERRE : Être adorée huit jours, le bon Dieu lui-même n'est sûr de ça avec personne.

MARTHE : Et, cher adorateur, comme récompense, qu'exigeriez-vous ?

PIERRE : Rien.

MARTHE : Si peu ?

PIERRE : Une femme adorée ainsi accorde tout sans qu'on l'exige.

MARTHE : Nous y voilà, aux réalités !

PIERRE : Nous y voilà, parce que vous y faites allusion. Vous, les femmes, vous pensez toujours à ça !

MARTHE : Et vous n'y pensez jamais, vous, les hommes !

PIERRE : Pas tout de suite. Il va sans dire que, l'heure venue, je saurais bien embrasser une femme.

MARTHE : Oui, n'est ce pas, tout de même ?

PIERRE : Oh ! vous aviez l'air de me comprendre, vous ne me comprenez plus. Mais non, mais non, il ne s'agit pas de scandale, de vies brisées, d'histoire malpropres. Je n'imaginai, moi, que quelque chose de rare, de bref, de très doux et d'inoffensif, un feu de paille où nous n'aurions brûlé que des sentiments, et qui n'aurait pas fait plus mal à nos cœurs que ce rayon de lune n'altère le vitrail qu'il traverse.

MARTHE : Mais, troubadour, charmant troubadour que vous êtes, soyez donc simple une fois dans votre vie. Un congé, ça se passe quelque part. Je suis prête. Partons.

PIERRE : Chère Marthe !

MARTHE : Oui, partons. Je ne tiens plus à mes fragiles raisons et je ne doute plus de votre sincérité. Il n'est pas possible qu'un homme comme vous se fasse un jeu d'étourdir une femme avec des mots, sans savoir où il l'entraîne. Vous le savez. Je vous crois, je vous crois, et c'est moi qui vous dis maintenant : partons, mon ami, partons vite. Ah !

PIERRE : Quand vous voudrez, Marthe.

MARTHE : Tout de suite, oh ! tout de suite !... Ne me laissez pas me ressaisir. Partons, comme vous êtes, comme je suis, sans malle, sans toilettes. Fuyons vite, vite. Où allons-nous ?

PIERRE : Où vous voudrez.

MARTHE : Vous n'êtes pas fixé ?

PIERRE : Mais si, mais si, n'importe où, à la mer, à la montagne, vous êtes femme à ne déparer aucun paysage, au bout du monde.

MARTHE : À Marseille.

PIERRE : Au paradis !

MARTHE : Le paradis n'est pas sur l'indicateur. Je vous affirme que nous n'irions pas jusqu'à Nice et que notre voyage au bout du monde s'arrêterait à Marseille, à treize heures de Paris. Oh ! je vous accorde sans peine que votre lyrisme peut supporter ce trajet. Mais, là,

après une nuit d'hôtel (car nous aurions dormi côte à côte, inévitablement, il aurait bien fallu), là, dans ces rues qui sentent l'huile, le savon et la prose, sous ce soleil commercial, tout fondrait, tout sécherait, mon teint de blonde et votre éclat romanesque.

PIERRE : C'est à ce point que les voyages vous déforment ?

MARTHE : Telle est, mon ami, la farce que nous jouerait la seconde ville de France.

PIERRE : La troisième.

MARTHE : Oui, la troisième, si vous voulez ! Moins penauds toutefois, si nous avons eu la précaution de prendre un billet d'aller et retour afin de revenir économiquement par le rapide.

PIERRE : Et malheur à qui nous l'aurait fait manquer ! Tout cela est un triomphe facile.

MARTHE : Et la rentrée, hein ! Ah ! la rentrée. (*Elle désigne les deux portes des deux ménages.*) Est-ce que vous apercevez d'ici leurs figures ?

PIERRE : Il y a une bonne distance.

MARTHE : Ils croiraient peut-être simplement rêver, ou peut-être qu'ils prendraient aussi leur congé.

PIERRE : Ils seraient libres.

MARTHE : N'espérez pas qu'ils en profiteraient. Il

faudrait les affronter comme des juges. J'ai froid !

PIERRE : Vous avez peur ? Votre mari vous tuerait peut-être !

MARTHE : Me tuerait-il ? Se tuerait-il ! Ou l'aventure lui paraîtrait-elle du plus haut comique ! Je ne sais, mais je devine nettement l'accueil de votre femme. Pauvre Berthe ! Je la vois à l'épreuve, avec sa bonté d'ange, sa bonté à tout faire, dont vous abusez un peu, mon ami, dont j'abuse moi-même, car, je l'ai remarqué, depuis que nous vivons ensemble, à la campagne, je ne prends de la vie commune que les plaisirs, et je lui laisse les corvées. Oh ! avec elle, vous ne seriez pas en péril de mort. Aucune scène. Ni reproche, ni mépris. Votre honte ne se verrait pas sur son visage. Elle ne dirait rien. Elle éviterait de vous regarder. Elle vous mettrait à table. Elle vous servirait elle-même. Elle vous laisserait seul réparer vos forces ; et cette femme de l'Évangile irait pleurer à la cuisine.

PIERRE : Vous êtes gaie. Vous êtes sinistre.

MARTHE : Et une fois rafraîchi, débarbouillé, tout neuf, qui serait embêté et furieux contre lui et contre moi ?

PIERRE : Oh ! contre vous.

MARTHE : Qui ne me trouverait plus ni élégante, ni spirituelle, ni jolie, et me refuserait un coup de

chapeau ?

PIERRE : C'est moi.

MARTHE, *très énervée* : Vous voyez comme j'ai raison.

PIERRE : Je n'insiste plus.

MARTHE : Il n'y avait pas moyen, hélas ! pas moyen.

PIERRE : C'est fâcheux !... Même si, au lieu d'être calme et poli, j'étais entreprenant.

MARTHE : Que voulez-vous dire ? Ah ! vous vous dites : « Naïf, j'aurais dû... » Oui, à propos ! peut-être que la violence !

PIERRE : Dame !

MARTHE : Oh ! non, ne vous repentez pas, laissez en paix la force armée.

PIERRE : Vous savez, on dit toujours ça, pour faire l'homme. En réalité...

MARTHE : Vous seriez aussi gêné que moi ? Je vous connais, votre imagination a une envergure d'aigle et un appétit de moineau. Il vous suffit de déplacer un meuble pour croire que vous déménagez, et d'ouvrir la fenêtre pour croire que vous êtes libre. La liberté dehors fait trop de poussière.

PIERRE : Faut-il s'en entendre dire ? Vous devenez bien mauvaise.

MARTHE : Et il vous suffit de baiser la main d'une femme pour croire que vous trompez la vôtre. (*Elle lui tend la main.*) Tenez, mon ami, voilà !

PIERRE : C'est une petite, toute petite, toute mignonne compensation.

MARTHE : Dire que vous vous faites sermonner encore !

PIERRE : Un grand garçon comme moi, je ne le ferai plus.

MARTHE : Vous devriez m'être reconnaissant !

PIERRE : Croyez à ma sincère gratitude.

MARTHE : Ne craignez pas que je vous en veuille, au moins.

PIERRE : Ah ! je savais bien que vous étiez bonne !

MARTHE : Vous m'avez dit des mots qui ne blessent pas une femme mortellement.

PIERRE : Je ne retire rien.

MARTHE : Vous m'avez gâtée.

PIERRE : J'ai improvisé de mon mieux.

MARTHE : Vous m'avez traitée comme une déesse. Vous m'avez émue.

PIERRE : Pas trop.

MARTHE : Vous m'avez presque troublée et si mon amitié...

PIERRE : Ah ! vous mêlez les genres.

MARTHE : Vous ne voulez pas de mon amitié ?

PIERRE : Non, pas ce soir.

MARTHE : D'une amitié cordiale !

PIERRE : Oh ! cordiale : une amitié de jour de l'an ! Non, sans cérémonies. Demain ; à demain les affaires sympathiques.

MARTHE : Adieu. Rentrons dans nos cages dorées. Vous là, près de Berthe, moi ici...

PIERRE : Près d'Alfred ?

MARTHE : Près d'Alfred.

PIERRE : Et je ne suis pas jaloux... Tout de même, dites, ce vilain Alfred qui dort comme un égoïste, qui ronfle...

MARTHE : Oh ! à peine, il ronronne.

PIERRE : Accordez-moi la faveur délicate de le laisser tranquille ce soir. Ne le réveillez pas.

MARTHE : C'est promis.

PIERRE : Merci.

MARTHE : En échange ?...

PIERRE : Oh ! je le jure...

MARTHE : Votre femme ne doit pas dormir. Je suis certaine qu'elle veille toujours, près de la lampe, sa fillette calmée. Elle vous attend. Approchez-vous d'elle, sans bruit, et, de tout votre cœur, embrassez-la bien.

Rideau

Le plaisir de rompre

Comédie en un acte

représentée pour la première fois le 16 mars 1897,
au Cercle des Escholiers,
reprise le 12 mars 1902, au Théâtre-Français.

Au jeune Maître en poésie dramatique,
EDMOND ROSTAND
Hommage d'écrivain et souvenir d'ami.

24 avril 1897.

Personnages

Blanche

Maurice

À Paris. Un petit salon au cinquième. Ce qu'une femme qui a beaucoup aimé et ne s'est pas enrichie peut y mettre d'intimité, de bibelots offerts, de meubles disparates. Cheminée au fond. Porte-tenture à gauche. Table à droite. Pouf au milieu. Un piano ouvert. Fleurs à bon marché. Quelques cadres au mur. Feu de bois. Une lampe allumée.

Blanche, puis Maurice

Blanche est assise à sa table. Robe d'intérieur. Vieilles dentelles, c'est son seul luxe, tout son héritage. Elle a fouillé ses tiroirs, brûlé des papiers, noué la faveur d'un petit paquet, et pris dans une boîte une lettre ancienne qu'elle relit. Ou, plutôt, elle n'en relit que des phrases connues. Celle-ci l'émeut, jusqu'à la tristesse. Une autre lui fait hocher la tête. Une autre, enfin, la force à rire franchement. On sonne. Blanche remet, sans hâte, la lettre dans sa boîte, et la boîte dans le tiroir de la table. Puis elle va ouvrir elle-même.

Maurice entre. Dès ses premières phrases et ses premiers gestes, on sent qu'il est comme chez lui.

MAURICE. *Il appuie sur les mots* : Bonjour, chère et belle amie.

BLANCHE, *moins affectée* : Bonjour, mon ami. (*Maurice veut l'embrasser par habitude, politesse, et pour braver le péril. Elle recule*) Non.

MAURICE : Oh ! en ami.

BLANCHE : Plus maintenant.

MAURICE : Je vous assure que ça ne me troublerait pas.

BLANCHE : Ni moi ; précisément : c'est inutile. Avez-vous terminé vos courses ?

MAURICE. *Il pose son chapeau et sa canne sur un meuble et s'assied à gauche de la cheminée, tend ses mains au feu, le ravive, tâche de ne pas paraître gêné. Blanche s'est assise près de la table, du côté opposé à celui où elle lisait la lettre* : Toutes, et je m'assieds éreinté. Que ne peut-on s'endormir garçon et se réveiller marié ? Je suis allé d'abord à la mairie : m'adressant ici, puis là, puis à droite, puis à gauche, puis au fond, j'ai questionné quelques messieurs ternes que mon mariage n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup... De là, je suis allé chez le tailleur, essayer mon habit. Il me conseille décidément un peu d'ouate ici. J'ai, en effet, une épaule plus basse que l'autre.

BLANCHE : Je n'avais pas remarqué.

MAURICE : Je peux l'avouer, aujourd'hui que ça vous est égal.

BLANCHE : Je ne le dirai à personne.

MAURICE : De là, je suis allé à l'église. Il paraît qu'il va falloir me confesser !

BLANCHE : Sans doute, il faut remettre votre âme à neuf.

MAURICE : Les uns m'affirment que le billet de confession s'achète, et les autres que je puis tomber sur un prêtre grincheux qui me dira, si je pose pour l'homme du monde et l'esprit fort : « Il ne s'agit pas de ça, mon garçon. Êtes-vous chrétien, oui ou non ? Si vous êtes chrétien, agenouillez-vous et faites votre examen de conscience. » Je me vois grotesque, frappant les dalles de mes bottines vernies. Agréable quart d'heure !

BLANCHE : Il vous faudra, je le crains, plus d'un quart d'heure. Pauvre ami, votre fiancée vous saura gré d'un tel sacrifice !

MAURICE. *Il se lève et s'adosse à la cheminée* : Je suis très embêté... Et dites-moi. (*Avec hésitation.*) Ma chère amie, vous ne songez pas à vous dérober, vous assisterez sûrement à mon mariage ?

BLANCHE : Vous m'invitez toujours ?

MAURICE : Naturellement. À la cérémonie religieuse.

BLANCHE : J'irai.

MAURICE : Je compte sur vous. (*Froidement.*) On s'amusera. (*Plus gaiement.*) Vous surtout. Vous me verrez descendre les marches de l'église, avec la petite en blanc.

BLANCHE : Vous ferez très bien.

MAURICE : Malgré moi, je pense, faut-il le dire ? Oh ! je peux tout dire à vous... (*Il vient s'asseoir sur le pouf, en face de Blanche.*) Je pense à des histoires de vitriol.

BLANCHE : Ah ! vous me sondez ! Eh bien ! mon ami, quittez vos idées. Elles vous donnent l'air candide. Est-ce assez vilain, un homme qui a peur ! Car vous avez peur, et vous vous tiendrez sur la défensive, le coude en bouclier. Les saints riront dans leur niche. Vous mériteriez !... Mais je craindrais de brûler ma robe.

MAURICE : Taquine ! Vous vous trompez, vous ne m'effrayez pas, et j'ai même l'intention de vous présenter à ma femme, comme une parente.

BLANCHE : Ou comme une institutrice pour les enfants à naître. Plus tard je les garderais, et vous pourriez voyager.

MAURICE : Déjà aigre-douce ! Ça débute mal.

BLANCHE : Aussi vous m'agacez avec votre système de compensations. (*Elle se lève et remet à Maurice la carte de la fleuriste et la carte de Mme Paulin.*) Moi, je suis allée chez la fleuriste. Elle promet de vous fournir, chaque matin, un bouquet de dix francs.

MAURICE : Dix francs ?

BLANCHE : Oh ! j'ai marchandé. Par ces froids, ce n'est pas cher.

MAURICE : Non, si les fleurs sont belles, et si on les porte à domicile.

BLANCHE : On les portera. J'ai prié Mme Paulin de vous chercher une bague, un éventail, une bonbonnière et quelques menus bibelots. J'ai dit que vous vouliez être généreux, sans faire de folies, toutefois.

MAURICE : Évidemment. (*Avec une légère inquiétude.*) Et ce sera payable ?

BLANCHE : À votre gré ; plus tard, après le mariage.

MAURICE, *rassuré* : Je vous remercie. (*Il se lève ; tous deux sont séparés par la table.*) Vraiment, vous n'êtes pas une femme comme les autres.

BLANCHE : Aucune femme n'est comme les autres. Quelle femme suis-je donc ?

MAURICE, *prenant la main de Blanche* : Une femme de tact.

BLANCHE : Puisque tout est convenu, arrêté.

MAURICE : D'accord. Oh ! jusqu'à cette dernière visite, nous avons été parfaits. Mais c'est ma dernière visite. Nous ne nous reverrons plus.

BLANCHE : Nous nous reverrons en amis. Vous le disiez tout à l'heure.

MAURICE : Oui, mais plus autrement. Et, dans l'escalier, j'avais de vagues transes.

BLANCHE : Pourquoi ?

MAURICE : Parce que...

BLANCHE : Rien ne gronde en moi. Quand je me suis donnée à vous, ne savais-je pas qu'il faudrait me reprendre ? Si le décrochage a été pénible...

MAURICE : Nous n'en finissons plus. Nos deux cœurs tenaient bien.

BLANCHE : Ils sont aujourd'hui nettement détachés. J'ai mis dans ce petit paquet les dernières racines : quelques photographies, votre acte de naissance que j'avais eu la curiosité de voir... comme vous êtes encore jeune !

MAURICE : On ne vieillit pas avec vous.

BLANCHE : ... Et un livre prêté. Voilà.

MAURICE : À la bonne heure ! c'est un plaisir de rompre avec vous.

BLANCHE : Avec vous aussi.

MAURICE : C'est bien, ce que nous faisons là, très bien. C'est tellement rare de se quitter ainsi ! Nous nous sommes aimés autant qu'il est possible, comme on ne s'aime pas deux fois dans la vie, et nous nous séparons, parce qu'il le faut, sans mauvais procédés, sans la moindre amertume.

BLANCHE : Nous rompons de notre mieux.

MAURICE : Nous donnons l'exemple de la rupture idéale. Ah ! Blanche, soyez certaine que, si jamais quelqu'un dit du mal de vous, ce ne sera pas moi.

BLANCHE : Pour ma part, je ne vous calomnierai que si cela m'est nécessaire... (*Elle s'assied à droite et Maurice à gauche de la table.*) Me rendez-vous mon portrait ?

MAURICE : Je le garde.

BLANCHE : Il vaudrait mieux me le rendre ou le déchirer que de le jeter au fond d'une malle.

MAURICE : Je tiens à le garder et je dirai : c'est un portrait d'actrice qui était admirable dans une pièce que j'ai vue.

BLANCHE : Et mes lettres ?

MAURICE : Vos deux ou trois lettres froides de cliente à fournisseur...

BLANCHE : Je déteste écrire.

MAURICE : Je les garde aussi. Elles me défendront au besoin.

BLANCHE : Ne vous énervez pas, et causons paisiblement de votre mariage. Avez-vous vu la petite aujourd'hui ?

MAURICE : Cinq minutes à peine. Elle est tellement occupée par son trousseau ! et le grand jour approche !

BLANCHE : Aime-t-elle les belles choses ?

MAURICE : Oui, quand elles sont bien chères.

BLANCHE : Dites-lui que le bleu est la couleur des blondes. J'ai là une gravure de mode très réussie que je vous prêterai. A-t-elle du goût ?

MAURICE : Elle a celui de la mode.

BLANCHE : Vous devez l'intimider.

MAURICE : Je l'espère.

BLANCHE : Quelle est, en votre présence, son attitude, sa tenue, quelles sont ses manières ?

MAURICE : Celles d'une chaise sous sa housse.

BLANCHE : Sérieusement, la trouvez-vous jolie ?

MAURICE : C'est vous qui êtes jolie.

BLANCHE : C'est d'elle que je parle : la trouvez-vous jolie ?

MAURICE : Jolie et fraîche comme le titre : Au Printemps.

BLANCHE : Enfin vous plaît-elle ?... Oh ! ne me ménagez pas !

MAURICE : Elle me déplaît de moins en moins.

BLANCHE : Souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai indiquée.

MAURICE : La piste était bonne.

BLANCHE, *découpant un livre* : Je m'en félicite. A-t-elle des caprices ? (*Maurice, distrait, ne répond plus. Blanche lui touche le bras.*) Qu'est-ce que vous regardez ?

MAURICE : Je m'emplis les yeux. Je fais provision de souvenirs. Toutes ces fleurs donnent à votre salon un air de fête.

BLANCHE : A-t-elle des caprices, des préférences ?

MAURICE : Elle aime tout ce que j'aime.

BLANCHE : Ce sera commode.

MAURICE : Nous n'aurons pas besoin de faire deux cuisines.

BLANCHE : Vous avez de l'esprit, ce soir.

MAURICE : C'est le bouquet de mon dernier feu d'artifice.

BLANCHE : Et cela ne vous gêne pas de parler ainsi d'une jeune fille qui sera votre femme ?

MAURICE : Est-ce à vous de me le reprocher ? Vous savez bien que je parle sur ce ton un peu pour vous être agréable.

BLANCHE : Ne nous attendrissons pas.

MAURICE : Je ne m'attendris pas. Nous devisons de nos petites affaires. Et M. Guireau lui-même pourrait écouter.

BLANCHE : Laissez donc M. Guireau tranquille.

Elle se lève, fait quelques pas lentement.

MAURICE : Permettez, chère amie, votre mariage m'intéresse autant que le mien ; je ne veux pas avoir l'air plus égoïste que vous, et, puisque mon avenir vous préoccupe, c'est le moins que je m'inquiète du vôtre. Nous nous casons mutuellement.

BLANCHE : Oui... mais parlons d'autre chose.

Elle s'assied à gauche de la cheminée.

MAURICE : Du tout ! Du tout ! je vous renseigne sur ma future femme, j'exige d'être renseigné sur votre futur mari. Sinon, je croirais que vous avez des pensées de derrière la tête. Cette inquisition réciproque est la meilleure preuve de notre bonne foi. Non seulement je n'ai aucune raison d'être jaloux de M. Guireau, mais encore je voudrais le connaître. Je l'ai aperçu et il m'a produit une excellente impression. Vient-il vous voir souvent ?

BLANCHE : Une fois par quinzaine, régulièrement.

MAURICE : Bon signe ! c'est un homme périodique et rangé. Comment s'appelle-t-il ?

BLANCHE : Guireau.

MAURICE : Son petit nom ?

BLANCHE : À son âge, on n'a plus de petit nom.

MAURICE : Mais vous, comment l'appellez-vous ?

BLANCHE : Moi, je l'appelle M. Guireau.

MAURICE : Toujours ?

BLANCHE : Oui, toujours. Avez-vous fini de jouer au juge d'instruction ?

MAURICE : Ça m'amuse. Vous pouvez me laisser me divertir un brin.

BLANCHE : À votre aise.

MAURICE : Et que faites-vous ?

BLANCHE : Que voulez-vous qu'on fasse ?

MAURICE : Il ne vous baise que le bout des doigts ?

BLANCHE : À peine. Nous causons. Il parle bien. Il me donne des conseils ; il me met en garde contre les mauvaises relations. De plus, c'est un musicien de premier ordre, et, quelquefois, il apporte son violon. (*Maurice cherche des yeux.*) Il le remporte.

MAURICE : Et après, quand la conversation tombe et que la musique se tait ?

BLANCHE : Vous allez trop loin. (*Elle se lève.*) J'ai le droit de ne plus répondre.

MAURICE : Vous préférez que je devine ?

BLANCHE : Deviner quoi ? Vous pensez tout de suite... Il y a autre chose dans la vie, et, dès aujourd'hui, je veux être sérieuse et pratique. Oh ! il ne m'en coûtera guère. J'ai aimé ma part, je peux renoncer à l'amour.

MAURICE : Oh ! Oh !

BLANCHE : Mais si. D'ailleurs, M. Guireau sait se tenir. C'est un ami paternel, qui m'aime pour moi, non pour lui, et, sachez-le, il m'inspire une durable sympathie dont il se contente.

Elle s'est assise sur le pouf.

MAURICE : C'est un adorateur frugal.

BLANCHE : J'ai de la chance. Les hommes bien élevés se font rares. M. Guireau conserve les manières du siècle dernier. Il me prévient de ses visites deux jours d'avance.

MAURICE : Et il ne vous adresse pas un seul mot plus enflammé que les autres ?

BLANCHE : Cela vous étonne qu'il me respecte ? Sûr de vivre en compagnie d'une femme point désagréable, qui lui montrera gai visage, l'écouterà avec complaisance, tiendra sa maison, recevra ses amis, le soignera et ne l'ennuiera jamais, M. Guireau ne demande pas que je lui promette davantage.

MAURICE, *soupesant le petit paquet* : Et s'il apprenait notre passé ?

BLANCHE : Il n'en laisserait rien voir...

MAURICE, *se lève* : Le brave homme ! Il fait une fin. Moi aussi, je fais une fin, et vous aussi, vous faites une fin. Trois personnes finissent d'un seul coup. C'est une catastrophe.

BLANCHE : Sans victime.

MAURICE : Encore une question. Mais je la pose pour rire, comme on dit à une fillette : lequel aimes-tu

mieux, ton papa ou ta maman ? (*Avec gravité.*) Si je vous priais, renoncerez-vous à M. Guireau ?

BLANCHE : Je trouve qu'au point où nous en sommes cette question n'a aucun sens.

MAURICE, *s'assied en face de Blanche* : Puisque je la pose pour rire, répondez en riant.

BLANCHE : Rappelez-vous qu'un soir, très excité, vous m'offriez de m'épouser, de partir avec moi, de vivre dans une cabane de cantonnier, avec le pain quotidien, d'aller en Algérie où la vie est si bon marché ! Que vous ai-je répondu ?

MAURICE, *très lentement* : Que la misère vous épouvantait, que le pain sec vous répugnait, même s'il était de ménage, que vous aviez horreur des déplacements, que vous manquiez de génie colonisateur et ne saviez rien faire de vos dix doigts que des caresses : voilà ce que vous m'avez répondu.

BLANCHE : Vous êtes donc fixé depuis longtemps. Est-ce tout ?

MAURICE : C'est tout. (*Blanche se lève et va vers la cheminée.*) À quand le mariage ?

BLANCHE : Lequel ?

MAURICE : Le vôtre.

BLANCHE : Oh ! rien ne nous presse.

MAURICE : À votre place, je retiendrais une date, par prudence.

BLANCHE : C'est remis à l'année prochaine.

MAURICE : Vous faut-il un hiver pour aérer votre cœur ? Vous avez tort. (*Il se lève et va vers la cheminée, en faisant le tour de la table.*) Une fois décidé au mariage, on doit sauter dedans la tête la première, comme moi.

BLANCHE. *Ils sont adossés à la cheminée, Blanche à gauche, Maurice à droite* : Le rêve, ce serait peut-être de nous marier tous les deux le même jour.

MAURICE : Pourquoi pas ? Il résulte de mon enquête que j'estime beaucoup M. Guireau.

BLANCHE : De mon côté, il vous apprécierait.

MAURICE : C'eût été piquant de nous présenter, de nous confronter.

BLANCHE : Je n'en chercherai pas l'occasion, mais je ne l'éviterai pas. M. Guireau connaît la vie.

MAURICE : C'est comme la mère de ma fiancée. Elle aussi connaît la vie. Elle comprend que j'aie eu des maîtresses, que je sois éprouvé au feu, et il lui suffit que je rompe au moins la veille de mon mariage.

BLANCHE : Tant pis si sa fille est jalouse du passé !

MAURICE : La mère lui expliquerait que ça ne peut pas se comparer.

BLANCHE : C'est une femme supérieure.

MAURICE : C'est une femme de bon sens, simple et gaie, très gaie. Elle marierait sa fille tous les jours.

*Il va s'asseoir à la place qu'occupait
Blanche au lever du rideau.*

BLANCHE : Vous l'avez conquise ?

MAURICE : Pleinement.

BLANCHE : Pourvu que ça dure !

MAURICE : Oh ! si je ne répons pas de la fille, je suis sûr de la mère. Quand elle regarde ma photographie, elle dit : « C'est impossible que ce garçon soit un malhonnête homme ; ou je ne suis pas physionomiste, ou il rendra Berthe heureuse. »

BLANCHE : Elle a raison, et je suis persuadée que vous ferez un mari modèle. Vous avez les qualités nécessaires.

MAURICE : Mais, ma chère amie, vous ferez une excellente épouse. Il sera très heureux avec vous.

BLANCHE : Avec vous Berthe sera très heureuse...
Pauvre petite ! *(Un long temps. Puis Blanche se rapproche de Maurice. Ils se trouvent assis face à face,*

séparés par la table.) Je voudrais vous voir lui faire la cour.

MAURICE : Je ne suis pas trop emprunté.

BLANCHE : Vous vous y prenez bien ?

MAURICE : Exactement comme je m'y prenais avec vous.

BLANCHE : Et vous avancez ?

MAURICE : J'ai lieu d'espérer que ça marche. Il me semble même qu'elle me donne moins de peine que vous.

BLANCHE : Vous êtes plus habile, c'est la deuxième fois.

MAURICE : Et vous m'avez mieux résisté.

BLANCHE : Ce n'était pas coquetterie. Je croyais ma vie de femme finie et j'hésitais à me lancer dans une nouvelle aventure de cœur. Les précédentes ne m'avaient pas enrichie. Sans le faire exprès, je n'avais aimé que des pauvres...

MAURICE : Et ce n'était pas avec mes deux mille quatre...

BLANCHE : Aussi, je pensais déjà à quelque mariage raisonnable, et il ne me manquait, je l'avoue, que l'occasion. Voilà pourquoi je vous résistais. Et puis

vous paraissiez si jeune ! Vous aviez encore l'air gauche d'un petit soldat. Et vous étiez maigre ! maigre !

MAURICE : J'ai gagné dans ce sens.

MAURICE : Je m'en flatte. Vous avez engraisé sous mon règne, et je vous passe à une autre en bon état.

MAURICE : En bon état de réparations locatives !

BLANCHE : Oh !

MAURICE : Je veux dire que je signerais bien un second bail.

BLANCHE : Moi pas. Vous n'êtes plus le même. J'ai accueilli presque un enfant, et c'est un homme qui s'en va. J'aimais mieux l'enfant. Vous étiez plutôt laid et l'âge vous...

MAURICE : L'âge m'embellit ?

BLANCHE : Non, vous affadit. Vous avez moins de saveur, de lyrisme. Vous disiez poétiquement des choses de l'autre monde. Je vous affirme qu'on aurait cru quelquefois que vous parliez en vers.

MAURICE : Et quelquefois c'en était, mais d'un autre que moi ; je ne faisais que citer, par précaution. Il y en avait, je me souviens, de Musset, dans la déclaration d'amour que je vous ai écrite et que vous avez lue à mon prédécesseur.

BLANCHE : Comment ! vous me croyez capable de cette indécatesse ?

MAURICE : Je le crois, parce que vous me l'avez dit, plus tard, dans un aveu à l'oreille.

BLANCHE : Vous m'étonnez.

MAURICE : Je vous assure. Il paraît qu'il riait, mon prédécesseur, et vous aussi, vous riez. Comme c'était mal !

BLANCHE : Très mal. J'ai commencé par me moquer de vous : c'est la règle. Et vous auriez fini par vous moquer de moi, si je n'avais pas pris les devants.

MAURICE : C'est la règle.

BLANCHE : D'ailleurs, il y a toujours eu un peu de gaieté dans mes sentiments pour vous. Je m'amusais à vous façonner. Sans me vanter, si vous étiez intelligent, vous êtes devenu, grâce à moi, distingué. Vous avez de la tournure. Vous ne jurez jamais. Vous parlez poliment aux femmes et vous ne gardez plus votre cigarette à la bouche. Vous mettez des gants. Vous soignez vos mains. Vous rangez vos affaires. C'est moi qui vous ai enseigné l'usage des jarretelles et vos chaussettes ne tombent plus sur le soulier.

MAURICE : En échange de ces menus profits, moi, je vous ai appris à mettre les adresses, à mouler un chiffre. Vos trois ressemblaient à des dromadaires.

BLANCHE : Et moi, j'ai changé votre coupe de cheveux, supprimé la raie, et je vous ai appris à faire votre nœud de cravate.

MAURICE : Et vous m'avez appris bien d'autres choses encore.

BLANCHE : Oh ! vous n'aviez pas la tête dure.

MAURICE : Je m'appliquais tant !

BLANCHE : Et vous n'étiez pas un ingrat. J'ai de votre gratitude une preuve qui m'est chère et que je garde.

MAURICE : Une preuve ?

BLANCHE : Vous savez que chaque fois que je recevais une lettre de vous, car il m'a été impossible de vous faire passer cette dangereuse manie d'écrire, je la brûlais.

MAURICE : Sans la lire ?

BLANCHE : Je la lisais, mais je la brûlais aussitôt.

MAURICE : La postérité vous jugera.

BLANCHE : Eh bien, je conserve une de ces lettres. Je n'ai pu m'en séparer. J'y tiens trop. C'est le témoignage du bonheur que vous me devez, quelque chose comme le brevet de notre amour et de votre reconnaissance.

MAURICE : Elle doit être longue.

BLANCHE : Elle a quatre pages serrées.

MAURICE : Les grandes lettres viennent du cœur.

BLANCHE : Oh ! celle-là vient de votre cœur. Je la relisais quand vous êtes entré, et je ne pouvais m'empêcher de la lire.

MAURICE : Où est-elle ? Montrez-la...

BLANCHE : Je ne montre jamais mes lettres.

MAURICE : Puisque c'est moi qui l'ai écrite.

BLANCHE : C'est juste. Je veux bien ; ôtez-vous.

*Elle se lève, se met à la place de Maurice,
ouvre le tiroir et y prend la boîte qu'elle
montre à Maurice qui reste debout.*

MAURICE : Nougatines de Nevers !

BLANCHE : Je vous défends de rire.

MAURICE : C'est dans cette boîte que vous cachez vos lettres ?

BLANCHE : Je n'y cache que votre lettre, avec deux ou trois bijoux de famille.

MAURICE : Je la reconnais à cette enveloppe jaune, à ce papier gratuit. Je l'ai écrite dans un café. Je sortais de chez vous, de vos bras. J'avais aux doigts, qui

venaient de courir le long de votre beauté, un reste de frémissement. Je n'ai pas dû soigner mon écriture.

BLANCHE : Le meilleur de vous est là.

MAURICE : Oui, je me rappelle que j'ai éprouvé sur cette table de marbre froid, où mes mains achevaient de s'éteindre, le besoin de vous rendre des actions de grâces, de vous les chanter.

BLANCHE : Il n'y a ni date, ni nom, ni petit nom.

MAURICE : Je me rappelle, je me rappelle. Ça commence tout de suite, comme un hymne.

BLANCHE, *elle lit* : « Vous êtes belle et vous êtes bonne. Je vous adore tout entière, le corps, le cœur et l'âme avec les dépendances... »

Elle rit.

MAURICE, *interrompt* : Quel beau livre on écrirait sur nos amours !

BLANCHE, *désignant la lettre* : Il n'y aurait qu'à copier. (*Elle lit, en ayant l'air de ne détacher que des passages de la lettre.*) « Vous êtes si indulgente pour les défauts d'autrui, qu'on aime les vôtres ; vous ne vantez point votre esprit. Vous souhaitez qu'on dise de vous : c'est une femme exquise, et non : c'est une femme de mérite. » Et ça ! « Vous ne médisez des

autres que s'ils ont commencé les premiers. S'il vous arrive quelquefois de mentir... » Cela m'arrive ?

MAURICE : Oh ! très peu, et innocemment, comme on se teint les cheveux, parce que vous croyez que c'est une grâce de plus.

BLANCHE, *lit* : « Vous aimez la toilette parce que vous lui allez, le théâtre lorsqu'on y rit, et le monde, car une femme de votre âge ne peut pas vivre comme un loup... » Oh ! ça ! « Vous êtes paresseuse, en toute justice, parce qu'il vous semble que le rôle d'une belle femme consiste à rester belle et qu'on lui doit, sans même qu'elle le demande, les habits, l'argent de poche, la nourriture et le logement... »

Elle rit.

MAURICE : Il y a ça ?

BLANCHE. *Elle lui passe la lettre* : Tenez.

MAURICE : C'est vrai... « Vous ne vous mettez jamais en colère ; vous craignez comme la foudre les explosions d'amour, et vous céderiez tout de suite, sans discussion, pour avoir la paix, à l'homme qui s'avancerait sur vous, les yeux injectés de sang, tandis que son visage émettrait une lumière verte... »

Ils rient tous les deux.

BLANCHE : Ça, c'est exagéré. Je prierais poliment le monsieur de prendre la porte. Mais c'était aimable de me l'écrire. Après ?

MAURICE. *Il continue de lire la lettre, appuyé au fauteuil de Blanche* : « Et vous aimez qu'on vous aime finement, qu'on vous offre parfois deux sous de violettes, un baba au rhum, un bout de dentelle, une promenade en voiture et qu'on ait pour vous ces petites attentions sans prix qui font plus chaud au cœur des femmes que le duvet à leur cou... »

BLANCHE : Oui, j'aime qu'on m'aime ainsi.

MAURICE, *il lit avec une émotion croissante et Blanche peu à peu se détourne* : « À peine ai-je eu le temps, cette nuit, de vous embrasser. Je n'ai pas assez, pas comme je désirais, pris possession de vous. De même qu'un visiteur timide repasse, une fois dehors, ce qu'il devait dire, je vous parcours des cheveux aux pieds et je me dis : c'est là spécialement que j'aurais dû poser les lèvres, là aussi, là encore, et je n'aurais pas dû, belle et bonne amie, relever un seul instant la tête... » (*Il laisse tomber sa lettre.*) Vous êtes la femme que je rêvais... Et je vous quitte !

BLANCHE, *se lève* : Maurice, Maurice, vous vous écarterez du texte de la lettre.

MAURICE, *prenant les mains de Blanche* : Blanche, Blanche, je vous ai aimée de toute mon ardeur, et je crois qu'en ce moment même vous êtes ma seule, ma vraie femme.

BLANCHE : Là ! Là ! Je vous en prie, mon ami, vous vous échauffez. Vous allez dire des bêtises, et, comme je ne vous permettrai pas d'en faire, à quoi bon ?

MAURICE : Blanche, un mot, et j'envoie promener la petite et sa fortune, les convenances et mon avenir : je lâche tout.

BLANCHE : Vous feriez ça, vous ?

MAURICE : Tout de suite, essayez...

BLANCHE, *met ses deux mains sur les épaules de Maurice* : Merci. Ça fait toujours plaisir. Mais je ne veux pas dire le mot. Je me tais. Je me tairai obstinément.

MAURICE : Tes yeux.

BLANCHE : Pas même mon front.

MAURICE : Tes lèvres, vite.

BLANCHE : Rien.

MAURICE : Alors, j'aurai tout.

BLANCHE : Faut-il sonner ?

MAURICE : Sonner qui ? Tes serviteurs sont absents ; ta femme de ménage ne vient que le matin.

BLANCHE : Je me défendrai donc toute seule.

MAURICE : Contre moi !

BLANCHE : Vous ne me faites pas peur.

MAURICE : J'ai soif de te reprendre.

BLANCHE : Je vous jure que vous vous en irez avec la soif.

MAURICE : Blanche, je te désire une dernière fois. Ce serait délicieux. Ce serait original ; ce serait comique.

BLANCHE : Ce serait tordant.

MAURICE : Blanche, écoute !

BLANCHE : Oui, j'entends, ça aurait une saveur fine, un petit goût d'adultère avant la lettre, avant la lettre de faire part de nos mariages. Vous m'offrez bonnement la belle en amour, puis nous nous donnerions la main, comme des camarades, et, d'un bond, vous passeriez d'une femme à l'autre. C'est une trouvaille, cette idée-là.

MAURICE : C'est une idée comme une autre.

BLANCHE : Ah ! tenez, vous êtes ridicule... vous êtes malpropre.

MAURICE : Ah ! flûte ! C'est vous qui êtes ridicule ! En voilà des façons ! Je vous demande à qui nous ferions du mal et qui le saurait.

BLANCHE : Moi !

MAURICE : Oui, ridicule et mauvaise ! Vous reculez par orgueil puéril, pour avoir l'air digne et parce que vous êtes vexée. (*Blanche hausse les épaules.*) Certainement vexée de mon mariage... comme s'il n'était votre œuvre ! Car vous m'y avez poussé, malgré moi. Ainsi vous excusiez le vôtre préparé sournoisement. Il fallait m'éloigner, M. Guireau attendait à la porte.

BLANCHE : Maurice, je vous en supplie !

MAURICE : La preuve que je dis la vérité, c'est que, moi, je vous sacrifierais sur l'heure, sans regret, une fortune dont je me moque, et que vous !...

BLANCHE : Cela prouve seulement que vous vous égarez, Maurice, et que j'ai de la raison pour nous deux.

MAURICE : Oh ! bien, bien, cessez de pleurer...

BLANCHE : Je ne pleure pas.

MAURICE : ... De vous tordre les bras ; puisque je vous choque, je me retire. Après tout, j'y tenais, parce que je croyais que vous ne demandiez pas mieux. Mais je n'y tenais pas tant que ça. Enfin, je n'y tiens plus.

Bonjour, au revoir, bonne nuit, adieu. Bien des choses à M. Guireau.

Il fait ses préparatifs de faux départ qui consistent à prendre son chapeau et sa canne et à les poser pour les reprendre encore et les reposer.

BLANCHE, *avec une mélancolie douloureuse, sans regarder Maurice* : Fallait-il finir si misérablement ! C'est avec des insultes que vous me quittez, quand vous êtes venu, ce soir que rien ne vous y forçait, en bon garçon désireux d'être loyal et tendre jusqu'au bout. Nous étions fiers l'un de l'autre. Les amants ne valent que par les souvenirs qu'ils se laissent et nous tâchions, c'était un joli effort, de nous laisser des souvenirs précieux. Ah ! maladroit !

MAURICE, *revient lentement* : Oui, maladroit. Je gâte tout. Vous ne cessez pas d'être une adorable amie et moi je ne réussis qu'à vous révolter. Je me reconnais bien là. Je me fais toujours de grandes promesses que je ne peux jamais tenir. Rien ne me changera. Je prévois que je ne tourmenterai pas qu'une femme dans ma vie, et pour continuer, dès que je vous aurai quittée, j'irai, comme vous le disiez tout à l'heure, retrouver l'autre, celle qui m'attend là-bas, et si elle n'est pas un ange de docilité, sincèrement, je la plains.

BLANCHE : Voilà que vous vous noircissez. Au fond, vous n'êtes pas méchant, mais quelquefois vous

éprouvez du plaisir à dire des choses dures.

MAURICE : Si vous croyez que ça m'amuse toujours !

BLANCHE : Je sais que vous ne les pensez pas.

MAURICE : Non. Malgré moi, elles me passent toutes seules par la tête.

BLANCHE : Jusqu'à présent, votre conduite était irréprochable. Tout allait si bien ! Qu'est-ce qui vous a pris ?

MAURICE : Je ne sais pas... Un accès.

BLANCHE : Allons, vous n'avez eu que ce petit instant d'erreur, et je vous pardonne.

Elle lui tend la main.

MAURICE : Vous pardonnez toujours ! Mais votre pardon ne m'excuse pas. (*Lui tenant les mains.*) Manquée à cause de moi ; ratée, notre rupture !... Malin, va ! Il ne me reste qu'à vous débarrasser de ma piteuse personne. Pourvu que je ne revienne pas machinalement demain !... Où en étions-nous ? Tout est réglé ? Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien ?

BLANCHE : Oh ! voulez-vous un reçu ?

MAURICE : Ah ! un reçu daté et signé que je jetterais galamment le jour des noces dans la corbeille de mariage...

BLANCHE : Faites attention !

MAURICE : Oui, je sens que chaque parole que je prononce maintenant ne peut être qu'une maladresse de plus. Tantôt j'ai l'air de quitter une compagne de voyage : moi, je suis arrivé, je descends et je salue, correct et banal ; et tantôt je voudrais dire quelque chose de très profond, de très doux, de décisif, le mot de la fin ; je ne trouve pas. Je ne peux cependant pas sortir à l'anglaise. Mon Dieu, inspirez un pauvre homme, et vous-même, ma triste et généreuse amie, aidez-moi.

BLANCHE : Vous me faites peine et pitié ! Ne vous torturez pas. Ne cherchez rien. Ne dites rien et allez-vous-en.

MAURICE : Je m'en vais. Si au moins j'étais sûr que vous êtes calmée.

BLANCHE : Je suis calme. Allez et soyez heureux... Et votre petit paquet sur la table !

MAURICE, *qui s'en allait, revient* : Oui, j'y pense... Si vous pouviez reposer vos nerfs fatigués, dormir.

BLANCHE : J'essaierai. Je suis lasse. Laissez-moi, je voudrais être seule.

MAURICE : Appuyez-vous sur ce coussin. Voulez-vous que je baisse la lampe ?

BLANCHE : Non. Ce serait lugubre. Arrangez le feu ; je frissonne. (*Maurice se précipite pour arranger le feu, puis il va, sur la pointe du pied, baiser la main de Blanche.*) Vous êtes encore là ?

MAURICE : Chut ! ne vous occupez pas de moi, je suis parti. Il n'y a plus personne près de vous.

BLANCHE : Quel vide ! Que de choses vous emportez !

MAURICE, *soulevant la tenture* : Il vous reste le beau rôle.

Il sort. La tenture se referme. Blanche regarde.

Rideau

Table

| | |
|-------------------------------|-----|
| Huit jours à la campagne..... | 4 |
| Poil de Carotte..... | 39 |
| La demande | 105 |
| Le pain de ménage | 147 |
| Le plaisir de rompre | 184 |

Cet ouvrage est le 149^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.